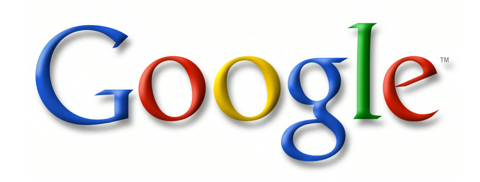
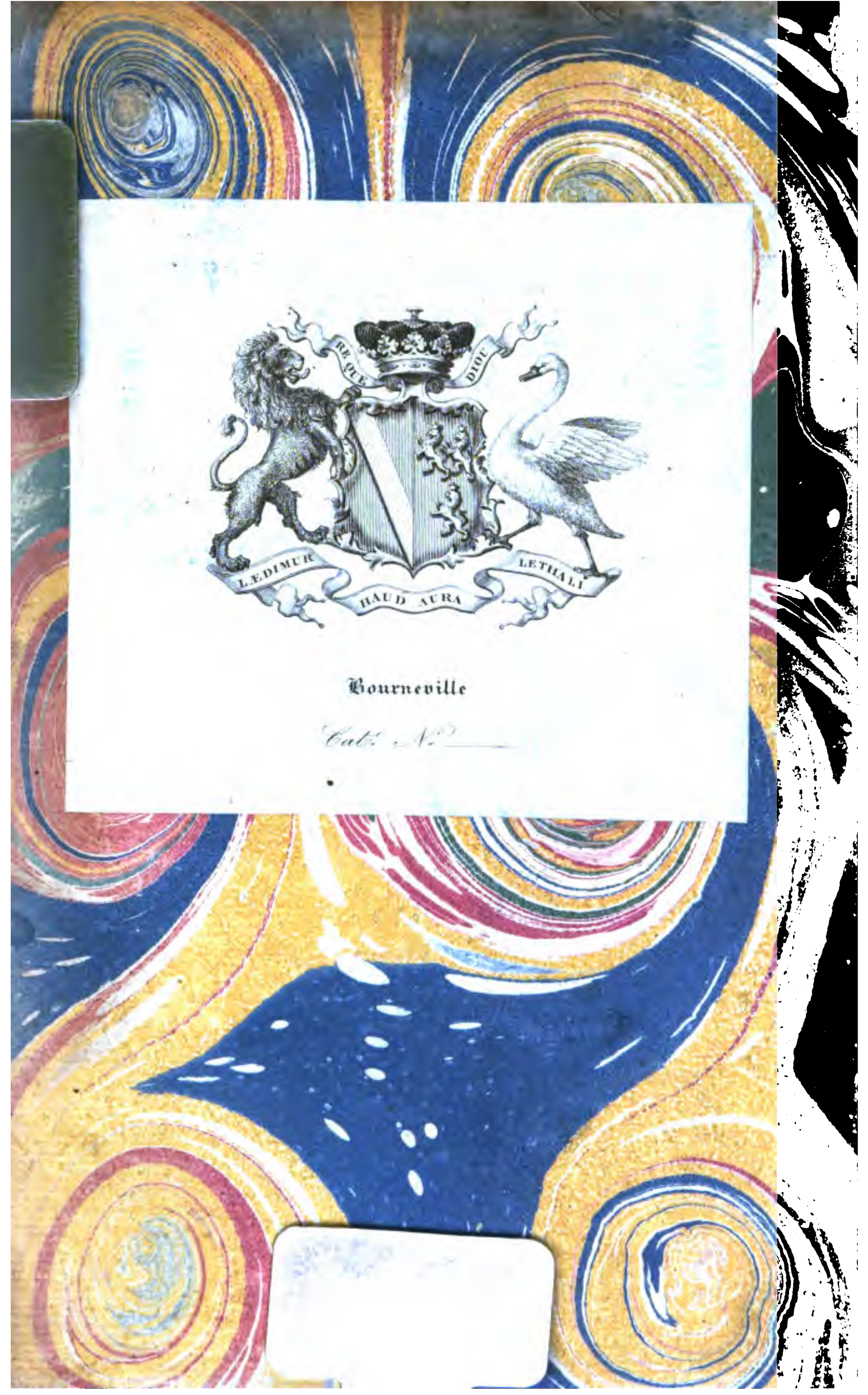




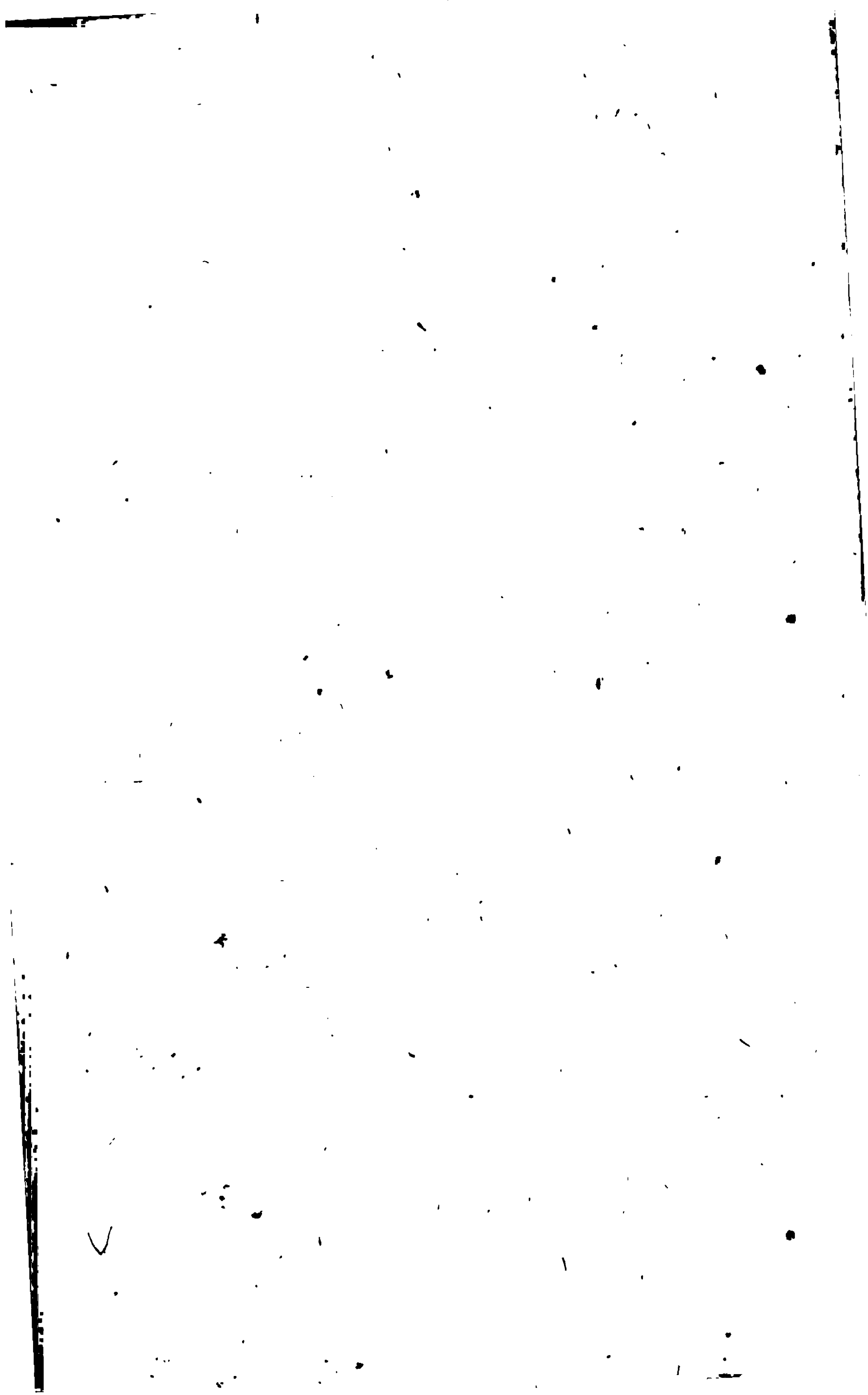


RE QUE
DIOU
LÆDIMUR
HAUD AURA
LETHALI
Bourneville
Catl. No.




RE QUE DIOU
LÆDIMUR HAUD AURA LETHALI
Bourneville
Cat. N.





ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. MARMONTEL,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

Et Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise.

Edition revue & corrigée par l'Auteur.

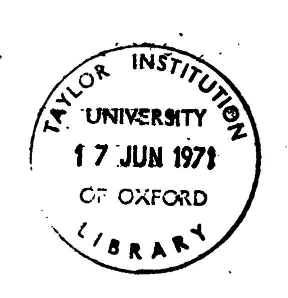
TOME TREIZIÈME.

A PARIS,

Chez Née de la Rochelle, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont S. Michel. N°. 13.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



LA PHARSALE DE LUCAIN.

PAR M. MARMONTEL.

TOME PREMIER.

M. DCC. LXXXVIII.

PRÉFACE

de la première édition.

J'AIME Lucain, & le pratique volontiers, disoit Montaigne, ce Philosophe d'un sens si droit & d'un goût si solide; *non tant*, ajoutoit-il, *pour son style, que pour sa valeur propre* (a); & c'est aussi de sa valeur propre que Tacite, Quintilien, le grand Corneille faisoient cas : ils n'étoient pas hommes à se laisser séduire par de l'enflure & du faux sublime. Il y a donc autre chose que du faux sublime & de l'enflure dans le Poème de Lucain; & lorsqu'en le lisant avec réflexion, j'y ai

(a) Essais, liv. 2, chap. 10.

trouvé ce talent dont la naiſſante renommée bleſſoit les yeux de Néron (*a*), & qui faiſoit dire à Tacite, en parlant du père de ce Poète, que *l'honneur de l'avoir mis au jour avoit grandement contribué à le rendre illuſtre lui-même* (*b*) ; lorſque j'y ai trouvé *cette chaleur*, *cette véhémence*, *cet éclat de penſées* qui avoient frappé Quintilien (*c*), ces caractères, ces mœurs, ces peintures, ces belles ſcènes que le grand Corneille jugeoit dignes de lui, & dont il ornoit ſes chef-d'œuvres (*d*) ; j'ai cru pou-

(*a*) *Famam carminum ejus premebat Nero, prohibueratque oſtentare, vanus æmulatione.* Tac. Ann. lib. 15.

(*b*) *Idem* (*Annæus Mella*) *Annæum Lucanum genuerat, grande adjumentum claritudinis.* Ib. lib. 16.

(*c*) *Lucanus ardens, & concitatus, & ſententiis clariſſimus.* Quint. Inſt. orat. lib. 10. c. 1.

(*d*) Cinna, les Horaces, la mort de Pompée.

voir, à leur exemple, louer Lucain, ſans paſſer pour être le partiſan du mauvais goût. On n'a pas laiſſé de trouver étrange une eſtime autoriſée par des ſuffrages d'un ſi grand poids. J'ai eu beau mettre des reſtrictions aux éloges que je donnois au Poëme de la Pharſale, on perſiſte à me croire épris de ſes défauts, & j'ai beſoin de m'expliquer encore.

Lucain eſt mort à vingt-ſept ans (*a*), avant même d'avoir fini de tracer l'eſquiſſe de ſon Poëme. Ce que la méditation & la maturité du goût peuvent ſeules donner à un ouvrage de cette étendue, doit donc manquer à celui-ci. Ce bel

(*a*) Né ſous le conſulat de Céſar Auguſte Germanicus, & ſous le premier conſulat de L. Cæſianus; mort la veille des Kal. de Mai, ſous le conſulat d'Atticus Veſtinus & de Nerva Syllanus.

ordre, cet heureux accord, cet enchaînement des parties, cette distribution & cette économie des ornemens épisodiques, d'où résulte un tout harmonieux & accompli, se trouve quelquefois dans la première conception du plan d'un long Poème ; mais cela suppose un esprit consommé. Ici c'est un jeune homme impatient de produire, qui répand ses idées à flots pressés, laissant en arrière à la réflexion le soin du choix & de l'ordonnance. Ce n'est point une illusion que je me fais en faveur de Lucain ; son âge annonce, & son Poème atteste que ce n'étoit là que sa première ébauche, & c'est en quoi il est prodigieux. C'est aussi ce qui m'a fait voir quelque avantage à le traduire : s'il étoit par-tout comme dans les morceaux qu'il a travaillés

avec ſoin, s'il avoit eu le tems de donner à ſon ſtyle l'élégance, le coloris, l'harmonie des vers de Virgile, je n'aurois eu garde d'y toucher; mais preſque tout s'y reſſent de la précipitation, preſque tout y eſt fait à la hâte. On voit ce Poète, quelquefois ſi heureux dans la rencontre de l'expreſſion forte, préciſe & juſte, ſe contenter ailleurs d'indiquer ſa penſée en termes vagues & confus, dont on a peine à démêler le ſens. Sa poéſie eſt harmonieuſe par intervalles, mais le plus grand nombre de ſes vers ſont briſés; & ces ruptures qui, dans le Dramatique, ſont favorables à l'expreſſion des mouvemens paſſionnés, privent l'Epique de cette rapidité nombreuſe qui enchante l'oreille & qui l'attache à la narration. Son coloris eſt ſombre

& monotone, & il n'y a jamais employé la magie du clair-obſcur. Il s'engage dans des détails qui, en épuiſant la deſcription, rendent l'impreſſion du tableau moins vive : il les accumuloit, pour avoir à choiſir. Après avoir atteint les bornes du grand & du vrai, ſa fougue l'emporte, il les franchit, & donne fréquemment dans cette enflure qu'on lui reproche. De plus, ſon Poëme a le défaut de preſque tous les Poëmes épiques, il manque d'enſemble, il eſt mal tiſſu ; l'action en eſt éparſe, les événemens ne s'y enchaînent pas ; toutes les ſcènes ſont iſolées : il a négligé l'art d'Homere, l'art des groupes & des contraſtes, & ſemble avoir oublié ce grand principe d'Ariſtote, que *l'Epopée ne doit être qu'une tragédie en récit.*

La proximité de l'événement ne lui ayant pas permis de le manier à ſon gré pour former le nœud d'une intrigue, il a ſuivi le fil de l'Hiſtoire ; & ſe bornant au mérite de la peinture, il a preſque abſolument renoncé à la gloire de l'invention. Enfin le peu de merveilleux qu'il emploie n'a qu'un effet momentané ; l'action du Poème en eſt indépendante. Voilà les défauts de Lucain. Après cet aveu, je ne crois pas qu'on me ſoupçonne de le préférer à Virgile.

Mais que reſte-t-il donc à ſon Poème, dénué des charmes de l'élégance, de l'harmonie, & du coloris, plein de longueurs & de négligences, & compoſé preſque ſans art ? Ce qui lui reſte ? Des vers d'une beauté ſublime, des peintures

dont la vigueur n'eſt affoiblie que par des détails qu'on efface d'un trait de plume; des morceaux dramatiques d'une éloquence rare, ſi l'on prend ſoin d'en retrancher quelques endroits de déclamation ; des caractères auſſi hardiment deſſinés que ceux d'Homere & de Corneille ; des penſées d'une profondeur, d'une élévation étonnante ; un fond de philoſophie qu'on ne trouve au même degré dans aucun des Poèmes anciens; le mérite d'avoir fait parler dignement Pompée, Céſar, Brutus, Caton, les conſuls de Rome, & la fille des Scipions ; en un mot, le plus grand des événemens politiques préſenté par un jeune homme avec une majeſté qui impoſe, & un courage qui confond.

C'eſt là ce qui rachète les défauts

de Lucain aux yeux de l'homme qui l'étudie. Mais on n'étudie guère les Poètes : on s'en fait un amusement ; & pour peu que la lecture en soit pénible, elle est ennuyeuse. Le style est une surface qui embellit tout, ou qui dépare tout ; & n'y eût-il dans le Poème de Lucain que les négligence du style, ce défaut seul obscurciroit toutes les beautés du fond, sur-tout aux yeux de ceux dont le goût délicat veut trouver par-tout l'élégance, & n'estime rien qu'à ce prix.

Ce Poème avoit donc besoin d'être traduit, non pas servilement, mais avec choix, avec intelligence ; & il faut avouer qu'il a eu le malheur de tomber dans de mauvaises mains. Je ne parle que de la version de Brebeuf, la seule qui jusqu'à présent

ait été connue & citée. Quel Poète eût jamais foutenu un pareil travestiffement ? C'eft dans les vers de Brebeuf qu'on trouve à chaque inftant cette enflure, cette déclamation, ce faux fublime qu'on attribue à Lucain. On ne doute pas que tout ce qu'il y a de diffus, d'ampoulé, de gigantefque dans la copie, ne foit dans l'original ; & fouvent ce n'eft qu'une image très-belle, une penfée très-jufte, un fentiment très-naturel, un vers, un demi-vers fublime, que le Traducteur amplifie & défigure en l'exagérant. C'eft encore pis lorfque Brebeuf s'avife d'ajouter au texte, non pas des vers de liaifon, mais des épifodes entiers : par exemple, à la fin du fixième livre, au moment du charme de la Theffalienne, on trouve dans le françois un incident

de deux cents vers, aussi-froid qu'il est déplacé ; on le cherche dans le latin, il n'y en a pas un mot : c'est ce que Brebeuf appelle *une libre imitation.* Je passe sous silence les contresens, les obscurités, les endroits inintelligibles, où Brebeuf lui-même ne s'est point entendu, & cette foule de méchans vers, parmi lesquels il s'en trouve çà & là quelques-uns d'heureux. Mon dessein n'est pas de critiquer Brebeuf, mais d'avertir qu'on auroit tort de juger Lucain d'après lui.

Le moyen que j'ai pris pour détruire la prévention établie contre ce Poète, n'est rien moins que victorieux, & ma traduction sera pour lui une bien foible apologie ; mais elle peut lui être avantageuse, en ce qu'au moins ces défauts y sont

adoucis ; & c'étoit un ſervice eſſentiel à lui rendre. Or que falloit-il pour cela ? Exprimer quelquefois plus ſimplement que lui de grandes idées & de belles images ; éviter les excès où avoit pu donner un jeune Poète plein de feu, dans la rapidité de la compoſition ; faire, autant qu'il étoit en moi, ce qu'il auroit fait lui-même, s'il fût revenu ſur ſes pas, & ſi une mort violente ne l'eût pas enlevé. Ce Poème a cela de ſingulier, que preſque toutes ſes beautés ſont dans le fond, & preſque tous ſes défauts dans la forme. Or dans une traduction, la forme change, & le fond reſte ; & ce qui eſt beau par la penſée, ſe fait ſentir dans toutes les Langues, ſoit dans la proſe, ſoit dans les vers. Quant à la préciſion & à l'énergie, mérite

éminent du ſtyle de Lucain, ce ſeroit tenter l'impoſſible que de vouloir en approcher ; mais j'ai penſé que du côté de la chaleur il pouvoit gagner dans l'enſemble, ce qu'il auroit perdu dans les détails. J'ai conſidéré l'ébauche de ce Poème comme un arbre vigoureux & touffu, dont il y avoit à retrancher bien des branches infructueuſes, & ſans le tailler au ciſeau, j'ai cru qu'il falloit l'émonder. Ainſi, quoique mon ſtyle ſoit moins ſerré, mon récit ſera plus rapide. Il le ſeroit davantage, ſi j'avois oſé m'en croire ; mais (pour ſuivre la comparaiſon qui m'a ſervi de regle) j'ai mieux aimé qu'on me reprochât d'avoir laiſſé des rameaux ſuperflus, que d'avoir coupé des rameaux utiles. Voilà mon excuſe pour les détails qu'on pourra trou-

ver un peu longs. A l'égard de la poésie de style, toutes les fois qu'elle a contribué à l'effet du tableau, je l'ai conservée avec soin; mais lorsqu'elle m'a paru nuire à la force ou à la chaleur, je l'ai réduite à l'expression simple. Quelquefois Lucain est obscur par un excès de précision, & souvent aussi la Langue latine a un vague qui laisse à l'esprit le soin de décider ou d'achever le sens : alors, pour développer ou déterminer la pensée, j'ai mieux aimé alonger le texte, que de le commenter en notes. Celles que j'ai mises au bas des pages ont pour objet d'épargner au lecteur la peine que j'ai prise de vérifier les faits & d'éclaircir quelques détails. Enfin, pour suppléer à la foiblesse de ma version, j'ai cru devoir don-

ner après chaque livre, non seulement les plus beaux morceaux du Poème, mais aussi les endroits qui ont passé mes forces, & que je n'ai pu rendre à mon gré. Je sens quel est pour moi le désavantage de ne laisser voir que les beaux côtés de l'original : en citant les morceaux épineux ou stériles, je me serois mieux fait valoir ; mais ce n'est pas de moi, c'est de Lucain que je désire qu'on fasse l'éloge ; & si je parviens à donner de lui l'opinion que j'en ai moi-même, j'aurai le succès que j'attends.

Toutefois l'intérêt que j'y attache n'est pas uniquement celui qu'on prend aux hommes de génie, lors même qu'ils ne sont plus. Ce fut d'abord ce zèle qui me fit essayer de combattre un mépris injuste ;

mais ce premier mouvement, je l'avoue, se fût bientôt ralenti, si l'importance de l'objet ne m'eût soutenu dans ce travail pénible.

Le Poème de la Pharsale est le tableau le plus effrayant des maux de la guerre civile. C'est la leçon de l'Iliade présentée sous une autre face ; & dans aucun temps il n'est inutile de faire sentir aux peuples que, dans une guerre domestique, l'ambition des Grands ne les employe qu'à forger leurs propres chaînes, & qu'à verser leur propre sang. Mais la moralité de cet exemple eût été plus sensible encore, si le Poète, moins possédé de l'enthousiasme républicain, eût vu les hommes & les choses comme les voit la postérité.

Ce ne fut ni la jalousie de Pom-

pée,

pée, ni l'ambition de César qui perdit Rome; ce fut l'orgueil, la dureté des Patriciens; & ce que Lucain n'a pas assez fait sentir, c'est que la dissolution de la République, presque dès sa naissance, les guerres intestines élevées dans Rome depuis les Gracches, & enfin celle de Pompée & de César prirent leur source dans le Sénat, & eurent pour causes premières sa dangereuse politique & son injuste domination.

Rome sous les Consuls fut d'abord une Aristocratie. Le Sénat étoit Roi, le peuple étoit sujet. Avec un Sénat composé de vrais citoyens, ce gouvernement auroit eu le même avantage que la Monarchie, sous un Roi juste & modéré. Mais les Sénateurs n'étoient que

Sénateurs ; & l'eſprit du corps fut toujours d'abuſer le peuple & de l'aſſervir, de ſe regarder ſoi-même comme l'Etat par excellence, & de faire de la multitude le jouet de ſa politique & l'inſtrument de ſa grandeur. Dès le temps même qu'on appelle les beaux jours de la République, on voit le Sénat partagé en trois opinions à l'égard du peuple. L'une étoit celle d'un petit nombre d'hommes ſages, vertueux, pacifiques, & ſans autre ambition que le zèle du bien public, tels que les Valerius, les Servilius, les Menenius Agrippa, les Cincinnatus, & tous ces vrais Romains qui, après leurs victoires & leurs triomphes, ne laiſſoient pas en mourant de quoi payer leur ſépulture. Ces hommes juſtes, ſim-

ples, & modeſtes, ne ceſſoient de repréſenter au Sénat, que ſon mépris pour le peuple étoit inſenſé; que c'étoit par le peuple que l'Etat ſubſiſtoit; qu'il lui devoit la puiſſance qu'il avoit acquiſe, & les biens dont il jouiſſoit; que des hommes libres, vaillans, ſans ceſſe ſous les armes, ſans ceſſe vainqueurs au dehors, ſe laſſeroient bientôt d'être eſclaves au dedans; & que du moins par prudence on devoit les ménager. Une autre opinion étoit celle des Appius, des Coriolans, de tous les jeunes Patriciens, hommes violens & ſuperbes, qui ſoutenoient que la douceur étoit un parti dangereux; qu'en flattant la multitude, on la rendoit plus inſolente; qu'on ne lui auroit pas plutôt cédé, qu'il faudroit lui céder

encore ; & qu'enfin le peuple étoit fait pour obéir & pour souffrir. Le gros du Sénat, plus modéré, sembloit tenir le milieu entre ces deux partis contraires ; mais en usant des ménagemens auxquels l'obligeoit sa foiblesse, il ne cédoit jamais au peuple que lorsqu'il y étoit forcé, & ne se relâchoit que pour le moment, de cette domination absolue & tyrannique qui le perdit.

Si le Sénat n'eût rejeté que des demandes excessives, injustes, nuisibles à l'Etat, sa fermeté mériteroit les éloges qu'on lui a donnés. Mais quelles étoient les prétentions du peuple ? Qu'on retranchât de ses dettes l'usure qui le dévoroit, & qu'on lui donnât, pour subsister avec ses enfans & ses femmes, une

portion des terres qu'il avoit conquiſes & arroſées de ſon ſang. Voilà les ſources intariſſables de tous les troubles élevés dans Rome entre les pauvres & les riches, entre le peuple & le Sénat.

Pour ſentir toute la dureté du Sénat dans le refus conſtant de ces demandes, il faut ſe rappeler qu'à Rome, dans les premiers temps, les incurſions fréquentes des ennemis ſur les terres de la République, & l'interruption de la culture, occaſionnée par des guerres continuelles, ruinoient le peuple, & rendoient les débiteurs inſolvables; que livrés comme des eſclaves au pouvoir des créanciers, ils étoient détenus dans d'étroites priſons, & réduits à un état cent fois pire que la ſervitude; que d'un autre côté

le peuple n'avoit d'autre métier que la guerre & l'agriculture ; que les riches s'étant emparés peu à peu de toutes les terres de la République, & les faisant cultiver par leurs esclaves, à l'exclusion des hommes libres, le peuple de la ville & des campagnes se trouva n'avoir pas même pendant la paix la ressource de son travail (*a*). C'étoit lui faire une nécessité d'être sans cesse sous les armes : mais la guerre est un état violent, qui demande au moins du relâche ; & ce peuple, qui n'alloit aux combats que librement & par honneur, sentoit fort bien qu'il avoit le droit de vivre en paix du fruit

(*a*) *Otio corumpebantur, quod nec propriam terram habebant, & in alienâ nullus locus erat ipsorum operæ, in tantâ servorum copiâ.* App. de bell. civ. lib. 1.

de ſes victoires. Il ne ſouffroit pas ſans ſe plaindre, mais il ſe plaignoit ſans ſe prévaloir des forces qu'il avoit en main; & plus ce bon peuple ſe montroit patient, modéré, docile, plus le Sénat s'enhardiſſoit à le tenir dans l'oppreſſion. Non ſeulement on fermoit l'oreille à ſes plaintes; mais ſi quelque Patricien en paroiſſoit touché, on l'accuſoit d'ambition, ou d'une lâche complaiſance; & on alloit juſqu'à lui refuſer le triomphe, après les victoires les plus ſignalées (*a*).

Un empire ſi dur révoltoit le peuple; il ſaiſiſſoit le moment où l'ennemi étoit aux portes, & déclaroit qu'il ne prendroit les armes qu'après qu'on l'auroit ſatisfait.

(*a*) Comme au Conſul Servilius.

Alors on uſoit de condeſcendance ; on lui envoyoit un Dictateur, ou un Conſul, avec des paroles de paix & des promeſſes conſolantes, qu'on ne manquoit jamais de déſavouer quand il avoit ſauvé l'Etat (*a*).

La mauvaiſe foi produit la défiance. Le peuple, las d'être trompé, ne s'en tint plus à des promeſſes vaines ; il s'obſtina dans la réſolution de ne plus ſervir, s'il n'étoit ſoulagé. Le Sénat fléchit, il le fallut bien ; mais il n'étoit plus temps : l'union étoit détruite, la confiance perdue ; & ce qui, accordé librement aux beſoins du peuple, lui auroit fait adorer ſes pères, cela

(*a*) Ce fut ainſi qu'on manqua à la parole du Dictateur Marcus Valerius, après la défaite des Eques, des Volſques & des Sabins, & à celle du Conſul Valerius, après la repriſe du Capitole.

même, arraché par la force, ne lui fit voir dans le Sénat que la foiblesse de ses tyrans. Aussi, profitant de son avantage, demanda-t-il des Magistrats tirés de l'ordre des Plébéiens, & chargés de la défense & du maintien de ses droits. Le Sénat, pour avoir abusé de son autorité, fut donc obligé de consentir qu'on lui opposât celle des Tribuns ; & dès-lors l'Etat fut divisé en deux partis ennemis l'un de l'autre.

Le Sénat auroit dû voir enfin qu'un peuple libre, qui, comme lui, avoit la puissance législative, qui avoit de plus celle d'empêcher l'exécution de ses décrets, & qui, par la loi d'Agricola, étoit le juge du Sénat lui-même ; qu'un peuple à qui deux cent soixante ans de guerre avoient appris à maintenir par les

armes l'autorité de ſes lois, ne pouvoit être retenu que par la douceur & l'équité; mais le Sénat, au lieu de prendre pour lui-même le conſeil qu'il donna dans la ſuite au collègue du ſecond des Gracches (*a*), de s'attacher le peuple à force de bienfaits, ne conſulta que ſon orgueil, & n'en eut que plus d'arrogance.

Dans un moment de diſette, les Conſuls avoient fait venir des blés achetés à vil prix. Les Patriciens les plus ſenſés vouloient qu'on les vendît de même au peuple; mais Coriolan, irrité du refus que le peuple avoit fait de s'enrôler & de le ſuivre, prétendit qu'il falloit maintenir la cherté, de peur de paroître

(*a*) Livius Druſus.

flatter la multitude. Cette opinion prévalut ; & le Sénat perdit Coriolan, pour avoir ſuivi le conſeil que lui avoit dicté la colère. Le peuple révolté n'en fit pas moins réduire les blés à leur juſte valeur ; mais Coriolan étoit banni, & ſon exil faillit à perdre Rome.

Dès qu'on vit que l'autorité du Sénat devenoit odieuſe, l'eſpérance d'engager le peuple à ſe donner un Roi, fit concevoir l'ambition de l'être. Le Conſul Caſſius, pour ſe concilier (dit-on) la faveur des Plébéiens, demanda pour eux au Sénat le partage des terres nouvellement conquiſes, & de celles qui, appartenant de droit à la République, avoient été uſurpées par la nobleſſe. L'intention du Conſul pouvoit être mauvaiſe ; mais ſa de-

mande se réduisoit à ce que le peuple eût du pain. Le Sénat fit semblant d'accepter cette loi ; mais celui qui l'avoit proposée, fut condamné, après son consulat, à être précipité du roc Tarpéïen, & l'arrêt fut exécuté mieux que la loi qui en étoit la cause.

Cette loi si connue sous le nom de *Lex agraria*, fut d'abord éludée par les riches, bientôt violée ouvertement, & à la fin mise en oubli. On sent bien pourquoi le Sénat laissoit fouler aux pieds une loi qui faisoit le salut des pauvres ; il étoit composé de riches.

Le peuple sans ressource, sans espoir ; sans appui, car il étoit trahi par ses Tribuns eux-mêmes, dont le Sénat s'étoit fait corrupteur ; ce peuple qui tenoit encore à la Ré-

publique, quoi qu'on fît pour l'en détacher, ne pouvoit se résoudre à rompre ses liens. Mais il avoit l'inquiétude d'un malade qui change de situation, pour en trouver une moins douloureuse. Il demandoit de nouvelles lois, dans l'espérance qu'elles auroient plus de force que les anciennes; il demandoit qu'on augmentât le nombre de ses Tribuns, & en cela il faut avouer qu'il ne savoit ce qu'il vouloit, car, sans l'unanimité des voix, les décisions des Tribuns étoient nulles, & le peuple facilitoit, en les multipliant, les moyens de les diviser. Il en revint à la loi agraire, & voulut que cette grande cause fût traitée dans les Comices.

Un Plébéien, appelé L. Siccius Dentatus, y parla en faveur du

peuple avec l'éloquence des faits. Il exposa quarante ans de service militaire, pendant lesquels il s'étoit trouvé à cent vingt & une batailles; il compta les blessures qu'il y avoit reçues, & toutes les marques d'honneur dont il étoit revenu chargé. « Si l'on ne savoit à Rome (ajouta-t-il) quelle est ma fortune, qui ne croiroit qu'elle est proportionnée à mes longs travaux? Mes compagnons & moi nous avons défendu la République au péril de notre vie, étendu ses frontières, conquis de vastes & de fertiles champs, où nous n'avons pas la plus petite portion, & qui sont possédés sans droits par des gens sans mérite, dont les desseins pernicieux ne tendent qu'à nous asservir (*a*) ».

(*a*) Hist. Rom. de Laurent Eschard.

Malgré l'éloquence de Siccius, la loi fut différée encore, & peu de temps après il fut assassiné.

Cette façon de se délivrer des partisans du peuple n'étoit pas faite pour l'adoucir. Il patientoit plus qu'on ne peut croire ; mais à la fin il se faisoit justice ; & l'exemple des Décemvirs auroit dû frapper le Sénat. Ce corps voyoit que de jour en jour son despotisme se détruisoit lui-même ; il voyoit que chaque nouvelle injustice diminuoit son autorité ; qu'il venoit de perdre le droit de décerner le triomphe, pour l'avoir refusé à deux Consuls amis du peuple, à qui le peuple l'accorda (*a*). Mais son arrogance étoit incorrigi-

(*a*) Marcus Horatius Barbatus & L. Valerius Potitus, qui venoient de battre les Eques, les Volsques, & les Sabins.

ble. Le peuple enfin, pour l'en guérir, employa le plus violent remède : il exigea qu'on permît l'alliance des Patriciens avec lui, & qu'on admît au consulat les Plébéiens qui en seroient dignes. Le Sénat, révolté de ces demandes, déclara d'abord qu'il en viendroit aux dernières extrémités plutôt que d'y consentir ; il y consentit cependant, & se résolut à souffrir qu'entre le peuple & lui tout fût partagé, excepté ses richesses : ce qui prouve qu'il tenoit plus à l'avarice qu'à l'orgueil.

Mais flatter un moment le peuple, ce n'étoit pas guérir ses maux, dont les deux causes, l'usure & l'indigence, ne cessoient de le désoler. Il demande encore le partage des terres ; Camille s'y oppose ; il est

banni

banni comme l'a été Coriolan ; & son exil donne le temps aux Gaulois de mettre Rome en cendre. C'étoit donc peu de diviser l'Etat, ces troubles le privoient de ses meilleurs appuis, de ces hommes vaillans & fiers, qui, trop passionnés pour un parti, devenoient souvent les victimes de l'autre. Ce fut ainsi qu'on perdit Manlius, & dans la suite les deux Gracques.

L'opulence excessive où se vit Rome après la ruine de Carthage & de Numance, le luxe immodéré que les Grands étalèrent dans leurs palais, dans leurs jardins, & à leur table, ne fit que rendre plus intolérable à la multitude l'oppression où elle gémissoit. Pour ôter à cette inégalité monstrueuse ce qu'elle avoit de plus odieux, le Tribun

Tiberius Gracchus entreprit de re-nouveler la loi du partage des champs. On a cherché des motifs de vengeance dans la conduite de ce Tribun, reconnu pour le plus vertueux des hommes (*a*) ; mais l'on va voir si c'est ainsi que la passion se conduit. Par la loi du Consul Cassius, aucun citoyen ne pouvoit posséder plus de cinq cents arpens de terres, de celles qui étoient réunies au domaine, & données sous une cense par la République. Ce fut cette loi que Gracchus voulut remettre en vigueur. La cause du peuple étoit celle de la justice, de l'humanité, de la patrie ; elle étoit même celle des riches considérés

(*a*) *Tantis denique adornatus virtutibus, quantas naturâ & industriâ mortalis conditio accipit.* Vell. Paterc. lib. 2.

comme citoyens ; mais Gracchus, pour donner encore plus d'autorité à son réglement, prit la précaution de le faire approuver par les hommes les plus éclairés & les plus intègres de la République, par Appius Claudius son beau-père, par le jurisconsulte Mutius Scevola, & par le souverain Pontife Crassus, personnages révérés dans Rome. Il fit plus, & sans se prévaloir du poids de leur suffrage, il observa dans son édit une indulgence, une modération qui auroit dû appaiser les riches, si l'avarice s'appaisoit : il publia que ceux qui avoient contrevenu à la loi, non seulement ne seroient point punis, mais qu'ils seroient dispensés de restituer les revenus des terres prohibées ; il ajouta, que ce que la loi retrancheroit de

leurs possessions leur seroit payé par la République ; enfin il se réduisit à demander au nom du peuple qu'on lui fît justice pour l'avenir, laissant paisibles, leur vie durant, ceux qui se trouvoient possesseurs de plus de terres qu'il n'étoit permis d'en avoir aux termes de la loi. Mais rien ne put contenir l'avidité des riches, qui, sans respect pour la dignité inviolable de Tribun, se déchaînèrent contre Gracchus, le traitant de séditieux & de perturbateur de leur repos, qu'ils appeloient le repos public. Ce fut alors qu'il fit cette harangue si célèbre, dont je vais citer quelques traits.

« Les bêtes les plus sauvages (dit-il) ont leurs gîtes & leurs tanières, tandis que des hommes, & des hommes tels que les soldats &

les citoyens Romains, ſont réduits à errer çà & là, avec leurs femmes & leurs enfans, ſans avoir aucun lieu où ils puiſſent ſe retirer. Eſt-il juſte que tant de vaillans hommes combattent avec tant de péril & de fatigue, pour le luxe, les richeſſes & les ſuperfluités de leurs concitoyens? Comment les Généraux qui les commandent peuvent-ils leur dire qu'ils les mènent combattre pour la conſervation de leurs Dieux domeſtiques & de la ſépulture de leurs ancêtres, puiſque pas un d'eux n'a ni maiſon, ni Dieux domeſtiques, ni aucun lieu où leurs ancêtres aient eu le droit d'être enſevelis? On vous appelle (ajouta-t-il en parlant au peuple) les Maîtres de la terre; quels Maîtres! qui n'en poſsèdent pas le plus petit eſpace dont ils

puiſſent diſpoſer, & dont il leur ſoit permis de ſe faire une hutte; & cela tandis que d'autres, ſans fatigues & ſans péril, poſſèdent d'immenſes domaines (*a*) »! A ces motifs il en ajouta d'intéreſſans pour l'avarice même (*b*) : la ſûreté des poſſeſſions, l'eſpoir de les étendre, le danger de les perdre, ſi on laiſſoit périr de miſère ceux qui pouvoient ſeuls les garder. Tout fut mis en uſage par

(*a*) Saint-Réal, conj. des Gracques.

(*b*) *Nunc rem in ſummo diſcrimine eſſe : paraturi ne ſint reliqua per virorum fortium frequentiam ; an amiſſuri etiam ſua per infirmitatem virium, & inimicorum invidiam.... hortabatur divites conſiderarent ipſi num ſatius eſſet, ſpe futurorum commodorum, eos ultrò poſſeſſiones agrorum cedere pauperibus, alendorum liberorum onere gravatis, quam de rebus exiguis contendendo potiora negligere.* App. de bell. civ. lib. 1.

te courageux citoyen. Quel fut le succès de son zèle ? Peu de jours après cette harangue, il fut assommé dans le Capitole par l'ordre & sous les yeux du Sénat, à la tête duquel marchoit Scipion Nasica, Souverain Pontife, l'un des plus riches patriciens, qui mourut peu de temps après dans l'opprobre & dans les remords.

Le meurtre de Gracchus n'appaisa point la rage des Grands & des riches ; ils outragèrent son cadavre & ceux de ses amis, & les firent traîner dans le Tibre : l'un d'eux même fut enfermé vivant dans un tonneau, avec des vipères & des serpens ; & ce fut pour punir des hommes qui vouloient qu'on retranchât quelque superfluité au luxe immodéré des riches, afin de sub-

venir aux besoins des pauvres, que ce supplice fut inventé.

C. Gracchus, frère de Tiberius, aussi vertueux & plus éloquent encore, fut bientôt, comme lui, la victime de son zèle pour le peuple, & de la haîne des Grands. Mais avant de mourir, il éleva le tribunal des Chevaliers, pour juger & punir les prévarications des Sénateurs: coup terrible pour la puissance & la dignité du Sénat.

Le peuple qui, par une lâcheté inconcevable, avoit abandonné ses généreux défenseurs, revenu d'un mouvement d'effroi, n'en eut qu'une plus forte haîne pour ses tyrans qui l'avoient fait trembler. La tribune & le champ de Mars, qui, jusques au meurtre des Gracques, n'avoient jamais vu couler de sang, en furent

dès-lors inondés ; & Rome devint un coupe-gorge.

On ſent avec quelle facilité le peuple, réduit au deſeſpoir, dut ſe livrer au premier des ſiens qui oſa lever l'étendard de la révolte, ou au premier Patricien qui le prit ſous ſa protection : de là tant de guerres civiles qui coup ſur coup ſe rallumoient & renaiſſoient comme de leurs cendres, juſqu'à ce que le Sénat & le peuple furent liés au même joug.

On a dit que le peuple Romain n'étoit plus digne d'être libre ; c'eſt le Sénat, comme on vient de le voir, qui n'étoit pas digne de le gouverner. Son orgueil, qui l'avoit mis ſi bas, le ſuivit dans l'humiliation ; & après avoir ruiné les fondemens de la République, il acheva de la renverſer.

A meſure que le Sénat devenoit plus odieux au peuple, il étoit plus ardent à perſécuter ceux des ſiens que le peuple favoriſoit; & dans ſon ſens, l'ami du peuple étoit l'ennemi de l'Etat. Ce n'étoit pas ſans raiſon qu'il ſe défioit des hommes puiſſans & populaires : il avoit réduit le peuple à déſirer un autre joug que le ſien; mais ſon inquiétude ombrageuſe & farouche accéleroit ſa chûte, au lieu de la retarder. Telle étoit la ſituation des choſes du temps de Pompée & de Céſar : *ayant les misères paſſées réduit la ville de Rome au point que, n'eſpérant pas de pouvoir jamais recouvrer ſa liberté, elle ne cherchoit plus que la plus douce & la plus équitable ſervitude* (a). Cepen-

(a) Plut. Vie de Pompée, trad. d'Amyot.

dant ni Pompée, ni César lui-même ne pensoient à l'assujettir. Pompée l'auroit pu à son retour d'Asie; l'enthousiasme pour lui étoit au plus haut point: mais en mettant le pied dans l'Italie, il congédia son armée; & quoiqu'il eût pu disposer du peuple des villes, qui le suivoit en foule, il se rendit à Rome en simple Citoyen. Son ambition étoit remplie après son triomphe, s'il eût trouvé dans le Sénat la considération qu'il y devoit avoir; mais à peine on commence à le craindre, qu'on cherche à l'humilier. Les réglemens qu'il a faits en Asie sont tous cassés & annullés; & Lucullus, qui lui reproche de lui avoir dérobé l'honneur de la défaite de Mitridate, est l'homme que le Sénat lui oppose & qu'il anime contre lui. Pompée, *se*

trouvant ainſi rebuté & haraſſé du Sénat, fut contraint d'avoir recours aux Tribuns du peuple, & de s'accointer (dit Plutarque) *de jeunes hommes éventés, dont le plus méchant, le plus audacieux & le plus téméraire étoit un nommé Claudius.*

Il eſt aiſé de juger combien un homme qui ſe piquoit ſur-tout de décence & de dignité, étoit humilié de ſe voir réduit à ces ſortes de liaiſons; & quelle fut ſa joie lorſque Céſar, qui, à ſon retour d'Eſpagne, venoit d'obtenir le triomphe, lui propoſa de former avec Craſſus, & lui, ce triumvirat qui fut le coup mortel pour l'autorité du Sénat. Le conſulat de Céſar fut le prix de cette alliance, le mariage de Julie ſa fille avec Pompée en fut le ſceau; & Caton avoit raiſon de dire que ce

n'étoit pas leur inimitié, mais bien leur concorde qui avoit perdu la République. Mais Caton qui s'étoit mis à la tête des ennemis de Pompée, auroit dû voir que c'étoit lui-même & les siens qui l'avoient réduit à cette extrémité, & que Pompée, honoré dans son corps, n'eût jamais formé d'autres ligues.

Dès que le plus riche citoyen de Rome & ses deux plus grands Capitaines se furent liés d'intérêt, le crédit de Cicéron, de Catulus, de Caton même, ne fut qu'une ombre. César employa le temps de son consulat à gagner le peuple par la même voie que le Sénat auroit dû prendre depuis long-tems pour se l'attacher: il caressa *la multitude des souffreteux & indigens* (a); il proposa de distri-

(a) Plutarq.

buer à ceux des plébéiens qui avoient trois enfans ou plus, les terres qui, dans la Campanie, appartenoient à l'Etat; & il tira par cet édit vingt mille familles de la misère. Quelque juste que fût la loi, le Sénat voulut, selon sa coutume, en éluder la publication; & Caton, plus emporté, s'y opposa formellement, disant pour raison, *qu'il ne falloit jamais innover en matière de gouvernement;* ce qui dans la circonstance actuelle signifioit, qu'il ne falloit jamais donner du pain à ceux qui n'en avoient pas. Mais le décret de César eut l'applaudissement du peuple, & le Sénat & Caton lui-même furent obligés d'y souscrire, & de le sceller de la foi du serment. César nomma vingt Commissaires pour l'éxécution de sa loi, & Pompée,

qui fut du nombre, dit hautement, que ſi quelqu'un oſoit la combattre, il la défendroit avec l'épée & le bouclier. Ainſi, tandis que les Triumvirs ſe concilioient la faveur du peuple, le Sénat s'attiroit de plus en plus ſa haîne; & par les deux cauſes contraires, les uns s'élevoient à meſure que l'autre ſe dégradoit encore & tomboit dans l'aviliſſement.

Céſar ayant gagné l'ordre des Chevaliers, comme il avoit gagné le peuple, diſpoſa des ſuffrages, & ſe fit donner le gouvernement des Gaules. On a eu raiſon de dire qu'*après avoir vaincu les Gaulois avec le fer des Romains, il acheta Rome avec l'or des Gaulois.* Ce fut par lui que ſes deux collègues furent Conſuls en même temps; &

la prorogation de ſon gouvernement fut l'échange de ce ſervice. Les Conſuls ne s'oublièrent pas. Craſſus obtint la Syrie & l'Egypte, avec la conduite de la guerre contre les Parthes. Il y fut défait, & il y périt. Pompée eut l'Afrique & l'Eſpagne ; mais il n'eut garde de s'éloigner de Rome, où les louanges qu'il entendoit donner aux heureux exploits de Céſar, lui cauſoient de l'inquiétude ; & dès-lors il ne s'occupa qu'à ſuſciter des ennemis à ce rival trop dangereux.

Ce que le Sénat devoit ſouhaiter le plus, arriva donc naturellement : l'union de ces deux hommes puiſſans ſe rompit d'elle-même. Il ne s'agiſſoit plus que de les tenir diviſés & en balance l'un avec l'autre. Mais la faction de Pompée fit déclarer

déclarer le Sénat pour lui ; & des deux appuis, dont on avoit le choix, on préféra le plus foible.

Pompée n'étoit pas un homme à opposer à César. Il y avoit entre eux cette différence que Balsac a heureusement exprimée, en disant que *l'un étoit l'ouvrage de sa fortune*, & que *l'autre en étoit l'ouvrier* (*a*). Ce que Pompée avoit en ostentation & en apparence, César l'avoit en réalité. On voit César, avant de passer le Rubicon, modéré, patient, modeste, & presque suppliant, demander comme une grace de n'avoir que des égaux ; on voit Pompée rejeter avec arro-

(*a*) Montaigne, en comparant César avec Alexandre son héros, avoue que *dans les exploits de César il y avoit plus du sien, & plus de la fortune dans ceux d'Alexandre*. Ess. liv. 2, ch. 36.

gance cette condition comme indigne de lui. Mais César passe le Rubicon, & Pompée s'enfuit de Rome. En reculant devant César, il ne cesse de le menacer; & César lui demande la paix en le poursuivant sans relâche. Pompée, avant la bataille de Pharsale, règle d'avance dans son camp le sort des vainqueurs & celui des vaincus, nomme à la charge de Souverain Pontife, désigne les Consuls de l'année suivante, & fait préparer des festins pour célébrer sa victoire. César, tout occupé de ses dispositions, exhorte, encourage ses troupes, en prescrit l'ordre & les mouvemens; & après avoir tout prévu pour l'attaque & pour la défense, il marche à Pompée & le bat. Voilà quels étoient ces deux hommes. La conduite de Pompée

dans cette guerre n'avoit été qu'un tissu de fautes. On lui a reproché d'avoir perdu courage dès le premier moment (*a*), & abandonné Rome au seul bruit de l'approche de César, qui n'avoit alors qu'une légion ; de s'être laissé chasser de l'Italie, sans secourir Corfinium que Domitius

(*a*) *Nihil actum est à Pompeio nostro sapienter, nihil fortiter.... Istum (Cæsarem) in Rempublicam aluit, auxit, armavit... ille provinciæ propagator, ille absentis in omnibus adjutor... sed ut hæc omittam, quid fœdius, quid perturbatius hoc ab urbe discessu, sive potiùs, turpissimâ fugâ? Quæ conditio non accipienda fuit potiùs, quam relinquenda patria? Malæ conditiones erant, fateor; sed nunquid hoc pejus? At recuperabit Rempublicam. Quando? aut quid ad eam spem est parati? Non ager Picenus, amissus? Non patefactum iter ad urbem? Non pecunia omnis & publica & privata adversario tradita? Denique nulla causa, nullæ vires, nulla sedes quò concurrant qui Rempublicam defensam velint.* Cic. ad. Att. lib. 8. ep. 3.

défendoit ; d'avoir pu terminer la guerre en Epire par une victoire complette, & d'en avoir laissé échapper le moment ; de n'avoir pas voulu regagner l'Italie, comme ses amis le lui conseilloient ; de n'avoir su faire aucun usage de ses forces de mer qui étoient immenses ; d'avoir eu la foiblesse de consentir à risquer une bataille décisive, lorsqu'il croyoit n'avoir qu'à prolonger la guerre pour ruiner son ennemi ; enfin d'avoir perdu la tête (*a*) au milieu de l'action, désespérant de son aîle droite qui n'étoit pas entamée encore, & laissant vingt-quatre mille hommes à la merci du vainqueur.

Il est vrai qu'avant cette guerre

(*a*) *Mentem diis adimentibus.* App. de bell. civ. lib. 2.

Pompée n'avoit eu que des succès ; mais ces succès étoient plutôt de grands événemens que de grandes actions. Deux de ses plus fameuses guerres avoient été décidées par la trahison. En Espagne, il n'avoit jamais eu que du désavantage contre Sertorius ; mais Sertorius fut assassiné, le traître Perpenna prit sa place, ne sut où donner de la tête, & fut battu, comme devoit l'être un scélérat sans talens. En Asie, le seul combat que Pompée livra à Mitridate, ce fut la nuit, & par surprise, & même contre son avis, n'ayant fait que céder aux instances de ses vieux Capitaines ; mais Mitridate, au sein de ses Etats, où Pompée n'avoit osé le suivre, étant réduit au désespoir par la trahison de son fils, se donna lui-même la mort,

& Pompée revint triompher à Rome de Mitridate empoiſonné. *La fortune* (dit Plutarque) *lui dénoua la difficulté de ce nœud.* . . . .

Quant à la guerre des pirates, elle préſentoit, comme celle d'Aſie, le tableau le plus impoſant : dix mille corſaires détruits, vingt mille réduits à ſe rendre, la priſe de quatre cents navires & de cent vingt forts, tout cela dans trois mois ; il y avoit de quoi étonner le peuple. Mais avec cinq cents vaiſſeaux, cent vingt-cinq mille hommes, vingt-cinq Lieutenans choiſis dans le Sénat, & des ſommes immenſes pour les frais de la guerre, Pompée avoit bien de l'avantage contre trente mille brigands. . . .

Il ſeroit injuſte cependant de lui refuſer une habileté peu commune

dans l'art de la guerre : un bonheur si constant la suppose & la prouve. Mais c'étoit avec César qu'on avoit à le comparer ; or la seule conquête des Gaules, où la résolution, la constance, l'habileté de César, son activité incroyable, avoient été mises à tant d'épreuves, annonçoient un homme fort au dessus de celui qu'on lui opposoit. Tout cela étoit connu à Rome, quelques moyens qu'eût employés la jalousie de Pompée pour déguiser la vérité. On voit dans les lettres de Cicéron, le Panégyriste de Pompée, qu'il étoit loin de penser de lui tout le bien qu'il en avoit dit. Caton, Lucullus, Metellus, n'en avoient pas meilleure opinion. On savoit bien que la prudence, la politique, l'art d'enfler ses succès, d'éblouir

le peuple, d'impofer au Sénat, de ménager les efprits & de fe les concilier, n'étoient pas des talens capables de fauver Rome dans ce moment de crife. On étoit encore éloigné de croire que Pompée, l'élève de Sylla (*a*), fût meilleur citoyen que Céfar. Pompée avoit dit dès fa jeuneffe aux Mamertins, qui lui expofoient leurs priviléges : *Nous alléguez-vous des lois, à nous qui avons les armes à la main?* Fondé fur ce droit du plus fort, il avoit refufé de congédier fon armée après la défaite de Lépide, & l'avoit gardée autour de Rome, jufqu'à ce qu'il eût obtenu qu'on l'envoyât contre Sertorius en Efpagne. Il

(*a*) *Mirandum enim in modum Cneus nofter Sullani regni fimilitudinem concupivit.* Cic. ad Att. lib. 9. ep. 8.

avoit acheté publiquement les suffrages du peuple pour lui-même & pour ses partisans (*a*) ; enfin il avoit eu recours plus d'une fois à la force des armes, pour écarter des élections ses concurrens & ceux de ses amis. Caton devoit s'en souvenir, puisqu'il avoit été deux fois battu & chassé de la place publique par les gens de Pompée ; il l'avoit même depuis long-tems si bien connu & si peu estimé, qu'il lui avoit refusé sa fille en mariage.

Mais il falloit au Sénat, pour étayer les ruines de son autorité, un homme puissant auprès du peuple, & qui ne fût pas dangereux.

(*a*) *Atque in eo autoritate neque gratiâ pugnat, sed quibus Philippus omnia castella oppugnari posse dicebat, in quæ modò asellus onustus auro posset ascendere.* Id. ad Att. lib. 1. ep. 8.

Or dès que Pompée eut pris de l'ombrage des succès de César dans les Gaules, & du crédit qu'il se faisoit à Rome par sa gloire & par ses présens, il s'étoit rangé du côté du Sénat, mais sans aliéner le peuple, dont il avoit toujours recherché la faveur (*a*). *Il donnoit sans arrogance, & prenoit avec dignité; il y avoit dans son visage ne sais quoi de douceur agréable, & conjointe avec une gravité humaine* (*b*): il avoit supérieurement ce qu'on appelle la représentation, & tout ce qui en impose au peuple. On l'avoit vu, dès sa jeunesse, refuser modestement d'entrer au Sénat après

(*a*) *Amator plebis & senatûs cultor, temperatus, & prudens, comitate quoque seu verâ seu fictâ amabilis*. App. de bell. civ. lib. 2.

(*b*) Plut. Vie de Pompée.

ſon premier triomphe, & ſe préſenter devant les Cenſeurs comme ſimple Chevalier, pour rendre compte de ſes ſervices, ſcène jouée, qui avoit produit le plus grand effet ſur la multitude; en arrivant à Brindes, à ſon retour d'Aſie, il avoit congédié ſon armée, & cet acte de citoyen avoit été relevé par la magnificence de ſon triomphe; il s'étoit attribué le mérite d'avoir ramené l'abondance dans Rome après une grande diſette; il avoit fait élever, à ſes frais, un magnifique théâtre, dont il venoit de faire la dédicace dans ſon troiſième conſulat, & ce n'étoit pas ſa moindre recommandation auprès d'un peuple paſſionné pour les ſpectacles & les jeux. En même temps il avoit ſu ſe ménager au Sénat des partiſans zé-

lés & de puissans amis. Mais ce qui le fit sur-tout préférer à César, c'est qu'il n'étoit pas tant à craindre : on considéroit qu'à son âge l'ambition est moins ardente, moins active, & moins dangereuse. Retiré depuis quelques années dans ses maisons de campagne, son amour pour Julie sa femme avoit paru l'y occuper uniquement ; & si on lui supposoit encore la prétention qu'il eut toujours de primer dans le Sénat, on ne lui attribuoit plus le désir d'y dominer. Le reproche qu'on lui faisoit de s'être lié avec César, tourna même à son avantage ; car on prétendit que celui qui avoit fait le mal, devoit mieux qu'un autre savoir le réparer : étrange façon de raisonner, & bien peu digne du Sénat de Rome !

César étoit plus jeune & naturellement plus actif, plus audacieux, plus ardent : libéral jusqu'à la prodigalité, plein de valeur, de grâce, & d'éloquence, il avoit pour lui sa beauté, le merveilleux de son origine, le prodige encore plus éblouissant de ses conquêtes, qu'il ne devoit qu'à lui. Ses troupes lui étoient dévouées : toutes les vertus militaires réunies en lui au plus haut dègré, avoient porté jusqu'à l'enthousiasme leur confiance & leur amour. Mais ces avantages mêmes le faisoient regarder comme un fléau pour le Sénat. Son équité, sa bonté, sa magnanimité le rendoient populaire ; & comme il l'étoit de bonne foi, avec franchise, & par sentiment, on voyoit trop qu'il le seroit toujours. Il avoit marqué

tant de bienveillance, ou, si l'on veut, tant de complaisance pour la multitude, qu'on disoit que de son consulat il avoit fait un tribunat du peuple. C'étoit là son vrai crime; car toutes ses démarches prouvoient assez qu'il se bornoit à être un citoyen puissant. Mais le courage & la fermeté avec lesquels on prévoyoit qu'un homme de ce caractère défendroit les droits & la liberté du peuple, dont il s'étoit déclaré l'appui, suffisoient pour donner l'alarme. Ainsi, en ne voyant en lui que ce qu'il annonçoit lui-même, le Sénat avoit lieu de le craindre: mais du moins, par cette raison, il auroit dû le ménager; & il mit le comble à ses imprudences en s'obstinant à le pousser à bout.

César avoit conquis les Gaules,

& le temps de ſon gouvernement expiroit. Il demanda pour récompenſe le triomphe & le conſulat. On ſait que pour demander le conſulat, il falloit être préſent à Rome ; mais à la ſollicitation de Pompée, les Tribuns du peuple avoient décidé, par une loi expreſſe, que Céſar ſeroit cenſé préſent. On n'eut aucun égard à leur déciſion : ſa demande fut rejetée ; & pour réponſe, le Sénat lui manda qu'il eût à ſe démettre de ſon gouvernement, & à congédier ſon armée. Pompée alors étoit dans le Sénat à la tête de ſes ennemis ; & Pompée avoit trois légions, & le gouvernement de l'Eſpagne. Céſar répondit donc qu'il étoit prêt à faire ce qu'on vouloit, pourvu que la loi fût égale, & que Pompée en

fît autant. « Je veux bien (disoit-il) n'être ni plus puissant, ni plus élevé qu'un autre ; mais je ne veux pas qu'un autre soit plus puissant, plus élevé que moi. Me désarmer, ce n'est pas désarmer la tyrannie ; c'est lui laisser un plein pouvoir dans les mains de mon ennemi ; c'est ôter à la liberté le seul défenseur qui lui reste. Veut-on savoir qui de nous deux aspire à dominer ? qu'on nous impose la même loi. S'il y souscrit, je m'y soumets : me voilà simple citoyen, si Pompée consent à l'être ». Curion, qui portoit la parole au nom de César, eut l'applaudissement du peuple : il devoit naturellement avoir celui du Sénat ; mais Scipion, beau-père de Pompée, le Consul Metellus, & Caton s'écrièrent qu'*il falloit user de force d'armes*,

mes, & non pas d'opinion, contre ce brigand (a). Le Sénat se leva sans avoir rien décidé ; & Rome prit le deuil, comme dans une calamité publique.

César, plus modéré qu'on ne devoit l'attendre, réduisit sa demande à ce qu'on lui laissât la Gaule Cisalpine & l'Esclavonie (b), avec deux légions ; il consentit même à n'avoir qu'une légion avec ces deux provinces ; mais tout cela fut rejeté. On déclara César l'ennemi de l'Etat, s'il ne posoit les armes dans un temps qui lui fut prescrit ; on nomma Domitius pour lui succéder dans les Gaules ; on chassa du Sénat les Tribuns, & Cu-

(a) Plut. Vie de Jules César.

(b) L'Esclavonie étoit comprise dans son gouvernement.

rion qui parloient pour lui ; & les deux Consuls allant trouver Pompée, & lui mettant le glaive à la main, *Nous t'ordonnons* (lui dit Metellus) *d'aller contre César.* Ainsi, la guerre fut déclarée, & César passa le Rubicon.

Une conduite si violente & si insensée de la part du Sénat, seroit inconcevable, si l'un des Sénateurs ne nous en avoit pas expliqué les motifs. Dans les uns, c'étoit l'intime persuasion que César aspiroit à la tyrannie, & de ce petit nombre étoit Caton (a), *homme plus vertueux qu'habile, & qui opinoit dans le Sénat de Rome, comme il auroit fait dans la République de Pla-*

(a) *Unus est qui curet, constantiâ magis & integritate quam (ut mihi videtur) consilio aut ingenio, Cato.* Ad. Att. lib. 1. ep. 17.

ron, en quoi son âpre vertu nuisoit souvent au bien public (a). Dans d'autres, c'étoit déférence pour l'autorité de Pompée, ou reconnoissance pour les services qu'ils en avoient reçus. *Je ne trouve personne*, (dit Cicéron), *qui ne pense qu'il vaut mieux tout accorder à César, que d'en venir aux armes contre lui ; mais en pensant comme tout le monde, je dirai comme Pompée* (b). C'est bien là le propos d'un homme foible, & d'autant moins excusable, qu'il étoit persuadé que si Pompée avoit voulu,

(a) *Ille optimo animo utens & summâ fide, nocet interdum Reipublicæ: dicit enim tanquam in Platonis politeiâ sententiam, non tanquam in Romuli fæce.* Id. ad Att. lib. 2. ep. 1.

(b) *Dices* : Quid tu igitur sensurus es ? *Non idem quod dicturus. Sentiam enim omnia facienda ne armis decernatur ; dicam idem quod Pompeius.* Id. ad Att. lib. 7. ep. 6.

il n'y auroit point eu de guerre civile (*a*). Dans le plus grand nombre, c'étoit une aveugle confiance en la supériorité des armes de Pompée, & l'espérance de profiter de la victoire qu'il remporteroit (*b*). Que si l'on s'étonne de voir l'Etat sacrifié à ces intérêts personnels, le même témoin nous en dit la cause: *il n'y avoit plus de gens de bien* (*c*).

Le peuple fut donc la victime du Sénat; & César qui, traité avec modération, eût été sans doute le

(*a*) *Eundum in Hispaniam censui : quod si fecisset (Pompeius), civile bellum nullum omnino fuisset.* Id. ad fam. lib. 6. ep. 6.

(*b*) *Victa est autoritas mea, non tam à Pompeio, nam is movebatur, quam ab iis qui, duce Pompeio freti, peropportunam rebus domesticis, & cupiditatibus suis illius belli victoriam fore putabant.* Ibid.

(*c*) *Ego quos tu bonos esse dicas non intelligo ipse : nullos novi.* Id. ad Att. lib. 7. ep. 7.

plus puissant, mais le meilleur citoyen de Rome, en devint le maître à son corps défendant. Depuis son retour de la Gaule jusqu'à la bataille de Pharsale, il ne cessa de demander la paix ; Pompée, le Sénat, les Consuls n'y voulurent jamais entendre. *Que Pompée* (disoit-il) *consente à me voir ; notre accord n'est pas difficile : nous congédierons nos armées, & nous retournerons à Rome tous les deux simples citoyens.* L'orgueil de Pompée fut inexorable ; & Labienus déclara, *qu'il n'y avoit point d'accommodement, sans la tête de César.*

Celui-ci avoit donc raison de dire sur le champ de Pharsale, en pleurant sa victoire : *Ils l'ont eux-mêmes ainsi voulu ; & César étoit condamné, s'il se fût défait de son ar-*

me (*a*). C'est d'Asinius Pollio, son ami, que l'on tenoit ces paroles; mais si ce témoignage est suspect, celui de Cicéron ne l'est pas : *César* (dit-il) *est persuadé qu'il n'y a point de salut pour lui, s'il vient à quitter les armes ; & il y consent, si Pompée veut les poser en même temps* (*b*).

Les amis de César, ou plutôt ses flatteurs le perdirent. On sait quelle fut la bassesse de Marc-Antoine aux Lupercales; on sait que César ayant ce jour-là refusé le diadème, on en couronna ses statues. Mais il n'est pas sûr que l'imprudence de ses amis eût son aveu ; & s'il regarda com-

(*a*) Plut. Vie de Jules-César.

(*b*) *Cæsari autem persuasum est se salvum esse non posse si ab exercitu recesserit ; fert tamen illam conditionem, ut ambo exercitus tradant.* Cic. ad fam. lib. 8. ep. 14.

me une injure l'audace des Tribuns qui arrachèrent ces couronnes, s'il les destitua pour les en punir, c'est qu'il n'étoit pas homme à souffrir un affront. Du reste, on voit qu'il recevoit avec répugnance les honneurs excessifs qu'on affectoit de lui rendre : il s'en expliqua lui-même dans la tribune, lorsque le Sénat vint lui annoncer qu'on lui en décernoit de nouveaux. Mais ces honneurs étoient un piège que lui tendoient ses ennemis, pour le rendre odieux au peuple, & pour autoriser le crime qu'ils méditoient contre lui.

Ce fut au milieu du Sénat, & par des Sénateurs qu'il fut assassiné ; & si d'abord le peuple se laissa séduire au nom de *liberté*, on sait à quel excès de douleur & de rage le porta la lecture du testament de César, &

de quelle ardeur il vengea ſa mort. Ce peuple, qui l'aimoit, lui eût pardonné ſans peine de l'avoir tiré de l'oppreſſion. Mais en prenant le peuple ſous ſa garde, il avoit anéanti la puiſſance & le regne du Sénat. Ce fut ce Roi chaſſé du trône qui conſpira contre ſon ſucceſſeur.

Lequel des deux étoit le tyran ? On le voit ſans que je le diſe; & il ſeroit facile de prouver que Céſar, en s'emparant des rênes de l'Empire, avoit fait un acte de citoyen. Son meurtrier fut donc le Sénat; & ſi on demande pourquoi Sylla, le barbare Sylla régna tranquille, abdiqua ſans crainte, & mourut impuni; tandis que Céſar, la bonté, la clémence même, fut maſſacré au moment qu'il faiſoit les délices & le bonheur

de Rome ; c'eſt que l'un avoit ſu flatter l'orgueil du Sénat, en humiliant le peuple ; & que l'autre, en devenant le père du peuple, avoit été le deſtructeur de l'autorité du Sénat.

C'eſt, je crois, ſous ce point de vue que Lucain auroit dû voir & préſenter cette grande révolution. Mais il étoit trop près de l'événement, pour le conſidérer d'un œil impartial. Le fanatiſme républicain l'avoit rendu injuſte. Il ne voyoit dans Céſar que le fondateur de la tyrannie ; & déteſtant l'effet dans la cauſe, il a fait de Céſar un homme violent, injuſte, & cruel comme ſes ſucceſſeurs. C'eſt une faute pardonnable à un Romain, ſujet de Néron. Mais dans ſon opinion & dans ſa poſition, l'audace de ſon

ſtyle eſt quelque choſe d'inconcevable.

Proxima quid ſoboles, aut qui meruere nepotes
In regnum naſci? Pavidè num geſſimus arma?
Teximus an jugulos? Alieni pœna timoris
In noſtrâ cervice ſedet.

Quand on écrit de ces choſes-là ſous un tyran tel que Néron, il faut s'attendre à mourir jeune.

Nota. Le Supplément *qui eſt à la fin du dixième Livre, eſt tiré des Commentaires de Céſar, de ceux d'Hirtius, de Plutarque, d'Appien, de Dion Caſſius, de Florus, &c.*

Argument du premier Livre.

Causes de la guerre civile : l'excessive grandeur de Rome, la rivalité de Pompée & de César, la corruption des mœurs & le mépris des lois. César revient des Gaules, passe le Rubicon, & s'avance dans l'Italie. Il s'empare d'Ariminum. Les Tribuns chassés de Rome se rendent auprès de César. Curion les accompagne. Il annonce à César qu'on est résolu à lui refuser le triomphe, & que l'on arme contre lui. Harangue de César à ses troupes pour les engager dans sa révolte. Les troupes balancent à se déclarer. Le Centurion Lelius prend la parole, & les détermine. César fait avancer les troupes qu'il a laissées dans les Gaules. A son approche, la terreur se répand dans Rome. Pompée & le Sénat prennent la fuite, le peuple épouvanté les suit. Des prodiges effrayans redoublent encore l'alarme publique. Les

devins d'Hétrurie sont consultés. Arons, le plus vieux de ces devins, ordonne des expiations, & prédit vaguement des malheurs effroyables. Figulus, homme versé dans l'Astrologie, confirme les prédictions du vieillard étrusque, & annonce la guerre civile.

LA PHARSALE DE LUCAIN.

LIVRE PREMIER.

JE chante cette guerre dont la Thessalie fut le théâtre : guerre sacrilège, qui mit les lois (1) aux pieds du crime ; où l'on vit un peuple puissant tourner ses mains victorieuses contre lui-même, l'aigle s'avancer contre l'aigle, deux camps (2) unis par les liens du sang, diviser l'Empire, & se disputer le coupable honneur de hâter sa ruine, avec toutes les forces du monde ébranlé.

O citoyens, quelle fureur ! quel excès de démence & de rage ! Est-ce à vous d'assouvir la haîne des Nations dans le sang de votre patrie ? La (3) superbe Baby-

lone s'enorgueillit de vos dépouilles ; l'ombre errante de Craſſus demande vengeance ; & vous cherchez des combats qui n'auront jamais de triomphes ! Quelles conquêtes ne feriez-vous pas au prix du ſang que vous allez verſer ? Des régions où naît le jour juſqu'aux bords où la nuit s'enſevelit avec les étoiles, des climats brûlans du midi juſqu'aux rivages glacés du nord, le Scythe, l'Arménien, les Peuples, s'il en eſt (*a*), qui voient naître le Nil, tout ſeroit dompté. Alors (4), ſi telle eſt ton ardeur pour une guerre déteſtable, ô Rome, tourne tes armes contre ton ſein. Mais as-tu manqué d'ennemis ? Tes villes d'Italie s'écroulent ſous leurs toits briſés ; leurs murailles ruinées ne ſont plus que des débris épars ; l'habitant ſolitaire eſt errant dans leur vaſte enceinte ; l'Heſpérie, dès long-temps inculte, eſt couverte de ronces ; les mains du laboureur manquent aux champs qui les demandent.

(*a*) Les ſources du Nil étoient inconnues.

Ce n'eſt pas toi, farouche Pyrrhus, ce n'eſt pas toi, fier Annibal, qui nous as cauſé tant de maux : le fer étranger ne nous fit jamais de ſi profondes plaies ; ces coups partent d'une main domeſtique.

Remontons à la ſource de nos malheurs : c'eſt m'ouvrir une carrière immenſe.

Quelle eſt la cauſe qui entraîne ce peuple aux combats, & qui chaſſe la paix de la terre (5) ? L'envieuſe fatalité ; l'arrêt porté par le deſtin, que rien d'élevé ne ſoit ſtable ; la chûte qu'entraîne un trop peſant fardeau ; Rome que ſa grandeur accable.

Ainſi, lorſque les ſiècles accumulés ameneront l'inſtant de la diſſolution du monde, tous les reſſorts de la nature ſe briſeront, tout rentrera dans l'ancien chaos : les aſtres confondus ſe heurteront enſemble, la mer engloutira les étoiles, la terre refuſera d'embraſſer la mer & la chaſſera de ſon lit ; l'ébranlement univerſel de la machine en détruira l'ordre & l'accord.

L'exceſſive grandeur (6) s'écroule ſur

elle-même ; c'est le terme que les Dieux ont mis à nos prospérités. La fortune n'a voulu confier à aucune Nation du monde le soin de sa haîne contre les Romains : c'est toi, Rome, c'est toi qu'elle a rendue sous trois tyrans l'instrument de ta ruine ; c'est leur concorde impie & fatale qui t'a perdue. Laissez-nous-la, cruels, cette paix qui nous a tant couté. Pourquoi la troubler ? pourquoi courir aux armes, & vous arracher les dépouilles de l'univers en butte à vos coups ?

Non, tant que la terre contiendra la mer, que l'air balancera la terre, que les astres rouleront au ciel, il n'y aura jamais de sincère accord dans le partage du rang suprême. L'autorité (7) ne veut point de compagne. N'en cherchons pas les exemples loin de nous ; le fondateur de ces murs les souilla du sang de son frère. Et ce n'étoit pas l'empire du monde qu'on se disputoit avec tant de fureur : un hameau divisa ses maîtres.

On vit quelque temps subsister entre Pompée & César une paix simulée & contrainte.

contrainte. Craſſus, au milieu de ces deux rivaux, tenoit la guerre comme en ſuſpens.

Tel un iſthme étroit ſoutient ſeul le choc des deux mers qu'il ſépare ; mais ſi la barrière en eſt rompue, les mers ſe heurtent & ſe confondent. Ainſi, la défaite & la mort déplorable de Craſſus en Aſſyrie nous ont livrés à nos propres fureurs. La victoire des Parthes a déchaîné nos haînes. Heureux Arſacides ! dans cette journée vos ſuccès ont paſſé votre attente ; vous avez donné la guerre civile aux vaincus.

L'Empire eſt partagé par le fer, & la fortune d'un peuple puiſſant, cette fortune qui embraſſe la terre, les mers, le monde entier, ne peut contenir l'ambition de deux hommes.

O Julie ! ô toi, que les cruelles Parques ont enlevée au monde (a) ; ſi le

(a) *Medium jam, ex invidiâ potentiæ, malè cohærentis inter Cn. Pompeium & C. Cæſarem concordiæ pignus, Julia, uxor Magni, deceſſit.* Vell. Paterc. l. 2. c. 47.

destin t'eût laissée vivre, tu aurois pu, à l'exemple des Sabines, te précipiter entre ton père & ton époux, les retenir, les désarmer, joindre leurs mains dans tes mains pacifiques. Seul gage de leur alliance, tu n'es plus. Les flambeaux de ton hymen, allumés sous le plus noir auspice, se sont éteints dans le tombeau. Ta mort affranchit Pompée & César des liens de la foi jurée ; rien ne s'oppose plus à cette jalousie impatiente, à cette émulation de gloire, qui les presse de ses aiguillons (8).

Toi, Pompée, tu crains que l'éclat de tes anciens travaux ne soit obscurci par de nouveaux exploits, & que la conquête des Gaules n'efface tes triomphes d'Asie (9) : cette longue suite de prospérités & d'honneur te remplit l'ame d'un noble orgueil ; & ta fortune ne peut se résoudre à partager le premier rang. César ne veut rien qui le domine ; Pompée ne veut rien qui l'égale. Lequel des deux partis fut le plus juste ? il n'est pas permis de le savoir. Les Dieux se déclarent pour le vain-

queur, mais Caton s'attache au vaincu.
Du reste, l'un des deux avoit trop d'avantage.

Pompée, sur le déclin des ans, amolli par le long usage des dignités pacifiques, avoit oublié la guerre au sein du repos. Tout occupé de sa renommée, soigneux de plaire à la multitude, poussé par le vent de la faveur populaire, & flatté de recueillir les applaudissemens de son théâtre, il se reposoit sur son ancienne fortune (*a*), sans se préparer des forces nouvelles: il lui restoit l'ombre d'un grand nom.

Tel, au milieu d'une campagne fertile, on voit un chêne antique & superbe, chargé des dépouilles des peuples & des trophées des guerriers. Il ne tient à la terre que par de foibles racines; son poids seul l'y attache encore. Il n'étend plus dans

(*a*) Il se vantoit qu'en frappant du pied la terre, il en feroit sortir des armées: aussi Favonius, à l'approche de César, disoit-il, en rappelant cette jactance de Pompée, *il est temps qu'il frappe du pied la terre.*

les airs que des branches dépouillées: c'est de son bois, non de son feuillage, qu'il couvre les lieux d'alentour. Mais quoiqu'il soit prêt à tomber sous le premier effort des vents, quoiqu'il s'éleve autour de lui des forêts d'arbres verdoyans & robustes, c'est encore lui seul qu'on révère.

A la renommée, à la gloire d'un grand capitaine, César joignoit une valeur qui ne souffroit ni repos ni relâche, & qui ne voyoit de honte qu'à ne pas vaincre dans les combats. Plus la résistance est opiniâtre, plus il s'obstine à la forcer. Où l'ambition, où le ressentiment l'appelle, c'est là qu'il vole le fer à la main. Jamais le sang ne lui coûte à répandre. Hâter ses succès, les poursuivre; saisir & presser la fortune qui le seconde; abattre tout ce qui s'oppose à son élévation, & s'applaudir de s'être ouvert un chemin à travers des ruines; telle étoit l'ame de César.

Ainsi, la foudre, que le choc des vents fait jaillir des nuages, brille, & frappe

les airs d'un bruit, qui fait trembler le monde. Elle éclipse le jour, répand la terreur au sein des peuples pâlissans que les sillons de sa flamme éblouissent, brise & détruit ses propres temples, perce à travers les corps les plus durs, marque sa chûte & son retour par un vaste & soudain ravage, & rassemble ses feux dispersés.

Aux intérêts cachés (10) de ces deux rivaux, se joignoient les semences publiques de discorde qui ont toujours perdu les Etats florissans. Dès que Rome triomphante se fut enrichie des dépouilles du monde, que la prospérité eut corrompu les mœurs, & que le brigandage eut amené le luxe, la somptuosité de nos palais fut sans bornes : notre goût dédaigna la frugalité de nos pères ; les hommes disputèrent aux femmes l'élégance de la parure, & la portèrent à un excès qui eût été même indécent pour elles. La pauvreté, la mère des héros, se vit rebutée & bannie : fatale époque de la ruine des Nations ! Ce fut à qui étendroit le plus loin les limites de ses

domaines : on vit les champs autrefois sillonnés par la charrue des Camilles, les champs que la bèche antique des Curius avoit défrichés, s'unir & former de vastes campagnes sous des possesseurs inconnus.

Ce peuple n'étoit pas assez vertueux pour goûter une paix innocente, & se reposer sur ses armes victorieuses dans le sein de la liberté. De la corruption des mœurs, on vit naître les haînes promptes à s'allumer. Le crime ne couta plus rien, sollicité par l'indigence. On mit l'honneur suprême à se rendre plus puissant que sa patrie, fût-ce même le fer à la main. De là le droit mesuré sur la force, les lois du Sénat & du peuple violées, les Tribuns rivaux des Consuls, les faisceaux enlevés à prix d'argent, le peuple achetant la faveur du peuple, la brigue, cette peste publique, renouvelant tous les ans dans le champ de Mars l'enchère des dignités vénales, l'usure vorace & les pactes ruineux, enfin la bonne foi chancelante dans tous les cœurs, & la guerre civile devenue un besoin pour une foule d'hommes perdus.

Déjà (11) César avoit franchi le sommet des Alpes, l'esprit violemment agité, le cœur plein de la guerre future. A peine fut il arrivé au bord du Rubicon (*a*); un fantôme lumineux & d'une grandeur effrayante lui apparut pendant la nuit: c'étoit l'image de la patrie. Elle étoit tremblante & consternée. De son front couronné de tours, les débris de ses cheveux blancs tomboient épars sur ses membres dépouillés. Immobile devant lui, elle prononce ces paroles entrecoupées de gémissemens: « Où allez-vous, Romains? où portez-vous mes enseignes? si vous êtes justes & citoyens, arrêtez: un pas de plus seroit un crime ». Elle dit; le cœur de César est saisi d'une soudaine horreur; ses cheveux se dressent sur sa tête, & la langueur dont il est abattu enchaîne ses pas au rivage. Mais bientôt rappelant ses esprits: « O Jupiter! (s'écria-t-il) ô toi,

(*a*) « Il s'arrêta coy, dit Plutarque; & plus il approchoit du fait, plus il lui venoit en l'esprit un remords de penser à ce qu'il attentoit ». *Vie de Jule-César*.

que mes aïeux ont adoré dans Albe naissante, & qui du haut du capitole veilles aujourd'hui sur la Reine du monde ; & vous, Dieux tutélaires des Troyens, qu'Enée apporta dans l'Ausonie ; & toi, Romulus, qui, enlevé au ciel, devins l'objet de notre culte ; & toi, Vesta, qui vois sur tes autels brûler sans cesse le feu sacré ; & toi, Rome, qui fus toujours une Divinité pour moi, favorisez mon entreprise. Non, Rome, ne crois pas voir César te poursuivre, armé du flambeau des furies (12) : vainqueur sur la terre & sur les mers, il est encore à toi, si tu le veux ; il est ton soldat, il le sera par-tout. Celui-là seul sera criminel, qui fera de César l'ennemi de Rome ». A ces mots, sans plus différer, il fit passer le fleuve à ses troupes.

Tel (13), dans les déserts de l'ardente Libye, un lion, dès qu'il apperçoit le chasseur, s'arrête & semble hésiter ; mais c'est alors qu'il s'anime & qu'il rassemble toute sa fureur. Si-tôt qu'il s'est battu les flancs du fouet meurtrier de sa queue, qu'il a dressé sa crinière ondoyante, &

que le bruit sourd du rugissement a retenti dans sa gueule profonde ; soit que le Maure léger lui darde sa lance ou lui présente la pointe de l'épieu ; il se précipite lui-même au devant du fer, quoiqu'assuré d'en recevoir l'atteinte.

Le Rubicon, foible dans sa source, roule à peine ses eaux défaillantes sous les signes brûlans de l'été ; il serpente au fond des vallées, & sépare les champs de la Gaule, des campagnes de l'Italie. Mais l'hiver lui donnoit des forces : trois mois de pluie avoient grossi ses ondes, & les neiges des Alpes, fondues par l'humide haleine du vent du midi, l'enfloient encore de leurs torrens.

Pour soutenir le poids des eaux, la cavalerie s'élance la première, & dans son oblique passage elle oppose une digue à leurs cours. L'impétuosité du fleuve alors suspendue, permet aux bataillons de s'ouvrir un chemin facile à travers les ondes obéissantes. Déjà César a franchi le fleuve ; il touche à la rive opposée ; & dès qu'il a mis un pied rebelle dans l'Italie interdite à

ses voeux : « C'est ici (14), dit-il, c'est ici que je laisse la paix & les lois que mes ennemis ont déjà violées. Fortune, je m'abandonne à toi. Plus de lien qui me retienne. J'ai pris pour arbitre le sort (a), & la guerre sera mon juge ». A ces mots, plus rapide que la pierre qui part de la fronde du Baléare, ou que la flèche que le Parthe décoche en arrière en fuyant, il prend sa course, & le soleil à peine effaçoit les étoiles, lorsque César entra menaçant dans les murailles d'Ariminum (b).

Le jour se lève, ce triste jour qui doit éclairer les premiers troubles de la guerre : mais soit que les Dieux ou les vents eussent assemblé les nuages, leur voile funèbre obscurcit les airs, & déroba la lumière au monde.

Cependant les soldats de César s'étant emparés de la place publique, il ordonne que ses étendards y soient arborés ; & à

(a) Le mot de César fut, *Jacta sit alea*.
(b) Rimini.

l'inſtant même le bruyant clairon, la trompette éclatante donnent le ſignal d'une guerre impie. Le peuple s'éveille à ce bruit effrayant ; les jeunes citoyens, arrachés au ſommeil, ſe ſaiſiſſent des armes ſuſpendues autour de leurs Dieux domeſtiques, des boucliers rompus, des lances émouſſées, des glaives dévorés par la rouille, tels que les offre une longue paix. Mais lorſqu'ils reconnoiſſent les aigles romaines, qu'ils aperçoivent Céſar au milieu de ſes légions, la frayeur enchaîne leurs membres glacés, & ce n'eſt qu'au fond de leurs cœurs qu'une douleur muette oſe former ces plaintes.

« O murs, trop voiſins des Gaulois, à combien de maux (diſent-ils) votre ſituation nous condamne ! Tous les peuples jouiſſent d'une profonde paix (15) ; & nous, ſi des furieux courent aux armes, nous ſommes leur première proie, cette enceinte eſt leur premier camp. Pourquoi le ſort ne nous a-t-il pas fait habiter des cabanes errantes ſous le char brûlant du ſoleil, ſous les aſtres glacés de l'ourſe,

plutôt que de nous donner à garder les barrières de l'Italie ? Que les Gaulois y pénètrent, que les Cimbres s'y répandent, que les Carthaginois fondent du haut des Alpes, que les courses & les fureurs des Teutons désolent ces bords, c'est par nous qu'ils commencent ; & toutes les fois que la Fortune insulte Rome dans ses murs, c'est ici le chemin de la guerre ».

Tels (16) sont les gémissemens étouffés de ce peuple : la crainte même n'ose paroître, & la douleur n'a point de voix. Le silence de ses murs est égal au silence des forêts, quand les oiseaux frissonnent, transis par les glaçons, & à celui de la pleine mer, quand le calme enchaîne les ondes.

La lumière du jour avoit dissipé les froides ombres de la nuit, & César balançoit encore ; mais bientôt la Discorde, armée de nouveaux feux, vient irriter ses ressentimens, & le délivrer du frein de la honte. Il semble que la Fortune elle-même travaille à justifier ses projets, & à fonder le droit de ses armes.

Rome, incertaine entre l'obéissance &

la révolte, a vu le Sénat, enhardi par l'impunité du meurtre des Gracques, chasser les Tribuns au mépris des lois (*a*). Les Tribuns se réfugient sous les drapeaux de César, & Curion les accompagne; Curion dont l'éloquence, avant d'être vénale (*b*), avoit été l'organe des lois & de la liberté; Curion qui osa soulever le peuple contre l'autorité menaçante des Grands. Il trouve César roulant dans sa pensée les soins divers dont il est occupé : il l'aborde, & lui parle en ces mots.

« Tant qu'on a permis à ma voix de s'élever en ta faveur (*a*), César, nous avons prolongé, en dépit du Sénat, le comman-

---

(*a*) *Et de imperio Cæsaris & de amplissimis viris Tribunis plebis gravissimè decernitur. Profugiunt statim ex urbe Tribuni plebis, seque ad Cæsarem conferunt.* Cæsar, de bell. civ. lib. 1.

(*b*) *Curio, quod ære alieno premeretur, mercede inductus est ut faveret Cæsari.* Appianus, de bellis civilibus, lib. 2.

(*c*) *Curio jam apertè vociferabatur, negans successores mitti debere in provincias Cæsaris, ni Pompeius pariter imperio suo decederet.* Ibid.

dement qu'il t'envie. Alors j'avois le droit de paroître dans la tribune, & d'entraîner vers toi les esprits d'une multitude flottante. Mais depuis que la force a fait taire les lois, on nous chasse du sein de nos Dieux, & pour nous l'exil n'a rien de pénible. C'est à toi, c'est à la victoire de rendre à Rome ses citoyens. Hâte-toi, César; tout chancelle. Les partis opposés au tien n'ont ni fermeté, ni vigueur. Quand tout est prêt, pourquoi différer? Les délais (17) ne peuvent que nuire. Les dangers qui te menacent ne sont-ils pas les même que tu as bravés tant de fois? Et combien plus grand en est le prix? La Gaule, un coin de la terre, t'a couté dix ans d'une guerre pénible: ose livrer quelques combats, dont le succès est facile & sûr; Rome est à toi, & le monde avec elle. N'espère pas que ton retour soit décoré des honneurs du triomphe; le capitole n'attend pas tes lauriers: la noire Envie (18) qui ronge les cœurs, te refuse tout; à peine te pardonnera-t-elle d'avoir dompté les Nations: le gendre

a résolu d'éloigner le beau-père du trône : tu ne peux partager le monde, mais tu peux le posséder seul ».

Tel qu'on voit un coursier impatient de quitter la barrière, où tête baissée il agite son frein, devenir plus fougueux encore dès qu'il entend le signal ; tel, à la voix de Curion, César, qui déjà respiroit la guerre, s'enflamme d'une nouvelle ardeur. Il commande, & ses soldats armés accourent en foule aux drapeaux. Il appaise d'un regard leurs mouvemens tumultueux, & de la main leur imposant silence (19) : « Compagnons de mes travaux (leur dit-il), vous qui depuis dix ans n'avez cessé de vaincre avec moi, exposés à des périls sans nombre ; voilà donc le prix de notre sang, de nos blessures, de la mort de nos ennemis, & des hivers rigoureux que nous avons passés sous les Alpes. Si Annibal les traversoit, causeroit-il plus de trouble dans Rome ? On court aux armes, on grossit les cohortes de nouveaux soldats ; les forêts tombent des montagnes, & se courbent en vais-

ſeaux ; l'ordre eſt donné de pourſuivre César ſur la terre & ſur les mers. Que ſeroit-ce donc ſi, vaincu moi-même, j'avois laiſſé le champ de bataille couvert de mes drapeaux, ſi je fuyois devant les Gaulois, s'ils me chaſſoient le glaive à la main ? Lors même que la fortune me ſeconde, que les Dieux m'appellent au comble de la gloire, on oſe me défier ! Qu'il vienne, ce chef amolli par les délices de la paix, qu'il vienne, avec ſes ſoldats faits à la hâte, avec ces graves Patriciens, ce Marcellus qui harangue ſans ceſſe, & ces Catons eux-mêmes, noms impoſans & vains ! Qu'il vienne, & voyons de quel droit des cliens à gage le raſſaſient depuis tant d'années d'une autorité ſans bornes ; de quel droit il a triomphé avant l'âge preſcrit par les lois ; de quel droit il prétend ne dépoſer jamais les dignités une fois uſurpées ! Vous dirai-je à quel excès il a porté l'abus du pouvoir ? Et qui de vous ignore qu'il a tari pour nous, d'un bout du monde à l'autre, toutes les ſources de l'abondance,

l'abondance, & appelé la famine à Rome, pour ſervir ſon ambition (*a*) ? N'avons-nous pas vu ſes cohortes répandre l'effroi dans le Barreau ? une enceinte de glaives menaçans, appareil inconnu juſqu'alors, inveſtir le tribunal des lois, & faire pâlir leurs miniſtres ? les ſoldats s'ouvrir un paſſage à travers l'aſſemblée des juges, & les ſatellites de Pompée environner Milon avant qu'il fût jugé ? A préſent (20), pour ne pas languir dans une obſcure vieilleſſe, il nous ſuſcite une guerre coupable, accoutumé qu'il eſt à porter les armes contre ſon pays. Sylla, ſon maître, l'inſtruiſit au crime ; il ira plus loin que Sylla. Dès que les tigres, ſur les pas de leurs mères, ont bu dans les forêts d'Hircanie le ſang des troupeaux égorgés, ils ne dépouillent jamais leur férocité. Toi, Pompée, accoutumé au ſang dont dégouttoit le glaive de Sylla, la même ſoif te tourmente encore ; & depuis que tes lèvres ont goûté ce breuvage affreux, ton

(*a*) *Populus romanus, fame preſſus Pompeium annonæ præfecit.* App. de bell. civ. lib. 2.

cœur en est insatiable. Cependant quel sera le terme de ta puissance & de tes forfaits ? Que du moins l'exemple de Sylla t'apprenne à te lasser d'être un tyran. Après avoir défait les brigands de Cilicie, après avoir réduit Mitridate à joindre le fer au poison pour se délivrer du fardeau d'une guerre qui l'accabloit, veux-tu couronner tes exploits par la ruine de César ? Et quel est son crime ? De n'avoir pas obéi quand tu lui ordonnois de déposer les aigles. Mais (21) si tu me refuses le prix de mes travaux, récompense du moins ces guerriers blanchis sous les armes. Ils ont long-temps combattu sans moi ; qu'ils triomphent sans moi, j'y consens, & qu'un autre paroisse à leur tête. Où traîneront-ils, après la guerre, le reste d'une vie languissante ? Où sera la retraite des émérites, l'apanage des vétérans, l'asile des vieillards ? O Pompée, leur préfères-tu des colonies de pirates (*a*) ? C'en est trop, mes

(*a*) Il leur avoit donné des villes & des terres dans la Cilicie & dans l'Achaïe.

amis ; levez ces étendarts dès long-temps victorieux ; marchons, & servons-nous des forces que nous ne devons qu'à nous-mêmes. A celui qui se présente les armes à la main, refuser ce qui lui est dû, c'est accorder tout ce qui lui est possible. Et ne craignez pas que les Dieux nous manquent : ce n'est point au pillage que je vous mène, ni à l'Empire que je cours ; nous allons chasser de Rome les maîtres superbes qu'elle est prête à servir ».

Dès qu'il eut cessé de parler, un long murmure, un frémissement sourd, répandu dans la foule, exprima les mouvemens divers dont les esprits étoient combattus. La piété, l'amour du pays ne laissoient pas que d'attendrir ces ames endurcies au carnage & aveuglées par le succès ; mais leur ardeur pour les combats, leur respect pour César les entraîne.

Alors le Centurion Lélius, décoré de tous les honneurs d'un brave émérite, Lélius couronné du chêne qui atteste qu'on a sauvé un citoyen dans les combats, se

fait entendre, & dit à César : « Arbitre suprême des destins de Rome, s'il est permis à la vérité de te parler par ma voix, nous nous plaignons que ta patience ait si longtems enchaîné nos mains. As-tu cessé de compter sur nous ? Quoi ! tandis que le sang qui coule dans nos veines échauffe encore notre courage, & que nos bras robustes sont en état de lancer le javelot, tu souffriras l'avilissement & la tyrannie du Sénat ! Est-ce donc (22) un malheur si grand que de vaincre sa patrie en combattant pour elle ? Mène-moi chez les Scythes barbares, sur les bords inhabités des Syrtes, dans les sables brûlans de la Libye ; je te suivrai par-tout. Cette main, pour laisser après toi l'univers subjugué, n'a-t-elle pas fait blanchir sous la rame les vagues irritées de l'Océan ? n'a-t-elle pas dompté le Rhin fougueux, & fendu les tourbillons de ses eaux écumantes ? Dès que tu commandes, rien ne m'arrête ; je dois pouvoir tout ce que tu veux. Celui (23) que tes trompettes m'annoncent pour ennemi, n'est plus un ci-

toyen pour moi. Je le jure par ces drapeaux qu'ont ſignalés dix ans de victoires; je le jure par tous les triomphes que tu as remportés ſur les Nations : ſi tu m'ordonnes de plonger mon épée dans le ſein de mon frère, dans la gorge de mon père, dans les flancs de mon épouſe au terme de l'enfantement ; je frémirai, mais j'obéirai. Faut-il dépouiller les autels, embraſer les temples ? j'y porterai la flamme. Veux-tu camper ſur les bords du Tibre ? j'irai moi-même y tracer ton camp. Nomme (24) les murs que tu veux raſer ; cette ville, fût-elle Rome, mes bras vont pouſſer le belier qui en diſperſera les débris ».

A ce diſcours, toutes les cohortes applaudirent (*a*), & leurs mains élevées s'offrirent à Céſar, quoi qu'il fallût exécuter. Le bruit de l'acclamation fut égal au bruit des forêts de la Thrace, lorſque

(*a*) *Conclamant legionis tertiæ quæ aderat milites.... ſeſe paratos eſſe Imperatoris ſui, Tribunorumque plebis injurias defendere.* Cæſar, de bell. civ. lib. 1.

l'impétueux Borée se précipite & mugi contre les rochers du mont Offa, & que les chênes, courbés jusqu'à leurs racines, relèvent leurs branches fracassées avec un long gémissement.

Dès que César voit ses soldats embrasser avec joie le parti de la guerre, où les destins sembloient l'appeler, pour ne pas laisser ralentir sa fortune, il se hâte de rassembler les légions répandues dans les campagnes de la Gaule, & d'investir Rome de toutes parts.

Alors s'avancent vers l'Italie celles de ses troupes qui campoient au bord du Léman (*a*); celles qui du haut des Vôges dominoient sur les Lingons (*b*); celles qui occupoient la côte de Ligurie, où le port Hercule (*c*) resserre la mer dans une enceinte de rochers.

Le Var (*d*) devenu par nos conquêtes la limite de l'Italie, l'Isere (*e*) qui, après de longs détours, se perd dans

(*a*) Le lac de Genève. (*d*) *Varus*.
(*b*) Ceux de Langres. (*e*) *Isara*.
(*c*) Monaco.

un fleuve plus renommé, le Rhône qui porte à la mer la Saone enveloppée dans ſes flots rapides, & l'Aude (*a*) tranquille, & l'Adour (*b*) qui voit le rivage où finit ſon cours, former une paiſible enceinte pour embraſſer l'Océan : tous ces fleuves s'applaudiſſent de n'être plus chargés des barques romaines.

La même joie ſe répandit ſur tout ce rivage que la terre & la mer ſemblent ſe diſputer quand le vaſte Océan l'inonde & l'abandonne tour à tour. Eſt-ce (25) l'Océan lui-même qui de l'extrémité de l'axe roule ſes vagues & les ramène ? Eſt-ce le retour périodique de l'aſtre de la nuit qui les foule ſur ſon paſſage ? Eſt-ce le ſoleil qui les attire pour alimenter ſes flammes ? Eſt-ce lui qui pompe la mer, & qui l'élève juſqu'aux cieux ? Sondez ce myſtère, vous qu'agite le ſoin d'obſerver le travail du monde. Pour moi, à qui les Dieux t'ont cachée, cauſe puiſ-

(*a*) *Atax.* (*b*) *Atur.*

ſante de ces grands mouvemens, je veux bien t'ignorer toujours.

Les campagnes de Nîmes (*a*), celles du Rouergue (*b*) & de la Saintonge (*c*) ſont enfin délivrées du long ſéjour des vainqueurs. Les peuples qui, ſur l'aride ſommet des Sévènes (*d*), habitent des rochers ſuſpendus & menaçans; ceux de l'Auvergne, qui, comme nous, ſe diſent deſcendans des Troyens; & ceux de Bourges (*e*) & de Soiſſons (*f*), agiles au combat de la lance; ceux de Toul (*g*) & de Rheims (*h*), connus par leur adreſſe à darder le javelot; les Bourguignons (*i*), célèbres dans l'art de rendre les courſiers dociles; & le Belge (*k*), excellent pilote; & ceux du Hainaut (*l*), dont la main rebelle a verſé le ſang de Cotta; & ceux de Trèves (*m*) & de Mayence, vêtus à la

(*a*) *Nemoſſus.*
(*b*) *Ruthenі.*
(*c*) *Santonus.*
(*d*) *Gebennæ.*
(*e*) *Biturix.*
(*f*) *Sueſſones.*
(*g*) *Leucus.*
(*h*) *Rhemus.*
(*i*) *Sequana gens.*
(*k*) Les Picards.
(*l*) *Nervius.*
(*m*) *Vangiones.*

manière des Scythes ; & les Bataves ſanguinaires, dont la valeur s'eſt animée au ſon perçant de l'airain tortueux ; tous ſe félicitent de voir la guerre paſſer des Gaules en Italie.

Vous reſpirez en liberté, peuples qui répandez le ſang humain ſur les autels de Teutates, de Taranis, & d'Héſus, Divinités plus cruelles que la Diane de Tauride. Vous recommencez vos chants, Bardes, qui conſacrez par des louanges immortelles la mémoire des hommes vaillans qui périſſent dans les combats. Et vous, Druides, vous reprenez vos rites barbares, vos ſanglans ſacrifices, que la guerre avoit abolis. Vous ſeuls avez le privilège de choiſir entre tous les Dieux ceux qu'on doit adorer, ceux qu'on doit méconnoître. Vous célébrez vos myſtères dans des forêts ténébreuſes (26) ; vous prétendez que les ombres ne vont point peupler les demeures tranquilles de l'Erèbe, les ſombres royaumes de Pluton ; mais que nos eſprits, dans un monde nouveau, vont animer de

nouveaux corps. La mort, à vous en croire, n'eſt que le milieu d'une longue vie. Mais cette opinion, fût-elle une erreur, heureux les peuples qu'elle conſole! ils ne ſont point tourmentés par la crainte du trépas, la plus cruelle de toutes les craintes. De là cette ardeur qui brave le fer, ce courage qui embraſſe la mort, cette honte attachée aux ſoins d'une vie que l'on ne perd que pour un inſtant.

Ainſi la Gaule a vu les aigles romaines ſe retirer vers l'Italie; les légions mêmes deſtinées à fermer aux Germains la barrière de l'Empire, abandonnent les bords du Rhin, & laiſſent le monde en proie aux nations.

Les forces immenſes de Céſar, raſſemblées autour de lui, l'ayant mis en état de tout entreprendre, il ſe répand dans l'Italie, & s'empare des villes voiſines de Rome (*a*). Au juſte effroi que ſon ap-

(*a*) On eût dit que les villes entières, ſe levant de leur place, s'enfuyoient de l'une à l'autre par toute l'Italie. La cité de Rome même fut incontinent remplie comme d'un flux des peuples

proche inſpire, la Renommée (27) ajoute ſes rumeurs. Elle prédit aux peuples leur ruine infaillible, & devançant la guerre qui s'approche à grands pas, ſes voix innombrables ſont occupées à ſemer l'épouvante. On dit que des corps détachés ravagent les fertiles campagnes de l'Ombrie; qu'une aîle de l'armée s'étend juſqu'aux bords où le Nar coule dans le Tibre; que Céſar lui-même, à la tête de ſes épais bataillons, s'avance ſur pluſieurs colonnes, environné de toutes ſes aigles. On croit le voir, non tel qu'autrefois, mais pareil à un géant terrible, & plus ſauvage & plus féroce que les barbares qu'il a domptés; on croit le voir traînant après lui tous ces peuples répandus entre les Alpes & le Rhin, qui, arrachés du ſein de leur patrie, viennent aux yeux des Romains immobiles ſaccager Rome & venger Céſar.

---

voiſins, tout à l'environ, qui s'y jetèrent de tous côtés en foule. Plutarq. *Vie de Jules Céſar. trad. d'Amyot.*

Ainſi (28) chacun, par ſa frayeur, groſſit le bruit de l'alarme publique; & ſans chercher de preuves à leurs maux, ils craignent tous ceux qu'ils imaginent.

Ce n'eſt pas ſeulement le vulgaire qui ſe ſent frappé d'une aveugle terreur; le Sénat (*a*), les Pères de la patrie cherchent leur ſalut dans la fuite, & par un décret ils chargent les Conſuls des funeſtes apprêts de la guerre. Alors (29) ne ſachant de quel côté la retraite eſt la plus ſûre, ou le danger le plus preſſant, ils vont où la frayeur les emporte; ils ſe jettent au milieu d'une multitude éperdue, & rompent ces longues colonnes de fugitifs, dont le tumulte retarde les pas. Il ſemble que la flamme ait gagné leurs toits, ou que leurs maiſons chancelantes menacent de s'écrouler ſur eux. C'eſt ainſi qu'une foule égarée traverſe Rome à pas précipités, comme ſi l'unique eſpoir qui

---

(*a*) *Conſules, quod ante illud tempus acciderat nunquam, ex urbe proficiſcuntur.* Cæſ. de bello civ. lib. 1.

reste à ces malheureux, étoit de quitter leur patrie.

Tels (30), quand l'impétueux Auster repousse la mer écumante loin des écueils de la Libye, & qu'on entend les mâts gémissans se briser sous l'effort des voiles; le Pilote & le Nocher s'élancent dans les flots du haut de la poupe qu'ils abandonnent; & sans attendre que le vaisseau soit entr'ouvert, chacun se fait à lui-même un naufrage : tels les Romains, abandonnant leurs murs, fuyoient au devant de la guerre.

Aucun d'eux n'est retenu ni par les gémissemens d'un père accablé de vieillesse, ni par les larmes d'une épouse désolée, ni par ses lares qu'il embrasse, & qu'il appelle au secours de ses jours menacés; aucun ne s'arrête sur le seuil de sa demeure; aucun n'ose attacher ses regards sur cette ville chérie, qu'il voit peut-être pour la derniere fois. L'irrévocable (31) torrent de la populace a pris son cours.

O qu'aisément les Dieux (32) nous élèvent au comble du bonheur ! que

mal aiſément il nous y ſoutiennent ! Cette ville habitée par un peuple innombrable, où ſe rendoient en foule les Nations vaincues, & qui ſembloit pouvoir contenir le genre humain, s'il étoit aſſemblé, des mains lâches & tremblantes la laiſſent en proie à Céſar, l'abandonnent à ſon approche. Que ſur des bords étrangers le ſoldat romain ſoit inveſti par un ennemi qui le preſſe, un ſimple foſſé le met à couvert des ſurpriſes de la nuit ; un léger rempart de gazon, fait à la hâte, lui aſſure ſous la toile un ſommeil paiſible ; & toi, Rome, au premier bruit de la guerre, te voilà déſerte ! On n'oſe confier une nuit à tes murs. Pardonnons-leur ces frayeurs mortelles : Pompée fuyoit, qui n'eût pas tremblé ? Pour ne laiſſer même aux eſprits conſternés aucun eſpoir dans l'avenir, le ſort manifeſta ſa colère par les plus terribles préſages (*a*). Les Dieux

(*a*) *Alicubi ſanguinem pluiſſe, alicubi ſudaſſe Deorum effigies, multa fana tacta fulmine, mulam peperiſſe.* App. de bell. civ. lib. 2.

firent éclater au ciel, fur la terre, & fur les mers mille prodiges effrayans.

Dans l'obfcurité de la nuit on aperçut de nouvelles étoiles ; on vit le pôle lancer des flammes, & des torches brûlantes traverfer le vague de l'air. Cet aftre qui change la face des Empires, la comète, déploya fa formidable chevelure. Au milieu d'une férénité (33) trompeufe on vit les éclairs fe fuccéder rapidement & fous mille formes diverfes, tantôt femblables à un javelot, tantôt à la lumière éparfe d'une lampe; la foudre (34), fans nuage & fans bruit, partit des régions du nord, & tomba fur le Capitole. Ces feux rapides qui dans la nuit fendent les airs, les fillonnoient au milieu du jour. La lune, dont le difque arrondi réfléchiffoit alors la pleine image du foleil, pâlit, comme frappée de l'ombre de la terre. Le foleil lui-même, au plus haut de fa courfe, s'enveloppant d'une noire vapeur, plongea le monde dans les ténèbres. L'Ethna vomit des feux, mais (35) fans les lancer dans les airs : il inclina fa cîme

béante, & répandit son bitume enflammé du côté de l'Italie. Caribde roula une mer de sang; les chiens de Sylla poussèrent des hurlemens horribles. Cependant le feu de Vesta s'échappe des autels, & se partage en s'élevant, comme la flamme du bûcher des implacables enfans d'Œdipe. La terre s'ébranle sur ses pôles; & du sommet chancelant dés Alpes s'écroulent des monceaux de neige qu'avoient entassés les hivers. L'Océan soulève ses ondes, & sur les bords de l'Hespérie & de l'Afrique, ses vagues renflées couvrent les cîmes de Calpé & les flancs de l'Atlas. Les statues des Dieux indigètes versent des larmes, celles des lares expriment par leur sueur l'état pénible où Rome est réduite. Les dons suspendus dans les temples s'en détachent, les oiseaux de proie souillent les airs de sang, les bêtes féroces quittent les forêts & cherchent dans Rome un refuge. Les animaux des champs murmurent des paroles. Les femmes engendrent des monstres, & la mère (36) est épouvantée

épouvantée de l'enfant qu'elle a mis au jour. Les miniſtres ſacrés de Bellone & de Cybèle, errans & furieux, les membres déchirés, les cheveux épars, glacent les peuples par leurs cris lugubres. Les urnes funéraires gémiſſent; un bruit horrible d'armes & de voix ſe fait entendre dans les forêts; les peuples voiſins de Rome abandonnent les campagnes: l'effroyable Erinnis (37) couroit autour des murs, ſecouant ſa torche allumée & ſa chevelure de ſerpens. Telle autrefois dans Thèbes, une Euménide pourſuivoit Agavé, ou ce Lycurge l'ennemi de Bacchus; telle, évoquée par Junon, Mégère s'offrit aux yeux d'Hercule. Au milieu des ténèbres & du ſilence de la nuit, on entendit le ſon des trompettes, & un bruit égal aux clameurs des combattans dans la fureur de la mêlée. L'ombre de Sylla (38) ſortit de la terre, & rendit d'effrayans oracles; les laboureurs épouvantés virent au bord de l'Anio Marius briſer ſa tombe, & lever ſa tête du ſein des morts.

On crut devoir, ſelon l'antique uſage, avoir recours aux devins d'Etrurie. Arons, le plus âgé d'entre eux, retiré dans les murs ſolitaires de Lune, liſoit l'avenir dans les directions de la foudre, dans le vol des oiſeaux, dans les entrailles des victimes. D'abord il demande qu'on jette dans les flammes le fruit monſtreux que la nature égarée avoit formé dans le ſein de ce quadrupède qu'elle condamne à la ſtérilité. Il ordonne aux citoyens tremblans d'environner les murs de Rome, & de les purifier par des luſtrations, tandis que les ſacrificateurs en parcourent les dehors, accompagnés de l'ordre inférieur des miniſtres des autels. Après eux marche à la tête des veſtales, le front ceint des bandelettes ſacrées, la Prêtreſſe qui ſeule a droit de voir le Palladium. Sur leurs pas s'avancent les dépoſitaires des oracles & des livres des Sibylles, qui tous les ans vont laver la ſtatue de Cybèle dans les foibles eaux de l'Almon. Enſuite venoient les Augures, gardiens des oiſeaux ſacrés, & les chefs qui préſident dans les fêtes

aux ſacrifices des feſtins ; & les Prêtres d'Apollon, & ceux de Mars qui portoient en danſant les boucliers myſtérieux, & le Grand-Prêtre de Jupiter, qu'on diſtinguoit au voile attaché ſur ſa tête majeſtueuſe.

Tandis qu'ils ſuivent à pas lents les vaſtes détours de l'enceinte de Rome, Arons ramaſſe les feux de la foudre, & la terre les reçoit dans ſon ſein avec un triſte & profond murmure. Il conſacre le lieu où il les a cachés ; il fait amener au pied des autels un taureau ſuperbe, & commence les libations. La victime impatiente ſe débat long-temps pour ſe dérober au ſacrifice ; mais les Prêtres, ſe jettant ſur ſes cornes menaçantes, lui font plier le genou, & préſentent ſa gorge au couteau. Cependant, au lieu d'un ſang vermeil, un noir poiſon coule de ſa plaie : Arons lui-même en pâlit d'horreur ; il obſerve la colère des Dieux dans les entrailles de la victime, & la couleur l'en épouvante : il les voit couvertes de taches livides ; le foie nage dans un ſang

impur ; le poumon eſt flétri, le cœur abattu, l'enveloppe des inteſtins déchirée & ſanglante ; &, ce qu'on ne vit jamais en vain dans les flancs des animaux, du côté funeſte, les fibres enflées palpitent ſur les veines ; du côté propice, elles ſont lâches & ſans vigueur.

Dès qu'Arons a reconnu à ces marques les préſages de nos calamités, il s'écrie : « O Dieux ! dois-je révéler au monde tout ce que vous me laiſſez voir ? Non, Jupiter, ce n'eſt pas à toi que je viens de ſacrifier ; j'ai trouvé l'enfer dans les flancs de ce taureau. Nous craignons (39) d'horribles malheurs ; mais nos malheurs paſſeront nos craintes. Faſſe le ciel que ces ſignes nous ſoient favorables, que l'art de lire au ſein des victimes ſoit trompeur, & que Tagès, qui l'inventa, nous en ait impoſé lui-même » !

C'eſt ainſi que le vieillard Etruſque enveloppa ſes prédictions d'un nuage myſtérieux. Mais Figulus, qu'une longue étude avoit admis aux ſecrets des Dieux, à qui les Sages de Memphis l'autoient cédé

dans la connoiſſance des étoiles & dans celle des nombres qui règlent les mouvemens céleſtes, Figulus éleva ſa voix. « Ou le monde (dit-il) ſe meut au haſard, & les aſtres vagabonds errent au ciel ſans règle & ſans guide ; ou, ſi le deſtin préſide à leurs cours, l'univers eſt menacé d'un fléau terrible. La terre va-t-elle ouvrir ſes abîmes ? Les cités ſeront-elles englouties ? Verrons-nous les campagnes ſtériles, les airs infectés, les eaux empoiſonnées ? Quelle plaie, grands Dieux ! quelle déſolation nous prépare votre colère ! Les jours malheureux répandus dans tous les âges ſe ſont raſſemblés en un ſeul. Si l'étoile de Saturne dominoit au ciel, l'urne céleſte inonderoit la terre d'un déluge ſemblable à celui de Deucalion. Si le ſoleil frappoit le lion de ſa lumière, c'eſt d'un incendie univerſel que la terre ſeroit menacée ; l'air lui-même s'enflammeroit ſous le char du dieu du jour. Ni l'un ni l'autre n'eſt à craindre ; mais toi, qui embraſes le ſcorpion, terrible Mars, que nous ré-

ſerves-tu ? L'étoile de Jupiter eſt à ſon couchant, celle de Vénus luit à peine, le rapide fils de Maïa languit & penche vers ſon déclin ; Mars, c'eſt toi ſeul qui occupes le ciel. La rage (40) des combats va s'allumer : le glaive confond tous les droits, des crimes qui devroient être inconnus à la terre, obtiennent le nom de vertus. Cette fureur ſera de longue durée. Hélas ! & pourquoi demander aux Dieux qu'elle ceſſe ? La paix nous amène un tyran. Prolonge tes malheurs, ô Rome ! traîne-toi d'âge en âge à travers des ruines ; c'eſt le ſeul moyen d'échapper au joug. Il n'y a plus de liberté pour toi qu'au ſein de la guerre civile ».

EXCERPTA

EX LIBRO PRIMO.

(1) Jusque datum ſceleri.

(2) Cognataſque acies; & rupto fœdere regni,
Certatum totis concuſſi viribus orbis,
In commune nefas.

(3) Cumque ſuperba foret Babylon ſpolianda trophæis
Auſoniis, umbrâque erraret Craſſus inultâ,
Bella geri placuit nullos habitura triumphos.

(4) Tunc ſi tantus amor belli tibi, Roma, nefandi,
Totum ſub latias leges cùm miſeris orbem,
In te verte manus: nondum tibi defuit hoſtis.

(5) . . . . Quid in arma furentem
Impulerit populum, quid pacem excuſſerit orbi:
Invida fatorum ſeries, ſummiſque negatum
Stare diù, nimioque graves ſub pondere lapſus,
Nec ſe Roma ferens.

(6) In ſe magna ruunt: lætis hunc numina rebus
Creſcendi poſuere modum.

(7) Nulla fides regni ſociis; omniſque poteſtas

Impatiens consortis erit. Nec gentibus ullis
Credite, nec longè fatorum exempla petantur:
Fraterno primi maduerunt sanguine muri.
Nec pretium tanti tellus pontusque furoris
Tunc erat: exiguum dominos commisit asylum.

(8) Stimulos dedit æmula virtus.

(9) . . . . Te jam series ususque laborum
Erigit, impatiensque loci fortuna secundi.
Nec quemquam jam ferre potest, Cæsarve priorem,
Pompeiusve parem. Quis justiùs induit arma?
Scire nefas. Magno se judice quisque tuetur.
Victrix causa Diis placuit; sed victa Catoni.
Nec coiere pares. Alter, vergentibus annis
In senium, longoque togæ tranquillior usu,
Dedidicit jam pace ducem; famæque petitor,
Multa dare in vulgus, totus popularibus auris
Impelli, plausuque sui gaudere theatri;
Nec reparare novas vires; multumque priori
Credere fortunæ. Stat magni nominis umbra.
Qualis frugifero quercus sublimis in agro,
Exuvias veteres populi, sacrataque gestans
Dona Ducum, nec jam validis radicibus hærens,
Pondere fixa suo est; nudosque per aëra ramos
Effundens, trunco, non frondibus, efficit umbram.
At quamvis primo nutet casura sub Euro,
Tot circum silvæ firmo se robore tollant;
Sola tamen colitur. Sed non in Cæsare tantùm
Nomen erat, nec fama Ducis; sed nescia virtus

Stare loco, ſolusque pudor non vincere bello.
Acer & indomitus, quò ſpes, quòque ira vocaſſet,
Ferre manum, & nunquam temerando parcere ferro;
Succeſſus urgere ſuos, inſtare favori
Numinis, impellens quidquid ſibi ſumma petenti
Obſtaret, gaudenſque viam feciſſe ruinâ.
Qualiter expreſſum ventis per nubila fulmen,
Ætheris impulſi ſonitu, mundique fragore
Emicuit, rupitque diem, populoſque paventes
Terruit, obliquâ perſtringens lumina flammâ:
In ſua templa furit; nullâque exire vetante
Materiâ, magnamque cadens, magnamque revertens
Dat ſtragem late, ſparſoſque recolligit ignes.

(10) Hæ ducibus cauſæ ſuberant. Sed publica belli
Semina, quæ populos ſemper mersêre potentes.
Namque ut opes nimias mundo Fortuna ſubacto
Intulit, & rebus mores ceſsêre ſecundis,
Prædaque & hoſtiles luxum ſuasêre rapinæ;
Non auro, tectiſve modus; menſaſque priores
Aſpernata fames; cultus geſtare decoros
Vix nuribus, rapuere mares; fœcunda virorum
Paupertas fugitur; totoque accercitur orbe
Quo gens quæque perit: tunc longos jungere fines
Agrorum, & quondam duro ſulcata Camilli
Vomere, & antiquos Curiorum paſſa ligones,
Longa ſub ignotis extendere rura colonis.
Non erat is populus, quem pax tranquilla juvaret,
Quem ſua libertas immotis paſceret armis.
Inde iræ faciles, &, quod ſuaſiſſet egeſtas,

Vile nefas; magnumque decus, ferroque petendum,
Plus patriâ potuisse suâ: mensuraque juris
Vis erat: hinc leges & plebis scita coactæ,
Et cum consulibus turbantes jura tribuni:
Hinc rapti pretio fasces; sectorque favoris
Ipse sui populus; lethalisque ambitus urbi,
Annua venali referens certamina campo:
Hinc usura vorax, avidumque in tempore fœnus;
Et concussa fides; & multis utile bellum.

(11) Jam gelidas Cæsar cursu superaverat Alpes,
Ingentesque animo motus, bellumque futurum
Cæperat. Ut ventum est parvi Rubiconis ad undas,
Ingens visa duci patriæ trepidantis imago,
Clara per obscuram vultu mæstissima noctem,
Turrigero canos effundens vertice crines,
Cæsarie lacerâ, nudisque adstare lacertis,
Et gemitu permista loqui: Quo tenditis ultra?
Quo fertis mea signa, viri? Si jure venitis,
Si cives, huc husque licet.

(12) . . . . Non te furialibus armis
Persequor. En adsum, victor terrâque marique,
Cæsar ubique tuus, (liceat modò) nunc quoque miles.
Ille erit ille nocens, qui me tibi fecerit hostem.

(13) . . . . Sic cùm squalentibus arvis
Æstiferæ Lybies, viso leo cominùs hoste,
Subsedit dubius, totam dum colligit iram.

Mox ubi se sævæ stimulavit verbere caudæ,
Erexitque jubam, & vasto grave murmur hiatu
Infremuit, tum torta levis si lancea Mauri
Hæreat, aut latum subeant venabula pectus,
Per ferrum, tanti securus vulneris, exit.

(14) Hic, ait, hic pacem temerataque jura relinquo;
Te, Fortuna, sequor: procul hinc jam fœdera sunto.
Credidimus fatis: utendum est judice bello.

(15) . . . . Pax alta per omnes,
Et tranquilla quies populos; nos præda furentum,
Primaque castra sumus.

(16) . . . . Gemitu sic quisque latenti,
Non ausus timuisse palàm: vox nulla dolori
Creditur: sed quantum, volucres cum bruma coërcet,
Rura silent, mediusque jacet sine murmure pontus;
Tanta quies.

(17) . . . . Semper nocuit differre paratis.

(18) Livor edax tibi cuncta negat: gentesque subactas
Vix impune feres: socerum depellere regno
Decretum est genero. Partiri non potes orbem;
Solus habere potes.

(19) Bellorum ô socii, qui mille pericula Martis
Mecum, ait, experti, decimo jam vincitis anno,
Hoc cruor arctois meruit diffusus in arvis,

Vulneraque, & mortes, hiemesque sub Alpibus actæ.
Non secus ingenti bellorum Roma tumultu
Concutitur, quam si Pœnus transcenderet Alpes
Annibal. Implentur valido tirone cohortes;
In classem cadit omne nemus; terraque marique
Jussus Cæsar agi. Quid, si mihi signa jacerent
Marte sub adverso, ruerentque in terga feroces
Gallorum populi? Nunc, cùm fortuna secundis
Mecum rebus agat, superitque ad summa vocantes,
Tentamur! Veniat longa dux pace solutus,
Milite cum subito, partesque in bella togatæ,
Marcellusque loquax, & nomina vana Catones.
Scilicet extremi Pompeium emptique clientes
Continuo per tot satiabunt tempora regno?
Ille reget currus nondum patientibus annis?
Ille semel raptos numquam dimittet honores?

(10) Nunc quoque, ne lassum teneat privata senectus,
Bella nefanda parat, suetus civilibus armis,
Et docilis Syllam scelerum vicisse magistrum.
Utque feræ tigres nunquam posuêre furorem,
Quas, nemore Hyrcano, matrum dum lustra sequuntur,
Altus cæsorum pavit cruor armentorum;
Sic & Syllanum solito tibi lambere ferrum
Durat, Magne, sitis. Nullus, semel ore receptus,
Pollutas patitur sanguis mansuescere fauces.
Quam tamen inveniet tam longa potentia finem?
Quis scelerum modus erit? Ex hoc jam te, improbe, regno

Ille tuus ſaltem doceat diſcedere Sylla.

(21) . . . . . Mihi ſi merces erepta laborum eſt,
His ſaltem longi, non me duce, præmia belli
Reddantur : miles ſub quolibet iſte triumphet.
Conferet exanguis quo ſe poſt bella ſenectus ?
Quæ ſedes erit emeritis ? Quæ rura dabuntur
Quæ noſter veteranus aret ? Quæ mœnia feſſis ?
An melius fient piratæ, magne, coloni ?
Tollite jam pridem victricia, tollite ſigna.
Viribus utendum eſt quas fecimus. Arma tenenti
Omnia dat, qui juſta negat. Nec numina deſunt :
Nam neque præda meis, neque regnum quæritur armis ;
Detrahimus dominos urbi ſervire paratæ.

(22) Uſque adeò miſerum eſt civili vincere bello ?

(23) Nec civis meus eſt, in quem tua claſſica, Cæſar,
Audiero. Per ſigna decem felicia caſtris,
Perque tuos juro quocumque ex hoſte triumphos :
Pectore ſi fratris gladium, juguloque parentis
Condere me jubeas, plenæque in viſcera partu
Conjungis ; invitâ, peragam tamen omnia, dextrâ.

(24) Tu quoſcumque voles in planum effundere muros,
His aries actus diſperget ſaxa lacertis ;
Illa licet, penitus tolli quam juſſeris urbem,
Roma ſit.

(25) Ventus ab extremo pelagus ſic axe volutet,

Destituatque ferens; an sidere mota secundo
Tethyos unda vagæ lunaribus æstuet horis;
Flammiger an Titam ut alentes hauriat undas,
Erigat Oceanum, fluctusque ad sidera tollat;
Quærite, quos agitat mundi labor: at mihi semper
Tu, quæcumque moves tam crebros causa meatus,
Ut superi voluere, late.

(26) . . . . Nemora alta remotis
Incolitis lucis. Vobis auctoribus, umbræ
Non tacitas Erebi sedes ditisque profundi
Pallida regna petunt. Regit idem spiritus artus
Orbe alio: longæ (canitis si cognita) vitæ
Mors media est. Certè populi quos despicit Arctos
Felices errore suo, quos ille timorum
Maximus, haud urget leti metus! Inde ruendi
In ferrum mens prona viris, animæque capaces
Mortis, & ignavum rediture parcere vitæ.

(27) Vana quoque ad veros accessit fama timores.

(28) . . . . Sic quisque pavendo
Dat vires famæ; nulloque auctore malorum,
Quæ finxere timent.

(29) Tum quæ tuta petant, & quæ metuenda relinquant,
Incerti, quò queinque fugæ tulit impetus, urgent
Præcipitem populum, serieque hærentia longâ
Agmina prorumpunt. Credas aut tecta nefandas
Corripuisse faces, aut jam quatiente ruinâ

Nutantes pendere domos. Sic turba per urbem
Præcipiti lymphata gradu, velut unica rebus
Spes foret afflictis patrios excedere muros,
Inconsulta ruit.

(30) . . . . Qualis, cum turbidus Aûster
Repulit à Libycis immensum Syrtibus æquor,
Fractaque veliferi sonuerunt pondera mali,
Desilit in fluctus desertâ puppe magister,
Navitaque; & nondum sparsa compage carinæ,
Naufragium sibi quisque facit. Sic urbe relictâ,
In bellum fugitur.

(31) . . . . Ruit irrevocabile vulgus.

(32) O faciles dare summa deos, eademque tueri
Difficiles! Urbem populis, victisque frequentem
Gentibus, & generis, coeat si turba, capacem
Humani, facilem venturo Cæsare predam
Ignavæ liquere manus! Cùm pressus ab hoste
Clauditur externis miles Romanus in oris,
Effugit exiguo nocturna pericula vallo,
Et subitus rapti munimine cespitis agger
Præbet securos intra tentoria somnos;
Tu, tantum audito bellorum murmure, Roma,
Desereris! nox una tuis non credita muris!
Danda tamen venia est tantorum danda pavorum:
Pompeio fugiente timent.

(33) Fulgura fallaci micuerunt crebra sereno.

(34) . . . . Tacitum ſine nubibus ullis
Fulmen.

(35) Nec tulit in cœlum flammas; ſed vertice prono
Ignis in heſperium cecidit latus.

(36) . . . . . . Matremque ſuus conterruit infans.

(37) . . . . . . Ingens urbem cingebat Erynnis.

(38) Triſtia Syllani cecinere oracula manes;
Tollentemque caput gelidas Anienis ad undas
Agricolæ fracto marium fugêre ſepulcro.

(39) . . . . Non fanda timemus;
Sed venient majora metu.

(40) Imminet armorum rabies; ferrique poteſtas
Confundet jus omne manu; ſcelerique nefando
Nomen erit virtus; multoſque exibit in annos
Hic furor; & ſuperos quid prodeſt poſcere finem?
Cum domino pax iſta venit. Duc, Roma, malorum
Continuam ſeriem, cladem que in tempora multa
Extrahe, civili tantum jam libera bello.

Argument du ſecond Livre.

DÉSOLATION répandue dans Rome. On ſe rappelle les temps malheureux de Marius & de Sylla, & l'on craint de revoir ces temps. M. Brutus va conſulter Caton ſur le parti qu'ils doivent ſuivre. Marcie, femme de Caton, qui l'avoit cédée à Hortenſius ſon ami, revient des funérailles d'Hortenſius, & conjure Caton de la reprendre. Il y conſent, & ils ſe réuniſſent en préſence de Brutus. Pompée, à la tête d'une multitude de fugitifs, gagne les murs de Capoue, & prend des poſtes vers l'Apennin. Deſcription de ces montagnes. Progrès de Céſar dans l'Italie. Domitius défend Corfinium; mais il eſt trahi & livré à Céſar. Pompée, qui n'eſt pas inſtruit du malheur de Domitius, veut marcher à ſon ſecours. Il harangue ſes troupes; mais leur ſilence annonce leur découragement. Il abandonne l'Italie,

& ſe retire à Brunduſium. De là il envoye dans l'Orient pour engager dans ſon parti tous les peuples de ces contrées. Céſar le ſuit à Brunduſium : il entreprend de l'y enfermer en comblant l'entrée du port. La flotte de Pompée s'échappe à la faveur de la nuit.

LA PHARSALE DE LUCAIN.

LIVRE SECOND.

DÉJA la colère des Dieux s'eſt manifeſtée : la nature a donné le ſignal de la diſcorde ; elle a interrompu ſon cours ; &, par un preſſentiment de l'avenir, elle s'eſt plongée elle-même dans ce tumulte qui engendre les monſtres. C'eſt le préſage de nos forfaits. Pourquoi donc, ô ſouverain des Dieux, avoir ajouté aux malheurs des hommes cette prévoyance accablante ? Soit (1) que dans le développement du chaos ta main féconde ait lié les cauſes par des nœuds indiſſolubles, que tu te ſois impoſé a toi-même une première loi, & que tout ſoit ſoumis à cet ordre immua-

ble ; soit qu'il n'y ait rien de prescrit, & qu'un hasard aveugle & vagabond opère seul dans la nature ce flux & ce reflux d'événemens qui changent la face du monde ; fais que nos maux arrivent soudain ; que l'avenir soit inconnu à l'homme ; qu'il puisse du moins espérer en tremblant.

Dès qu'on fut averti, par ces prodiges, des malheurs dont Rome étoit menacée, le ministère de la justice fut suspendu, les lois gardèrent un lugubre silence, les dignités se cachèrent sous le plus humble vêtement ; on ne vit plus la pourpre entourée de faisceaux ; les citoyens étouffèrent leurs plaintes ; la douleur morne & sans voix erra dans cette ville immense.

Ainsi, dans le moment qu'un jeune homme, l'espoir d'une famille, expire ; avant que les premiers accens de la désolation aient éclaté ; avant qu'une mère, les cheveux épars, jette de lamentables cris entre les bras de ses esclaves ; tandis qu'elle presse le sein de son fils que la chaleur de la vie abandonne, qu'elle baise cette face livide & ces yeux plongés dans le som-

meil de la mort ; ce n'eſt pas encore de la douleur, c'eſt de l'effroi : attachée à ce corps expirant, interdite & comme inſenſible, elle contemple dans un étonnement ſtupide toute l'étendue de ſon malheur.

Telle eſt, dans les premiers inſtans, la conſternation répandue dans Rome ; les femmes ont dépouillé leur parure ; leur foule éplorée aſſiège les temples ; les unes baignent de leurs larmes les ſtatues des Dieux ; les autres ſe frappent le ſein contre les marches des autels qu'elles embraſſent ; celles-ci éperdues s'arrachent les cheveux ſur le ſeuil des portes ſacrées : ce n'eſt plus par des vœux timides, c'eſt par d'horribles hurlemens qu'elles invoquent le ciel. Le temple de Jupiter n'eſt pas le ſeul qu'elles rempliſſent ; elles ſe partagent les Dieux.

« C'eſt à préſent (s'écria l'une d'entre elles en ſe déchirant le viſage baigné de pleurs), c'eſt à préſent, ô miſérables mères, qu'il eſt permis de ſe frapper le ſein & de s'arracher les cheveux : n'attendez pas, pour vous déſoler, que nos malheurs

ſoient à leur comble ; pleurez tandis que la fortune eſt encore incertaine entre nos tyrans. Dès que l'un d'eux ſera vainqueur, il faudra marquer de la joie ». C'eſt avec ces traits déchirans que leur douleur s'aiguillonne & s'irrite.

Les hommes eux-mêmes, en allant ſe ranger ſous les drapeaux des deux partis, accuſoient les Dieux de les forcer au crime. « Malheureux (diſoient-ils), que n'avons-nous plutôt vécu dans les temps de Cannes & de Trébie ! Dieux ! ce n'eſt point la paix que nous vous demandons : ſoulevez contre nous les Nations barbares ; que le monde conjuré ſe réuniſſe ; que les peuples de l'Orient & du Nord, les Mèdes, les Scythes, les Germains fondent ſur nous ; que d'un côté nous ayons le Dace & le Gète à combattre, d'un autre côté l'Ibère, & qu'en même temps tous les peuples de l'Orient tournent leurs flèches contre nous ; que Rome n'ait pas un ſeul bras qui ne combatte : rendez-nous, grands Dieux, tous nos ennemis à la fois, & ſauvez-nous de la guerre civile. Ou ſi vous

avez résolu d'anéantir le nom Romain, faites tomber en pluie de feu les airs embrasés par la foudre; frappez en même temps & les deux chefs & les deux partis; n'attendez pas qu'ils méritent vos coups. Est-ce pour décider lequel des deux nous opprimera, qu'il en doit coûter tant de crimes? A peine, hélas! eût-il fallu s'y résoudre pour nous affranchir de tous les deux». C'est ainsi que leur piété se répandoit en inutiles plaintes. Les vieillards accablés de douleur se plaignoient d'avoir trop vécu, & que le Ciel eût prolongé leurs jours pour leur faire voir une seconde fois les maux de la guerre civile.

L'un d'eux, pour donner un exemple récent des maux que l'on avoit à craindre: « O mes amis! (dit-il aux jeunes Romains qui l'environnoient) l'orage qui nous menace, est le même qui s'éleva sur Rome, lorsque Marius, vainqueur des Teutons & des Numides, se réfugia dans des marais, & que les roseaux de Minturne couvrirent sa tête triomphante, cette tête, dont la fortune leur confioit le dépot fatal.

Découvert & chargé de chaînes, il gémit long-temps enseveli dans les horreurs d'une noire prison. Destiné à mourir Consul, à mourir tranquille au milieu des ruines de sa patrie, il portoit d'avance la peine de ses crimes; mais la mort sembloit l'éviter. En vain ses ennemis tiennent sa vie en leur pouvoir; le premier qui veut le frapper, recule saisi de frayeur. Sa main tremblante laisse tomber le glaive. Il a vu à travers les ténèbres de la prison une lumière resplendissante; il a vu les terribles Déités qui vengent les forfaits, le menacer; il a vu Marius dans tout l'éclat de sa grandeur future; il l'a entendu, & il a tremblé. Retire-toi, lâche ennemi; ce n'est pas à toi de frapper cette tête : le cruel doit au Destin, des morts sans nombre avant la sienne. Cimbres, conservez avec soin les jours de ce vieillard, si vous voulez être vengés. Ce n'est point la faveur des Dieux, c'est leur colère qui veille sur lui. Marius suffit au dessein qu'ils ont formé de perdre Rome. En-vain l'Océan furieux le jette sur une

plage ennemie ; errant ſur les bords inhabités de ces Numides qu'il a vaincus, des cabanes déſertes lui ſervent d'aſile ; il foule aux pieds les cendres des armées puniques ; Carthage (2) & Marius ſe conſolent mutuellement à la vue de leur ruine, & couchés ſur le même ſable, tous les deux pardonnent aux Dieux. Mais au premier retour de la fortune, il rallume la haîne des Africains ; il aſſemble des armées d'eſclaves, & briſe les fers dont ils ſont chargés : aucun n'eſt admis ſous ſes drapeaux, qu'il n'ait déjà fait l'apprentiſſage du crime, & qu'il n'apporte dans ſon camp l'exemple de quelques forfaits.

« O Deſtin ! quel jour, quel horrible jour, que celui où Marius entra victorieux dans Rome ! avec quelle rapidité la mort étendit ſes ravages ! La nobleſſe tombe confondue avec le peuple ; le glaive deſtructeur vole au haſard, & frappe ſans choix ; le ſang ruiſſelle dans les temples, les pavés des voies publiques en ſont inondés & gliſſans. Nulle pitié, nul égard pour l'âge : on n'a pas

honte de hâter la mort des vieillards courbés ſous le poids des ans, ni de trancher la vie des enfans qui viennent d'ouvrir les yeux à la lumière. Hélas ! & par quel crime ont-ils mérité de mourir ? Ils ſont mortels ; c'en eſt aſſez : l'impétueuſe fureur les rencontre & les moiſſonne ſur ſon paſſage. Sans perdre le temps à chercher les criminels, on égorge en foule tout ce qui ſe préſente. La main des meurtriers, plutôt que de reſter oiſive, fait tomber des têtes dont les traits mêmes leur ſont inconnus. Il n'eſt qu'un eſpoir de ſalut ; c'eſt d'attacher ſes lèvres tremblantes à cette main prête à frapper. Ah ! peuple indigne de tes ancêtres ! devrois-tu, même à l'aſpect de ces mille glaives qui s'avancent ſous les étendarts de la mort, devrois-tu conſentir à racheter des ſiècles de vie à ce prix ? Et tu ſubis cette indigne loi, pour traîner dans l'opprobre le peu de jours que Marius te laiſſe, & que Sylla vient d'arracher !

» Dans le maſſacre d'un peuple innombrable, comment donner des larmes à

chaque citoyen ? Reçois nos regrets, ô Bébius ! ô toi, dont une foule d'aſſaſſins déchirent les entrailles, & ſe diſputent les membres fumans ; & toi, l'augure éloquent de nos malheurs, Antoine (*a*), dont la tête, d'où le ſang ruiſſelle encore, cette tête couverte de cheveux blancs, eſt apportée dans un feſtin ſur la table de Marius. Les deux Craſſus (*b*) ſont égorgés. Le Tribun Licinius périt dans les cachots. Le vieillard Scévola, que le ſacerdoce auroit dû rendre inviolable, tombe au pied des autels de Veſta : ſon ſang rejaillit ſur le feu ſacré ; mais ſes veines, épuiſées par l'âge, n'en rendent pas aſſez pour l'éteindre. A tant d'horreurs ſuccéda le ſeptième conſulat de Marius ; & par-là finit (3) cet homme, accablé de toutes les rigueurs de la mauvaiſe fortune, comblé de toutes les faveurs de la bonne, & qui avoit meſuré dans l'une & dans

---

(*a*) M. Antoine l'orateur.

(*a*) *Patrem & filium, in mutuo alterum alterius aſpectu.* Florus, lib. 3.

l'autre jusqu'où peut aller le sort d'un mortel.

Mais bientôt quel nouveau carnage & quels monceaux de nouvelles victimes entassées à la porte sacrée & à la porte Colline (*a*) ; lorsque le jeune Marius croyoit faire passer l'empire du monde aux Samnites, & leur promettoit de réduire Rome à une plus dure extrémité que celle des fourches Caudines !

» Sylla, qui voulut nous venger, mit le comble à nos pertes immenses (*b*) : il épuisa le peu de sang qui restoit à la patrie. En coupant des membres corrompus, il suivit trop loin les progrès du mal. Il ne périt (4) que des coupables, mais dans un temps où il n'y avoit plus que des coupaples à sauver.

» Sous lui, les haînes sont déchaînées,

(*a*) *Apud sacripostum & Collinam*, 70 *amplius millia Sylla concidit* (Florus.)

(*b*) *Præliis vastata sunt omnia, denis vicenisque millibus sæpe una acie cadentibus, circa urbem quoque cæsis* 50000. Appian. de bell. civ. lib. 1.

la colère se livre à ses emportemens, dégagée du frein des lois. On ne sacrifioit pas tout à Sylla; chacun s'immoloit ses victimes. Un mot du vainqueur avoit ouvert la barrière à tous les forfaits. On vit l'esclave assassiner le maître, le frère vendre le sang du frère, les fils, dégouttans du meurtre de leur père, se disputer sa tête qu'ils venoient de trancher. Les tombeaux sont remplis de fugitifs; les vivans y sont confondus avec les morts; les antres des bêtes féroces ne peuvent contenir la foule des transfuges : les uns, pour dérober leur mort au vainqueur, ont recours au lien fatal; les autres se précipitent du haut d'un rocher; celui-ci élève son bûcher lui-même, il se donne le coup mortel, & se jette dans les flammes avant que la force l'ait abandonné. Rome consternée & tremblante reconnoît les têtes de ses plus illustres citoyens portées au bout des lances & entassées dans la place publique : là se révèlent tous les crimes cachés.

» Les pères vont dérober d'une main

tremblante les corps livides & ſanglans de leurs fils, que leurs yeux ſeuls reconnoiſſent encore. Moi-même, il me ſouvient, qu'impatient de rendre aux mânes de mon frère les devoirs de la ſépulture, dont le tyran nous faiſoit un crime, il me ſouvient qu'avant de porter ſa tête ſur le bûcher, je parcourus ce champ de carnage, digne monument de la paix de Sylla, pour tâcher de découvrir pami tant de corps mutilés, celui auquel s'adapteroit cette tête défigurée, O Dieux, par quelles cruautés la mort de Catulus (*a*) fut vengée ſur le frère de Marius ! & quels maux ſouffrit, avant d'expirer, cette malheureuſe victime ! Mânes qu'on voulut appaiſer, vous en fûtes effrayés vous-mêmes. Nous l'avons vu, ce corps défiguré, dont chaque membre étoit une plaie : percé de coups, dépouillé par lambeaux, il n'avoit pas

(*a*) Lutatius Catulus, collègue de Marius dans la guerre des Cimbres, fut un de ſes plus ardens perſécuteurs, & du nombre de ſes procrits.

encore reçu le coup mortel, & par un excès inoui de cruauté l'on prenoit soin de ménager sa vie. Ses mains tombent sous le tranchant du glaive, sa langue arrachée palpite encore ; il ne respire, il n'entend plus que par des organes mutilés. Un ongle meurtrier extirpe ses yeux qui ont vu disperser tous ses membres. On ne croira jamais qu'une seule tête ait pu suffire à tant de tourmens. Les débris de ce cadavre ne forment plus qu'un horrible monceau de chair meurtrie & d'ossemens brisés : les corps des malheureux qui ont péri dans un naufrage & que la vague a écrasés contre les écueils, arrivent moins déchirés sur le sable. Et quels soins prenez-vous, cruels, de rendre Marius méconnoissable aux yeux de Sylla ? Pour se repaître de son supplice, il eût fallu qu'il reconnût ses traits. Preneste voit tous ses habitans moissonnés par le glaive (*a*), tout un peuple

(*a*) *In his quotquot erant Samnites, omnes Syllæ jussu occisi.* Appian. de bell. civ. lib. 1.

tombe comme d'un seul coup. Alors la fleur de l'Italie, la seule jeunesse qui lui restoit, fut massacrée dans le champ de Mars, au sein de cette malheureuse Rome qu'elle inonda de son sang. Que tant de victimes périssent à la fois par la famine, par un naufrage, sous les ruines d'une ville subitement écrasée, dans les horreurs de la peste ou de la guerre, il y en eut des exemples ; mais d'une exécution si sanglante, il n'y en eut jamais. A peine, à travers les flots de ce peuple qu'on égorge, les mains parricides peuvent se mouvoir ; à peine ceux qui reçoivent le coup mortel peuvent tomber : leurs corps pressés se soutiennent l'un l'autre, & dans leur chûte ils deviennent eux-mêmes les instrumens du carnage : les morts étouffent les vivans.

» Sylla (5), du haut du Capitole, tranquille spectateur de cette horrible scène, n'a pas même un regret d'avoir proscrit tant de milliers de citoyens. Cependant le lit du Tibre ne peut contenir les cadavres qu'on y entasse. Les premiers tombent

tombent dans le fleuve, les derniers s'élèvent au deſſus des eaux ; les barques rapides s'y arrêtent ; le fleuve coupé par cette digue affreuſe, d'un côté s'écoule dans la mer, de l'autre il s'enfle & reſte ſuſpendu. Les flots de ſang que l'on verſe de toutes parts ſe font un paſſage à travers la campagne, & viennent en longs ruiſſeaux groſſir les ondes amoncelées. Déjà le fleuve ſurmonte ſes bords, & y rejette les cadavres. Enfin, ſe précipitant avec violence dans la mer de Tyrrhène, il fend les eaux par un torrent de ſang.

» C'eſt ainſi que Sylla a mérité d'être appelé le ſalut de la patrie, l'heureux Sylla (*a*) ; c'eſt ainſi qu'il s'eſt fait élever un tombeau dans Rome. Voilà, mes amis, ce qui nous reſte à éprouver une ſeconde fois : tel ſera le cours de cette guerre, & tel en ſera le ſuccès. Que dis-je ? & plût aux Dieux n'avoir que de ſem-

(*a*) Par un décret du Sénat il fut appelé *Venuſtus*, le gracieux Sylla ; & on grava au bas de ſa ſtatue, *Cornelio Syllæ Imperatori felici*. Ibid.

blables maux à craindre ! Hélas ! il y va de bien plus & pour Rome & pour l'univers. Marius & les ſiens, exilés de leur patrie, ne demandoient que leur retour. Sylla ne vouloit qu'anéantir les factions. Céſar & Pompée ont d'autres deſſeins. Non contens d'un pouvoir partagé, ils combattent pour le rang ſuprême ; aucun des deux ne daigneroit ſuſciter la guerre civile, pour être ce qu'a été Sylla ».

Ainſi, la vieilleſſe conſternée pleuroit ſur le paſſé, & trembloit pour l'avenir.

Mais cette frayeur n'eut point d'accès dans la grande ame de Brutus (*a*). Brutus, au milieu de la déſolation publique, ne mêla point ſes larmes aux larmes du peuple. Dans le ſilence de la nuit (6), il va frapper au ſeuil de l'humble demeure de Caton (*b*) ; il le trouve veillant, & l'ame agitée des dangers de Rome & du ſort du monde. Brutus l'aborde, & lui dit :

(*a*) M. Brutus.

(*b*) Surnommé depuis Caton d'Utique.

« O vous, l'unique refuge de la vertu dès long-temps bannie de la terre, vous, son ami, vous que le tourbillon de la fortune ne peut détacher de son parti, sage Caton, soyez mon guide, affermissez mon esprit chancelant, donnez votre force à mon ame. Que d'autres servent Pompée ou César; Caton est le chef que Brutus veut suivre. Resterez-vous au sein de la paix, seul immobile au milieu des secousses qui ébranlent le monde ? ou voulez-vous absoudre la guerre en vous associant aux forfaits & aux malheurs qu'elle produira ? Chacun dans cette guerre fatale ne prend les armes que pour soi ; l'un pour éviter la peine due à ses crimes, & se soustraire aux lois redoutables pendant la paix; l'autre pour écarter, le fer à la main, l'indigence qui le presse, & s'enrichir des dépouilles du monde, lorsque tout sera confondu. Vous seul aimerez-vous la guerre pour elle-même ? Et que vous servira d'avoir été si long-temps incorruptible au milieu d'un monde corrompu ? Est-ce-là le prix

de tant de constance ? Dans l'un & l'autre camp tout ce peuple arrivera coupable ; Caton lui seul va le devenir. Dieux, ne permettez pas que des armes parricides souillent ces mains pures, & qu'une si haute vertu jusques-là se dégrade & se déshonore. Sur vous seul, ami, n'en doutez pas, retomberoit la honte & le crime de cette guerre : & qui ne se vanteroit de mourir de la main de Caton, quoique frappé d'une autre main ? qui ne se croiroit pas vengé, en vous laissant le reproche de sa mort ? Non, le calme est votre partage, comme il est le partage des corps célestes : invariables dans leur cours, ils remplissent leur vaste carrière, tandis que les régions de l'air sont embrasées par la foudre. La terre est en butte au choc des tempêtes ; l'Olympe repose au dessus des nuages. Tel est l'ordre immuable de la nature. La discorde agite les petites choses ; les grandes jouissent d'une profonde paix. Quelle joie pour César, d'apprendre qu'un citoyen tel que vous auroit pris les armes !

Rangez-vous du parti de son rival ; peu lui importe : Caton se déclare assez pour lui, s'il se déclare pour la guerre civile. Déjà une grande partie du Sénat, les Patriciens, les Consuls eux-mêmes demandent à servir sous Pompée. Qu'on voye Caton subir le même joug, il n'y a plus au monde que César qui soit libre. Ah ! si c'est pour les lois, pour la patrie que vous voulez combattre, disposez de moi ; mais il n'est pas temps. Vous voyez dans Brutus, non l'ennemi de César, non l'ennemi de Pompée, mais, après la guerre, l'ennemi déclaré de celui des deux qui sera vainqueur ». Il dit ; & du sein de Caton, comme du fond d'un sanctuaire, se firent entendre ces paroles sacrées :

« Oui (7), Brutus, la guerre civile est le plus grand des maux ; mais ma vertu suit d'un pas assuré la fatalité qui m'entraîne. Si les Dieux me rendent coupable, ce sera le crime des Dieux. Et qui peut voir, exempt de péril, la ruine de l'univers ? Quoi, des nations inconnues

s'engagent dans nos querelles ; des rois nés sous d'autres étoiles, séparés de nous par de vastes mers, suivent l'aigle romaine aux combats ; & moi, Romain, je resterois seul plongé dans un honteux repos ! Loin de moi, grands Dieux, cette cruelle indifférence ! ne souffrez pas que Rome, dont la chûte ébranlera le Dace & le Gète, que Rome tombe sans m'écraser. Un père à qui la mort vient enlever ses enfans, les accompagne jusqu'à la sépulture ; sa douleur même se plaît à se nourrir du long appareil de leur pompe funèbre ; ses mains portent les noirs flambeaux qui vont embraser leur bûcher, & l'on voit ses bras paternels s'étendre encore à travers les flammes. Non, Rome, je ne me détacherai de toi qu'après t'avoir embrassée mourante, & avoir reçu ton dernier soupir. Liberté, je suivrai ton nom, quand tu ne seras plus qu'une ombre. Soumettons-nous : les Dieux inexorables demandent Rome entière en sacrifice ; qu'ils soient contens, ne leur dérobons pas une seule de leurs victimes.

Ah ! que ne puis-je offrir au ciel & aux enfers cette tête chargée de tous les crimes de ma patrie, & condamnée à les expier ! Décius se dévoua, & périt au milieu d'une armée ennemie ; que ces deux armées de Romains, m'exposant seul au milieu d'elles, épuisent sur moi tous leurs traits. J'irai, le sein découvert, au devant de toutes les lances, & au milieu du champ de bataille, je recevrai seul tous les coups de la guerre : heureux si mon sang est la rançon du monde, si mon trépas suffit pour appaiser les Dieux ! Eh ! pourquoi feroit-on périr des peuples dociles au joug, & disposés à fléchir sous un maître ? C'est moi qu'il faut perdre, moi qui m'obstine seul à défendre inutilement nos lois & notre liberté. Mon sang versé rendra la paix & le repos à l'Italie. Après moi, qui voudra régner, n'aura pas besoin de recourir aux armes. Cependant qui nous empêche de nous ranger du parti que Rome autorise ? Si la fortune seconde Pompée, il n'est pas sûr qu'il en abuse pour usurper l'Em-

pire du monde. Combattons ſous lui, de peur qu'il n'oſe croire que c'eſt pour lui que l'on va combattre. Caton, ſoldat dans ſon armée, lui apprendra, s'il eſt vainqueur, que c'eſt pour Rome qu'il aura vaincu ».

Telle fut la réponſe de Caton, & l'ame du jeune Brutus, embraſée d'un feu nouveau, ne reſpira plus que la guerre civile.

Alors (8), comme le ſoleil chaſſoit les ténèbres, on entendit frapper à la porte : c'étoit la pieuſe Marcie qui venoit de rendre à Hortenſius ſon époux les devoirs de la ſépulture. Dans la fleur de l'âge & de la beauté, un lien plus cher l'avoit unie au vertueux Caton ; & Caton, après avoir eu d'elle trois gages d'un ſaint hyménée, l'avoir cédée à ſon ami, afin qu'elle ornât une maiſon nouvelle des fruits de ſa fécondité, & que ſon ſang maternel fût le lien des deux familles. Mais à peine a-t-elle recueilli les cendres d'Hortenſius, qu'elle revient, la pâleur ſur le viſage, les joues déchirées, les cheveux épars, le ſein

meurtri, la tête couverte de la pouſſière du tombeau. Elle eût vainement employé d'autres charmes pour plaire aux yeux du ſévère Caton. Elle ſe préſente, & dans ſa douleur elle lui parle en ces mots:

« Tant que mon âge & mes forces m'ont fait un devoir d'être mère, ô Caton, j'ai fait ce que vous avez voulu; j'ai ſubi la loi d'un ſecond hyménée. A préſent que mes entrailles ſont épuiſées, que la nature & la patrie n'ont plus rien à exiger de moi, je reviens à vous, dans l'eſpoir de n'être plus livrée à perſonne. Rendez-moi les chaſtes nœuds de mon premier hymen; rendez-moi le nom, le ſeul nom de votre épouſe; qu'on puiſſe écrire ſur mon tombeau, *Marcie, femme de Caton*; & que l'avenir n'ait pas lieu de douter ſi vous m'aviez cédée ou bannie. Ce n'eſt point à vos proſpérités que je viens m'aſſocier; c'eſt de vos peines, de vos travaux que je veux être la compagne. Laiſſez-moi vous ſuivre dans les camps, partager, adoucir vos fatigues. Eh! pour-

quoi resterois-je en sûreté au sein de la paix ? Pourquoi Cornélie verroit-elle de plus près que moi les dangers de la guerre civile » ?

Ces paroles fléchirent Caton ; & quoique le moment de courir aux armes fût peu favorable aux vœux de son épouse, il consentit à renouveler avec elle la sainteté de leurs premiers sermens ; mais seulement à la face du ciel, & sans l'appareil d'une pompe vaine.

Le vestibule de sa maison n'est point couronné de guirlandes, il n'est point éclairé des flambeaux de l'hymen ; le lit nuptial n'est point élevé sur des marches d'ivoire ; une trame d'or ne brille pas dans les tapis dont il est couvert ; on ne voit point Marcie, dans la parure d'une nouvelle épouse, relever par le feu des diamans les riches couleurs d'une robe éclatante, &, soutenue par ses compagnes, franchir, sans y toucher, le seuil de la porte consacrée à Vesta ; sa tête n'est point ornée de ce tissu de pourpre qui tombe sur les yeux timides d'une jeune vierge dévouée à l'hymen, & qui

ſert de voile à la tendre pudeur. Mais telle (9) qu'elle eſt, & ſans dépoſer le deuil lugubre qui la couvre, elle embraſſe ſon époux, comme elle embraſſeroit ſes enfans. Les jeux profanes, la folle ivreſſe ne ſont point appelés à ce grave hyménée; les parens mêmes n'y ſont point appelés. Marcie (10) & Caton ſe réuniſſent dans le ſilence, & ſous l'auſpice de Brutus.

Caton (11), dès le premier ſignal de la guerre, avoit laiſſé croître ſa barbe hériſſée, & ſes cheveux blancs ombrageoient ſon front. Ce front ſévère n'admit point la joie: Caton ne daigna pas même écarter ſes longs cheveux de ſon viſage auſtère & vénérable. Egalement inſenſible à l'amour & à la haîne, tout occupé à gémir ſur les malheurs de l'humanité, il s'interdit le lit nuptial, & la ſévérité de ſa vertu réſiſta même aux plaiſirs légitimes.

Telles furent les mœurs de Caton, telle fut ſa ſecte rigide: ſuivre les lois de la nature; vivre & mourir pour ſon pays; ſe croire fait, non pour ſoi-même, mais pour

le bien du monde entier; n'avoir, au lieu de festins, que l'aliment néceſſaire à la vie; au lieu de palais, qu'un abri contre les hivers; au lieu de riches vêtemens, que l'étoffe groſſière dont ſe couvre le peuple; borner l'uſage de l'amour au ſoin de perpétuer ſon eſpèce; n'être époux, ne devenir père que pour le bien de ſa patrie; ſe faire un culte de la juſtice, de l'honnêteté une inflexible loi, du bien général un intérêt unique; tel fut (dis-je) cet homme auſtère; & dans tout le cours de ſa vie, jamais la volupté, cette idole d'elle-même, ne ſurprit un ſeul mouvement de ſon ame, & n'eut aucune part dans aucune de ſes actions.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient dans Rome, Pompée, à la tête d'une multitude tremblante, avoit gagné les murs de Capoue. Il y établit le ſiège de la guerre; &, pour s'oppoſer aux entrepriſes de Céſar, il envoya des corps détachés vers ces collines d'où l'Apennin s'élève & domine ſur l'horiſon.

D'un côté l'Apennin touche aux Alpes,

& regarde la Gaule ; c'eſt là qu'il eſt le plus voiſin des cieux : de l'autre, il s'étendoit autrefois juſques dans la Sicile ; mais depuis que les flots ont rompu la chaîne, il ſe termine au détroit de Sylla. Ainſi, la croupe de cette montagne chargée de noires forêts de pins, ſe prolonge à travers les contrées du Latium, entre la mer de Tirrhène & le golfe Adriatique ; & des flancs de ſes rochers coulent ces fleuves majeſtueux qui ſe répandent dans l'Italie, & vont ſe perdre dans les deux mers.

D'un côté ſe précipitent le Métaure fugitif, & l'impétueux Cruſtume, & la Senna, & le Sapis, que l'Iſaure enfle de ſes eaux, & l'Aufidus dont la rapidité fend les ondes Adriatiques, & l'Eridan, celui de tous les fleuves dont la ſource eſt la plus féconde, l'Eridan qui roule au ſein des mers les forêts briſées ſur ſon paſſage, l'Eridan qui ſemble épuiſer toutes les eaux de l'Italie. Ce fleuve égaleroit le Nil, ſi, comme le Nil, il pouvoit s'étendre & ſe repoſer ſur de vaſtes plaines ; il égaleroit le Danube, ſi le Danube, en parcourant le

monde, ne se grossissoit des torrens qu'il rencontre & qu'il entraîne avec lui dans l'Euxin. L'Eridan fut le premier des fleuves (dit la Fable) dont le peuplier couronna les bords. Ce fut dans son sein que tomba Phaëton, lorsqu'ayant pris en main les rênes des rapides coursiers du Dieu du jour, il s'écarta de la route prescrite. La terre étoit embrasée jusques dans ses entrailles, tous les fleuves étoient desséchés; l'Eridan lui seul fut capable d'éteindre les flammes du char du soleil.

Les eaux qui coulent sur la pente opposée forment le Vulturne rapide, le Sarne nébuleux, & le Liris qui coule à l'ombre des forêts de Marice, & le Siler qui arrose les fertiles champs de Salerne, & le Macre qui roule sur des écueils jusqu'au port de Lune, voisin de sa source, sans pouvoir porter même une barque légère; & le Rutube aux bords escarpés, & le Tibre qui donne la loi à tous les fleuves de l'univers.

César, qui respire la guerre, & qui ne se plaît à marcher que par des chemins

arrofés de fang, gémit de trouver l'Italie ouverte. Il fe flattoit que Pompée lui difputeroit le paffage, & que des débris marqueroient fes pas. On lui ouvre les portes; il voudroit les rompre: le laboureur tremblant lui laiffe envahir fes campagnes; c'eft par le fer, c'eft par la flamme qu'il eût voulu les ravager. Il rougit (12) de fuivre une route permife, & de paroître encore citoyen.

Les villes d'Italie, incertaines & chancelantes entre la crainte & le devoir, n'attendent pour fe livrer à lui que les approches de la guerre; cependant leur frayeur fe déguife fous l'appareil d'une longue défenfe. On élève des remparts, on creufe des foffés, on prépare fur le haut des tours de lourdes maffes de rocher & des machines à lancer les traits, pour accabler les affiégeans. Le peuple penche du côté de Pompée, & la fidélité qu'il lui doit, balance l'effroi que Céfar infpire.

Ainfi (13), lorfque le bruyant Aufter s'eft emparé de l'Océan, toutes les vagues lui obéiffent: fi la terre alors entr'ouverte

d'un fecond coup du trident d'Eole, lance l'Aquilon fur les flots agités, quoique pouffés par un vent nouveau, c'eft au premier qu'ils cèdent encore ; & tandis que l'Aquilon domine au ciel & commande aux nuages, le feul Aufter règne fur les eaux.

Mais il étoit facile à la terreur de changer les efprits ; & la foi qu'ils gardoient à Pompée, étoit flottante comme fa fortune. Bientôt la fuite de Libon laiffa l'Etrurie fans défenfe : Thermon abandonna l'Ombrie : Sylla, qui n'eut dans les guerres civiles ni le courage, ni le bonheur de fon père, prit la fuite au nom de Céfar : à peine quelques troupes légères menacent les murs d'Auximon, Varus en fort épouvanté, jette l'alarme dans les villes voifines, & s'échappe à travers les forêts. Lentulus, chaffé d'Afculum & fuivi de près dans fa fuite, voit fes cohortes difperfées le laiffer feul avec fes drapeaux, & fe tourner du côté du vainqueur. Toi, Scipion, tu vas bientôt livrer les murs de Lucère confiés à tes foins, ces murs qui feroient

roient défendus par la plus vaillante jeunesse. Pompée a sur-tout mis son espoir dans la résistance de Corfinium, que Domitius garde avec dix cohortes. César y marche, & Domitius, voyant à travers un nuage immense de poussière les rayons du soleil réfléchis par le brillant acier des armes : « A moi, compagnons (s'écria-t-il), courez au fleuve, coupez le pont. Dieux, faites que ce torrent lui-même enfle ses eaux pour le briser ; que ce soit ici le terme de la guerre ; qu'ici du moins l'ardeur de l'ennemi se ralentisse, & se consume en longs efforts. Retardons ses progrès rapides ; ce sera pour nous une victoire que d'avoir les premiers arrêté César ». Il n'en dit pas davantage, & les cohortes à sa voix accourent au fleuve ; il n'est plus temps. César qui s'avance, & qui voit de loin qu'on veut lui couper le passage, s'écrie enflammé de colère : « Eh quoi, lâches, ce n'est pas assez des murs ténébreux qui vous couvrent ! si des fleuves ne nous séparent, vous tremblez ! vos efforts sont vains. Le Gange même,



le Gange débordé feroit une foible barrière. Céfar a paffé le Rubicon ; il n'eft plus de fleuve qui l'arrête. Marchez, amis ; que la cavalerie s'élance, que l'infanterie fe précipite fur ce pont qui va s'écrouler ». A peine il a donné l'ordre, on lâche la bride aux courfiers, la plaine fuit fous leurs pas rapides ; les bras nerveux des archers font voler au delà du fleuve une grêle de dards. Le pont eft abandonné ; Céfar s'en empare, il le traverfe, & chaffe l'ennemi jufques dans fes murs. Il fait conftruire des tours affez fortes pour porter d'énormes fardeaux, & des toits à l'abri defquels le foldat puiffe approcher des murailles. Mais tandis que l'affaut fe prépare, ô crime ! ô trahifon ! les portes s'ouvrent, & les foldats de Domitius le traînent captif aux pieds de Céfar, aux pieds d'un citoyen fuperbe (*a*). Domitius, loin de laiffer

(*a*) Selon Plutarque, Domitius fe rendit de plein gré à Céfar ; mais Appien & Céfar lui-même difent qu'il fut livré au moment qu'il alloit s'enfuir.

abattre par le malheur la noble fierté de son ame, présente à la mort un front menaçant. César sait bien qu'il la désire, & qu'il ne craint que le pardon. « Vis (14), malgré toi (lui dit-il), & vois le jour que César te laisse. Sois pour les Nations vaincues l'exemple & le gage de ma clémence. Tu es libre, tu peux tenter de nouveau contre moi le sort des armes; & s'il me livre jamais en tes mains, je te dispense du retour ». A ces mots, il ordonna que ses liens fussent rompus.

Quelle honte la fortune eût épargnée à ce Romain, s'il eût obtenu le trépas! Sans doute le dernier supplice pour un citoyen fut de s'entendre pardonner d'avoir suivi Pompée & le Sénat, sous les drapeaux de la patrie.

Domitius cependant dissimule & renferme sa rage; mais bientôt livré à lui-même: « Malheureux! (dit-il) irai-je cacher ma honte au sein de Rome, à l'ombre de la paix? Fuirai-je les dangers de la guerre, moi qui rougis de voir le jour? Précipitons-nous à travers mille

morts, courons au terme d'une vie odieuse, & rejetons ce bienfait de César ».

Pompée, qui n'étoit pas instruit du malheur de Domitius, se préparoit à le soutenir. Résolu de marcher le jour suivant, il crut devoir éprouver le zèle de ses troupes, & d'une voix qui imprimoit le respect : « Vengeurs des forfaits (leur dit-il), défenseurs de la cause publique, seule armée de vrais Romains, vous à qui le Sénat a donné à soutenir, non l'ambition d'un seul homme, mais les droits, la liberté de tous, faites des vœux pour le combat. Le fer & le feu ravagent l'Hespérie, les Gaulois descendent comme un torrent du sommet des Alpes, le sang romain a déjà souillé le glaive de César: graces aux Dieux, c'est nous qui avons reçu les premiers outrages de la guerre; c'est sur l'agresseur que le crime en retombe; & Rome qui daigne me confier ses droits, nous en demande le châtiment. Ce n'est point un juste ennemi que nous allons combattre, c'est un citoyen rebelle & perfide que nous allons

punir ; & ſon attentat mérite auſſi peu le nom de guerre, que le complot de Catilina, lorſqu'avec Lentulus & Céthegus, ſes conjurés, il réſolut d'embraſer Rome. O Céſar (15), quelle rage t'aveugle ! toi, que les deſtins appeloient au rang des Metellus & des Camilles, tu préferes de groſſir le nombre des Marius & des Cinna ! Viens donc périr, comme Lépide, Carbon, Sertorius ont péri. Encore eſt-ce m'avilir que de tourner contre toi mes armes : je rougis que Rome occupe mes mains à terraſſer un furieux. Que n'eſt-il revenu vainqueur des Parthes, ce Craſſus qui nous délivra de Spartacus & de ſes complices ! ce ſeroit à lui de nous venger de toi. Mais puiſque les Dieux daignent t'accorder l'honneur de tomber ſous mes coups, tu vas éprouver ſi les ans ont énervé mon bras, ou glacé le ſang dans mes veines ; ſi, pour avoir ſouffert la paix, nous ſommes effrayés de la guerre. Laiſſez (16), Romains, laiſſez croire à Céſar que Pompée eſt amolli par le repos, ou

abattu ſous le poids des années : l'âge n'a rien d'effrayant dans un capitaine ; conſolez-vous de marcher ſous un vieux chef, contre de vieux ſoldats. Du reſte, je ſuis parvenu au plus haut point de grandeur auquel un ſimple citoyen puiſſe être élevé par un peuple libre. Rome n'a laiſſé au deſſus de moi que la place d'un tyran. Celui qui dans l'Etat veut me ſurpaſſer, n'aſpire donc plus au rang d'un citoyen, mais d'un roi. Auſſi voyez-vous dans mon armée tout ce que Rome a de plus illuſtre, les Pères de la patrie, les Conſuls eux-mêmes, ſous les drapeaux de la liberté. Lequel des deux ſera vainqueur, ou de Céſar ou du Sénat ? J'oſe croire que la Fortune auroit honte de balancer. Et de quoi s'enorgueillit ce jeune audacieux ? Eſt-ce d'avoir employé dix ans à conquérir la Gaule ? eſt-ce d'avoir abandonné honteuſement les bords du Rhin ? eſt-ce d'avoir été chaſſé du rivage britannique, & d'avoir attribué le mauvais ſuccès de ſa folle entrepriſe aux obſtacles d'une mer inconſtante & pleine

d'écueils? Son audace triompheroit-elle de voir Rome entière ſous les armes s'éloigner du ſein de ſes Dieux? Ah! jeune inſenſé, connois mieux ce peuple: il ne te fuit pas, il me ſuit; il me ſuit, moi qui dans deux mois ai purgé la mer de pirates; moi qui, plus heureux que Sylla, ai vu ce Mitridate qu'on ne pouvoit dompter, & qui depuis ſi long-temps retardoit les deſtins de Rome, errant dans les déſerts du Boſphore & de la Scythie, & réduit à ſe donner la mort. Oui, Romains, j'oſe le dire pour juſtifier votre confiance & la mienne; j'ai porté la gloire de nos armes dans tous les climats que le ſoleil éclaire; & la guerre civile eſt la ſeule que j'ai laiſſée à faire à Céſar».

Cette harangue ne fut point ſuivie de l'acclamation des cohortes; elles ne demandèrent point le ſignal du combat qu'on leur annonçoit. Pompée lui-même, intimidé par ce ſilence, crut devoir s'éloigner, plutôt que de courir les riſques d'un combat d'où dépendoit le ſort du

monde, avec une armée déjà vaincue au seul bruit du nom de César.

Tel qu'un taureau chaſſé des pâturages par un taureau plus vigoureux, va ſe cacher au fond des forêts, & ne revient tenter le combat que lorſque ſon front, que l'âge affermit, ſe ſent armé de toutes ſes forces; tel Pompée, trop foible encore pour réſiſter à Céſar, lui abandonne l'Italie, & ſe retire à travers les campagnes de la Pouille, dans les murs de Brunduſium (*a*).

Cette ville fut jadis habitée par des Crétois qui s'étoient embarqués avec Théſée, vainqueur du Minotaure, & que les vaiſſeaux athéniens avoient déposés ſur nos bords. Elle eſt ſituée vers la pointe de l'Italie, à l'entrée de la mer Adriatique, ſur une langue de terre qui s'avance & ſe courbe en croiſſant, comme pour embraſſer les flots. Ce ſeroit un port mal aſſuré, s'il n'étoit couvert par une île dont les rochers briſent l'effort des vagues & des vents. Des deux côtés

(*a*) Brindes.

du port, la nature a élevé deux chaînes de montagnes qui repoussent la mer, & qui défendent aux orages de troubler l'asile des vaisseaux, que des cables tremblans y retiennent à l'ancre. De là on gagne la pleine mer, soit qu'on fasse voile vers l'île de Corcyre, soit que du côté de l'Illyrie on veuille arriver au port d'Epidaure. C'est le refuge des Nochers, lorsque tous les flots de la mer Adriatique sont soulevés, que les nuages enveloppent les montagnes de l'Epire, & que l'île de Sason disparoît sous les vagues écumantes. Là, Pompée, qui ne pouvoit plus compter sur l'Italie, ni transporter la guerre en Espagne, dont il étoit séparé par la chaîne immense des Alpes, dit à l'aîné de ses enfans (*a*) : « Allez, mon fils, parcourez le monde ; soulevez le Nil & l'Euphrate ; armez tous les peuples à qui le nom de Pompée est connu, toutes les villes où mes exploits ont rendu Rome recommandable ; que les pirates de Cilicie

(*a*) Cn. Pompée.

abandonnent les champs que je leur ai donnés en partage, & se répandent de nouveau sur les mers d'où je les ai chassés : appelez à mon secours Ptolomée, dont je suis l'appui, & Tigrane qui me doit sa couronne, & Pharnace que j'ai revêtu de la dépouille de son père : n'oubliez ni les habitans vagabons de l'une & de l'autre Arménie, ni les Nations féroces qui occupent les bords de l'Euxin, ni celles qui couvrent les sommets du Riphée, ni celles qui voyagent sur les glaces du Palus Méotide : que vous dirai-je enfin ? Allumez la guerre dans tout l'Orient ; que tout ce que j'ai vaincu sur la terre embrasse ma défense, & que mes triomphes viennent grossir mon camp. Vous, Consuls, au premier souffle de Borée, passez en Epire ; allez amasser de nouvelles forces dans les champs de la Grèce & de la Macédoine, tandis que l'hiver nous laisse respirer ». Il commande ; on met à la voile, & on s'empresse de lui obéir.

Cependant (17) César, trop ardent pour

laiſſer repoſer ſes armes, de peur de donner au ſort le temps de changer, preſſe Pompée & le ſuit pas à pas. Tout autre que lui ſeroit content d'avoir d'une première courſe pris tant de villes, forcé tant de remparts, conquis ſans obſtacle cette Reine du monde, cette Rome, le plus haut prix que la victoire ait jamais offert. Mais Céſar, qui ne perd jamais un inſtant, & qui ne compte avoir rien fait, tant qu'il lui reſte encore à faire, Céſar s'attache avec fureur à la perte de ſon rival. Quoiqu'il poſſède toute l'Italie, ſi Pompée en occupe le rivage, il lui ſemble qu'elle leur ſoit commune; ſon chagrin ne peut l'y ſouffrir. C'eſt peu de le chaſſer de l'Italie, il veut lui interdire les mers; & pour lui couper le paſſage, il entreprend d'élever devant le port une barrière de rochers. Ces immenſes travaux ſont perdus: les rochers tombent, la mer les dévore, & des montagnes entaſſées ſont englouties ſous le ſable. Céſar voyant que ces maſſes énormes ne trouvoient pas de fond qui les ſoutînt, prit le parti de

faire abattre des forêts, & de lier les arbres l'un à l'autre par de longues chaînes. Xercès autrefois (dit-on) se fit sur les flots une route semblable : il joignit l'Europe avec l'Asie par un pont de vaisseaux, & sur ce pont il traversa le Bosphore à la tête de son armée, lorsqu'il força la mer Egée de porter ses voiles autour du mont Athos. Ainsi, les forêts enchaînées & flottantes ferment l'embouchure du port où César assiége Pompée. Les travaux s'avancent, des remparts s'élèvent, & des tours mouvantes semblent sortir des eaux.

Pompée, étonné de voir une terre nouvelle s'élever entre la mer & lui, cherche avec un mortel effroi le moyen de s'ouvrir un passage, & d'affoiblir son ennemi en dispersant la guerre sur des bords éloignés. Il fait avancer contre la digue des navires armés que les vents poussent à pleines voiles : les pierres, les dards, les torches allumées volent au milieu des ténèbres ; les ouvrages s'écroulent, & la mer est ouverte. Pompée, à la faveur de la nuit, saisit enfin l'instant de s'échapper :

il défend que le ſon de la trompette, le cri des matelots faſſent retentir le rivage, & que l'on donne le ſignal du départ. On n'entendit pas une ſeule voix dans le moment qu'on dreſſa les mâts, qu'on leva l'ancre, & qu'on mit à la voile. Les pilotes, glacés de crainte, gardèrent un profond ſilence; les matelots, ſuſpendus aux cordages, furent même attentifs à ne pas les agiter, de peur que le bruit excité dans l'air ne décelât l'évaſion de la flotte.

Le ſoleil entroit dans le ſigne de la Balance, lorſque Pompée partit de ces bords. O fortune (18)! il te demande comme une faveur de lui permettre d'abandonner l'Italie, puiſque tu lui défends de la conſerver. A peine encore les deſtins y conſentent; l'onde entr'ouverte & refoulée par tant de vaiſſeaux qui la ſillonnoient, fit entendre un long mugiſſement. Alors les ſoldats de Céſar, à qui cette ville infidèle, & qui changeoit avec la Fortune, avoit ouvert ſes portes & livré ſes murs, gagnent l'embouchure du port par les deux bouts de ſon enceinte, & frémiſ-

ſent de voir que la flotte ennemie s'eſt échappée & vogue en pleine mer. O comble d'orgueil (19) ! la fuite de Pompée eſt pour Céſar une foible victoire.

Le paſſage étoit plus étroit que celui qui ſépare l'Eubée de la Béotie : deux vaiſſeaux s'y arrêtent ; on les attire au bord ; & là, pour la première fois, les flots de la mer ſont rougis du ſang de la guerre civile. Le reſte de la flotte s'éloigne, & abandonne ces deux vaiſſeaux.

Déjà les couleurs dont brille l'Orient, annoncent le retour de l'Aurore : ſa lumière, teinte d'un rouge vermeil, commence à effacer les étoiles voiſines : la Pléïade commence à pâlir, l'Ourſe languiſſante ſe plonge dans l'azur du ciel, & Lucifer lui-même ſe dérobe à l'éclat du jour. Toi, Pompée (20), tu vogues à voiles déployées ; mais tu n'as plus avec toi cette Fortune qui t'accompagnoit lorſque tu forçois les pirates à te céder l'empire des mers : laſſe de tes triomphes, elle t'abandonne. Chaſſé du ſein de ta patrie avec ton épouſe & tes enfans, chargé de tes

Dieux domeſtiques, & traînant la guerre après toi, grand toutefois encore dans ton exil, tu vois les peuples marcher à ta ſuite : le deſtin ſemble chercher des régions éloignées pour y conſommer ta ruine : non que les Dieux veuillent te refuſer un tombeau dans les murs qui t'ont vu naître ; mais en condamnant l'Egypte à porter l'opprobre de ta mort, ils ont fait grace à l'Italie. Ils ordonnent à la Fortune d'aller cacher ſon crime ſous un ciel étranger ; ils veulent épargner à Rome la douleur de voir ſes campagnes ſouillées du ſang de ſon Héros.

EXCERPTA
EX LIBRO SECUNDO.

(1) SIVE parens rerum, cum primum informia regna,
Materiamque rudem, flammâ cedente recepit,
Fixit in æternum causas, qua cuncta coercet
Se quoque lege tenens, & secula jussa ferentem
Fatorum immoto divisit limine mundum;
Sive nihil positum est, sed fors incerta vagatur,
Fertque refertque vices, & habent mortalia casum;
Sit subitum quotcumque paras; sit cæca futuri
Mens hominum fati; liceat sperare timenti.

(2) . . . . Solatia fati
Carthago Mariusque tulit: pariterque jacentes
Ignovêre Deis.

(3) Ille fuit vitæ Mario modus, omnia passo
Quæ pejor fortuna potest, atque omnibus uso
Quæ melior; mensoque, homini quid fata pararent.

(4) . . . . Periêre nocentes;
Sed cum jam soli possent superesse nocentes.
Tunc data libertas odiis, resolutaque legum
Frænis ira ruit. Non uni cuncta dabantur;
Sed fecit sibi quisque nefas. Semel omnia victor
Jussera.

Jusserat. Infandum domini per viscera ferrum
Exegit famulus; nati maduêre paterno
Sanguine. Certatum est, cui cervix cæsa parentis
Cederet. In fratrum ceciderunt præmia fratres.

(5) Intrepidus tanti sedit securus ab alto
Spectator sceleris: miseri tot millia vulgi
Non piguit jussisse mori.

(6) Invenit insomni volventem publica curâ
Fata virum, casusque urbis, cunctisque timentem,
Securumque sui; farique his vocibus orsus.
Omnibus expulsæ terris, olimque fugatæ
Virtutis jam sola fides, quam turbine nullo
Excutiet fortuna tibi; tu mente labantem
Dirige me; dubium certo tu robore firma.
Namque alii Magnum, vel Cæsaris arma sequantur,
Dux Bruto Cato solus erit. Pacemne tueris,
Inconcussa tenens dubio vestigia mundo?
An placuit, ducibus scelerum, populique furentis
Cladibus immistum; civile absolvere bellum?
Quemque suæ rapiunt scelerata in prælia causæ:
Hos polluta domus, legesque in pace timendæ;
Hos ferro fugienda fames, mundique ruinæ
Permiscenda fides. Nullum furor egit in arma.
Castra petunt magnâ victi mercede; tibi uni
Per se bella placent. Quid tot durasse per annos
Profuit immunem corrupti moribus ævi?
Hoc solum longæ pretium virtutis habebis?
Accipient alios, facient te bella nocentem.

Ne tantum, ô superi! liceat feralibus armis,
Has etiam movisse manus: nec pila lacertis
Missa tuis cæca telorum in nube ferantur;
Nec tanta incassum virtus eat. Ingeret omnis
Se belli fortuna tibi. Quis nolet ab isto
Ense mori, quamvis alieno vulnere labens,
Et scelus esse tuum? Melius tranquilla sine armis
Otia solus ages, sicut cœlestia semper
Inconcussa suo volvuntur sidera lapsu.
Fulminibus proprior terræ succenditur aër,
Imaque telluris ventos, tractusque coruscos
Flammarum accipiunt; nubes excedit Olympus,
Lege deûm. Minimas rerum discordia turbat;
Pacem summa tenent. Quam lætè Cæsaris aures
Accipient tantum venisse in prœlia civem!
Nam prælata suis nunquam diversa dolebit
Castra Ducis Magni. Nimium placet ipse, Catoni
Si bellum civile placet. Pars magna Senatûs,
Et Duce privato gesturus prœlia Consul
Sollicitant, proceresque alii: quibus adde Catonem
Sub juga Pompeii; toto jam liber in orbe
Solus Cæsar erit. Quod si pro legibus arma
Ferre juvat patriis, libertatemque tueri;
Nunc neque Pompeii Brutum, neque Cæsaris hostem,
Post bellum victoris habe. Sic fatur; at illi
Arcano sacras reddit Cato pectore voces.

(7) Summum, Brute, nefas civilia bella fatemur,
Sed quò fata trahunt, virtus secura sequetur.
Crimen erit superis & me fecisse nocentem.

Sidera quis, mundumque velit ſpectare cadentem,
Expers ipſe metûs ? . . . .
. . . .
. . . . Gentesne furorem
Heſperium ignotæ Romanaque ſigna ſequentur,
Deductique fretis alio ſub ſidere reges;
Otia ſolus agam ? Procul hunc arcete furorem
O ſuperi, motura Dacas ut clade Getaſque
Securo me Roma cadat ! Ceu morte parentem
Natorum orbatum, longum producere funus
Ad tumulum jubet ipſe dolor; juvat ignibus atris
Inſeruiſſe manus, conſtructoque aggere buſti
Ipſum atras tenuiſſe faces; non ante revellar,
Examinem quam te complectar, Roma, tuumque
Nomen, Libertas, & inanem proſequar umbram.
Sic eat: immites Romana piacula divi
Plena ferant: nullo frodemus ſanguine bellum.
O utinam, Cœlique Deis, Erebique liberet
Hoc caput in cunctas damnatum exponere pœnas!
Devotum hoſtiles Decium preſsêre catervæ;
Me geminæ figant acies; me barbara telis
Rheni turba petat: cunctis ego pervius haſtis
Excipiam medius totius vulnera belli.
Hic redimat ſanguis populos; hac cæde luatur
Quidquid Romani meruerunt pendere mores.
Ad juga cur faciles populi, cur ſæva volentes
Regna pati pereunt ? Me ſolum invadite ferro,
Me fruſtra leges & inania jura tuentem:
Hic dabit hic pacem jugulus, finemque laborum

Gentibus Hesperiis: post me regnare volenti
Non opus est bello. Quin publica signa, Ducemque
Pompeium sequimur? Nam, si fortuna favebit,
Hunc quoque totius sibi jus promittere mundi
Non bene compertum est: ideo me milite vincat,
Ne sibi vicisse putet.

(8) Interea, Phœbo gelidas pellente tenebras,
Pulsatæ sonuere fores: quas sancta relicto
Hortensî mœrens irrupit Marcia busto.
Quondam virgo toris melioris juncta mariti;
Mox, ubi connubii pretium mercesque soluta est
Tertia jam soboles; alios fecunda penates
Impletura datur, geminas è sanguine matris
Permistura domos. Sed postquam condidit urnâ
Supremos cineres, miserando concita vultu,
Effusas laniata comas, concussaque pectus
Verberibus crebris, cineresque ingesta sepulcri,
Non aliter placitura viro, sic mœsta profatur:
Dum sanguis inerat, dum vis materna, peregi
Jussa Cato; & geminos excepi feta maritos.
Visceribus lassis, partuque exhausta, revertor
Jam nulli tradenda viro. Da fœdera prisci
Illibata tori; da tantùm nomen inane
Connubii; liceat tumulo scripsisse, *Catonis
Marcia*; nec dubium longo quæratur in ævo,
Mutarim primas expulsa, an tradita tædas.
Non me lætorum sociam, rebusque secundis
Accipis: in curam venio, partemque laborum.
Da mihi castra sequi. Cur tutâ in pace relinquar,

Et ſit civili proprior Cornelia bello ?
Hæ flexêre virum voces, & tempora quamquam
Sunt aliena toris, jam fato in bella vocante,
Fœdera ſola tamen, vanâque carentia pompâ
Jura placent, ſacriſque Deos admittere teſtes.

(9) Sic, ut erat, mœſti ſervans lugubria cultûs,
Quoque modo natos, hoc eſt amplexa maritum.

(10) Junguntur taciti, contentique auſpice Bruto.

(11) Ille nec horificam ſancto dimovit ab ore
Cæſariem, duroque admiſit gaudia vultu.
Ut primum tolli feralia viderat arma,
Intonſos rigidam in frontem deſcendere canos
Paſſus erat, mœſtamque genis increſcere barbam.
Uni quippe vacat, ſtudiiſque odiiſque carenti,
Humanum lugere genus. Nec fœdera priſci
Sunt tentata tori. Juſto quoque robur amori
Reſtitit. Hi mores, hæc duri immota Catonis
Secta fuit : ſervare modum, finemque tenere,
Naturamque ſequi, patriæque impendere vitam;
Nec ſibi, ſed toti gentium ſe credere mundo.
Huic epulæ, viciſſe famem; magnique penates,
Submoviſſe hiemem tecto ; pretioſaque veſtis,
Hirtam membra ſuper, Romani more Quiritis,
Induxiſſe togam. Veneris huic maximus uſus
Progenies : Urbi pater eſt, Urbique maritus :
Juſticiæ cultor, rigidi ſervator honeſti :
In commune bonus : nulloſque Catonis in actus

Subrepsit, partemque tulit sibi nata voluptas.

(12) Concessâ pudet ire viâ, civemque videri.

(13) . . . . Ut cum mare possidet Auster
Flatibus horrisonis, hunc æquora tota sequuntur:
Si rursus tellus, pulsu laxata tridentis
Æolii, tumidis immittat fluctibus Eurum;
Quamvis icta novo, ventum tenuere priorem
Æquora; nubiferoque polus cùm cesserit Euro,
Vendicat unda Notum.

(14) Vive, licet nolis; & nostro munere, dixit,
Cerne diem. Victis jam spes bona partibus esto,
Exemplumque mei; vel, si libet, arma retenta;
Et nihil hac veniâ, si viceris ipse, paciscor.
Fatur; & astrictis laxari vincula palmis
Imperat. Heu quantò melius, vel cæde peractâ,
Parcere Romano potuit fortuna pudori!
Pœnarum extremum civi, quod castra secutus
Sit patriæ, Magnumque Ducem, totumque Senatum,
Ignosci. Premit ille graves interritus iras;
Et secum: Romamne petes, pacisque recessus
Degener? In medios belli non ire furores,
Jamdudum moriture, paras? Rue certus, & omnes
Lucis rumpe moras, & Cæsaris effuge munus.

(15) O rabies miseranda ducis! cum fata Camillis
Te, Cæsar, magnisque velint miscere Metellis,
Ad Cinnas, Mariosque venis!

(16) . . . . Licet ille solutum
Defectumque vocet, ne vos mea terreat ætas.
Dux sit in his castris senior, dum miles in illis.
Quo potuit civem populus perducere liber,
Ascendi; supraque nihil nisi regna reliqui.
Non privata cupit, Romana quisquis in urbe
Pompeium transire parat. Hinc consul uterque,
Hinc acies statura Ducum. Cæsarne, Senatus
Victor erit? Non tam cæco trahis omnia cursu,
Teque nihil, Fortuna, pudet.

(17) At nunquam patiens pacis, longæque quietis
Armorum, ne quid fatis mutare liceret,
Assequitur, generique premit vestigia Cæsar.
Sufficerent aliis primo tot mœnia cursu
Rapta, tot oppressæ dejectis hostibus arces,
Ipsa caput mundi, bellorum maxima merces,
Roma capi facilis; sed Cæsar in omnia præceps,
Nil actum credens, dum quid superesset agendum,
Instat atrox; & adhuc, quamvis possederit omnem
Italiam, extremo sedeat quod littore Magnus,
Communem tamen esse dolet.

(18) Dux etiam votis hoc te, Fortuna, precatur,
Quam retinere vetas, liceat sibi perdere saltem
Italiam. Vix fata sinunt.

(19) Heu pudor! exigua est fugiens victoria Magnus!

(20) . . . . . . Pelagus jam, Magne, tenebas
Non ea fata ferens, quæ, cum semper æquora toto

Prædonem ſequerere mari. Laſſata triumphis
Deſcivit fortuna tuis. Cum conjuge pulſus,
Et natis, totoſque trahens in bella penates,
Vadis adhuc ingens populis comitantibus exul.
Quæritur indignæ ſedes longinqua ruinæ.
Non quia te ſuperi patrio privare ſepulchro
Maluerint: Phariæ buſto damnantur arenæ;
Parcitur Heſperiæ, procul hoc ut in orbe remoto
Abſcondat Fortuna nefas, Romanaque tellus
Immaculata ſui ſervetur ſanguine Magni.

Argument du troisième Livre.

PENDANT le trajet de la flotte, Pompée se livre au sommeil, & voit l'ombre de Julie en songe. Il aborde dans l'Illyrie. César se rend à Rome : il y assemble le Sénat. Il veut faire ouvrir le temple de Saturne pour en enlever le trésor public. Le Tribun Metellus s'y oppose : sa résistance est vaine, & le trésor est enlevé. Pompée engage dans son parti les peuples de l'Orient, du Midi, & du Nord. César, avec ses légions, franchit les Alpes pour aller en Espagne : Marseille refuse de se donner à lui. Siége de Marseille. La forêt des Druides est abattue. César, impatient de se rendre en Espagne, laisse à ses lieutenans le soin de poursuivre le siége. Les Marseillois mettent le feu aux travaux

de César. Sa flotte, commandée par D. Brutus, se présente devant Marseille. Combat sur mer.

LA PHARSALE DE LUCAIN.

LIVRE TROISIEME.

TANDIS que le vent du midi enfloit la voile, & pouffoit la flotte fur l'humide plaine, tous les yeux étoient tournés du côté de la vafte mer; Pompée lui feul ne put détacher fes regards du rivage de l'Italie, qu'il voyoit pour la dernière fois. Mais bientôt cette terre chérie difparoît à fa vue, & fes montagnes couronnées de nuages s'évanouiffent dans le lointain.

Accablé d'ennuis, épuifé de fatigue, le Héros enfin fuccombe & fe livre au fommeil. Alors l'image de Julie (1) perçant la terre, fe préfente à lui, comme une furie, fur un tombeau qui vomit des

ſeux. « Ton crime eſt retombé ſur moi (lui dit-elle) ; on me traîne de l'Elyſée dans le Tartare, de l'aſile des ames juſtes au noir ſéjour des mânes criminels. J'ai vu les Euménides s'armer de torches empoiſonnées, pour les ſecouer au milieu de vous. Le Nocher du brûlant Achéron prépare des barques ſans nombre. On agrandit les cachots des enfers. Les furies ſuffiront à peine à châtier tant de criminels ; les mains des Parques vont ſe laſſer à trancher les jours de tant de victimes. Il t'en ſouvient, Pompée ; le temps de notre hymen a été celui de tes triomphes. Tu as changé de fortune en changeant d'épouſe. Elle eſt née pour le malheur de tous ſes maris, cette Cornélie, femme ſans pudeur, qui n'a pas rougi d'entrer dans mon lit, quand mon bûcher fumoit encore. Qu'elle ſoit donc ſans ceſſe attachée à tes pas & ſur les mers & dans les camps ; pourvu que je trouble ton ſommeil auprès d'elle, & que je dérobe à ton indigne amour tous les momens que tu lui deſtines. Céſar & Julie s'em-

parent de toi. Mon père le jour, & moi la nuit, nous t'occuperons sans relâche. Le Léthé ne t'a point effacé de ma mémoire. Les Dieux des enfers m'ont permis de te poursuivre & de me venger. Tu me verras, au signal du combat, m'élever entre les deux armées. Mon ombre ne souffrira jamais que tu cesses d'être le gendre de César. Tu crois en vain trancher avec l'épée les nœuds d'une sainte alliance ; la guerre civile va te rendre à moi ». A ces mots elle se dérobe à son époux, qui lui tend les bras.

Il s'éveille, & sa frayeur se dissipe avec son sommeil. Les menaces du ciel & des enfers, loin de l'abattre, l'élèvent au dessus de lui-même. Il voit sa perte, & il y court. Pourquoi (dit il) m'effrayer d'un vain songe ? Ou la mort n'est rien, ou elle ne doit laisser aucun ressentiment de la vie ; & ni l'amour ni la haîne ne nous suivent dans le tombeau.

Déjà le soleil se plongeoit au sein de l'onde, & nous cachoit de son globe enflammé ce que la lune nous dérobe du

ſien lorſqu'elle approche de ſa plénitude, ou qu'elle commence à s'en éloigner. Ce fut alors que la côte d'Illyrie offrit un aſile sûr, un accès facile aux vaiſſeaux de Pompée. On ploie les voiles, on baiſſe les mâts, & l'on aborde à l'aide des rames (*a*).

Dès que Céſar, à qui les vents enlevoient ſa proie, & qui l'avoit ſuivie des yeux, ſe trouva ſeul au bord de l'Italie, loin de ſe réjouir d'en avoir chaſſé ſon rival, il gémit de voir qu'il lui eût échappé. Aucun ſuccès ne le flatte, s'il ne décide de l'empire du monde : la victoire elle-même eſt trop achetée s'il faut l'attendre. Mais oubliant pour un temps la guerre, & tout occupé des ſoins de la paix, il cherche à ſe concilier la légère faveur du peuple : il ſait que la diſette ou l'abondance décide le plus ſouvent de ſa haîne ou de ſon amour ; que celui qui nourrit ſon oiſiveté en eſt le maître ;

(*a*) Pompée avoit onze légions, & environ ſept mille hommes de cavalerie.

au lieu qu'il n'eſt point de crainte (2) qui retienne un peuple affamé. Il charge Curion d'aller (*a*) enlever les blés de la Sicile, & Valérius ceux de la Sardaigne. Ces deux îles ſont renommées par la richeſſe de leurs moiſſons : nulle autre contrée de la terre n'a tant de fois répandu l'abondance dans l'Italie. A peine la Libye eſt-elle plus fertile, dans les années même où les vents du midi permettent à Borée d'aſſembler les nuages vers le milieu de l'axe du monde, & d'y verſer des pluies abondantes.

Acquitté de ce premier ſoin, Céſar marche à Rome en vainqueur. Ses légions le ſuivent, mais déſarmées, & portant ſur le front le doux préſage de la paix.

Dieux ! s'il ne revenoit dans ſa patrie que chargé des dépouilles des peuples de la Gaule & du Nord, quel triomphe pour lui, quelle pompe ! Le Rhin, l'Océan

---

(*a*) Avec trois légions, pour paſſer de là en Afrique. *Céſ. de la guerre civile, liv.* 1.

lui-même enchaînés à son char, la Bretagne & la Gaule captives ! que de gloire il a perdu en abusant de la victoire ! Les habitans des villes (3) n'accourent point sur sa route avec une joie tumultueuse ; ils le voient passer, & baissent les yeux, saisis d'une terreur muette. En aucun lieu le peuple des campagnes ne se précipite au devant de ses pas. César s'applaudit cependant de leur inspirer tant de crainte ; à peine eût-il préféré leur amour. Déjà il a passé la forteresse d'Anxur & la forêt consacrée à la Diane de Scythie ; déjà il découvre d'une éminence cette Rome qu'il n'avoit pas vue depuis dix ans qu'avoit duré la guerre des Gaules. Il s'étonne lui-même de l'état où il l'a réduite, & il lui adresse ces mots : « Est-il possible (4), ô séjour des Dieux, que l'on abandonne tes murs sans y être forcé par la guerre ! Et quelle ville méritera qu'on la défende, si ce n'est Rome ? Heureusement ce n'est ni le Parthe, ni le Dace uni au Gète, ni le Sarmate secondé du Pannonien qui te menace : la

Fortune

Fortune n'oppose qu'un citoyen qui t'aime, au chef timide qui n'ose te garder ».

Bientôt César entre dans Rome, où l'épouvante l'a devancé : car on s'attend qu'il va la livrer au pillage, comme une ville prise d'assaut, saccager ses murs, embraser ses temples, ensevelir les Dieux de la patrie sous les débris de leurs autels. On ne doute pas qu'il ne veuille tout ce qu'il peut ; & comme il peut tout, il n'est rien qu'on ne craigne. On ne feint pas même de le voir avec joie, & de faire des vœux pour lui ; la haîne occupe & remplit tous les cœurs.

Les pères de la patrie, du fond de leur retraite, se rendent au temple d'Apollon, où César les fait appeler. C'est la première fois qu'un citoyèn ose convoquer le Sénat. On n'y voit point de sièges réservés pour les Consuls & le Préteur, pour les Censeurs & les Ediles : César réunit toutes ces dignités en lui seul ; & c'est pour entendre la volonté d'un homme que le Sénat est assemblé. Les Pères conscrits

prennent place, résolus de consentir à tout, soit qu'il demande un trône ou des autels, l'exil ou la mort du Sénat lui-même. Graces aux Dieux, César eut honte d'exiger ce que Rome n'eût pas eu honte de permettre (*a*).

Cependant la Liberté indignée osa se révolter encore, & tenter, par l'organe d'un citoyen, si les lois pourroient résister à la force. Le Tribun Métellus (*b*), voyant qu'on alloit enlever le trésor du temple de Saturne, accourut, se fit un passage à travers le cortège de César, & se présenta sur le seuil du temple qu'on alloit ouvrir. L'avarice est donc la seule passion qui brave le fer & la mort (5)? César foule aux pieds les lois, sans que personne s'arme pour elles; & le plus vil de tous les biens, l'or excite un soulèvement. Métellus s'oppose au pillage du

(*a*) Tous les Historiens attestent la modération dont il usa. Il ne parla que du soin de la République, de réconciliation, & de paix.

(*b*) César, dans ses Commentaires, a passé ce fait sous silence.

temple, & s'adreſſant à Céſar : « Tu n'ouvriras ces portes (lui dit-il) qu'après m'avoir percé le ſein, & tu n'emporteras les dépouilles du temple, que ſouillé du ſang d'un Tribun. Tu ſais ſi les Dieux laiſſent violer impunément cette dignité ſainte, & ſi les Euménides l'ont vengée de l'impiété de Craſſus (*a*) ? Sois ſacrilège à ſon exemple ; tire ce glaive, & frappe ſans rougir. Tu n'as point à craindre les yeux du peuple : nous ſommes ſeuls, Rome eſt déſerte. Mais dis-moi, tyran, que veux-tu ? Livrer la patrie en proie à tes ſoldats ? Il te reſte encore tant de provinces, tant de villes à ruiner ! Qu'as-tu beſoin des tréſors de la paix ? n'as-tu pas tous ceux de la guerre » ?

Ce diſcours alluma la colère du vainqueur. « Tu te flattes en vain (lui dit-il) d'obtenir de moi une mort honorable : non, Métellus, ma main ne ſera point

(*a*) Ateius, Tribun du peuple, n'ayant pu l'empêcher de partir de Rome pour aller faire la guerre aux Parthes, le chargea de malédictions. *Plut. vie de Craſſus.*

souillée d'un sang aussi vil que le tien. Il n'est point de marque d'honneur qui te rende digne de mon ressentiment. C'est donc à toi que Rome confie la défense de sa liberté ? Certes le temps a bien changé les choses, si les lois aiment mieux s'appuyer sur Métellus, que de fléchir devant César » ! Alors, impatient de voir que le Tribun ne quittoit point la porte du temple, il regardoit ses soldats rangés autour de lui, & alloit oublier le caractère pacifique dont il s'étoit revêtu, si Cotta n'eût dissuadé Métellus d'une résistance imprudente.

« Sous l'autorité d'un seul (6), lui dit-il, la liberté se détruit elle-même en s'obstinant à ne pas fléchir. Vous en conserverez du moins l'ombre, si, en cédant à la nécessité, vous semblez vouloir tout ce qu'elle exige. Nous avons subi tant de lois injustes ! la seule excuse que peut avoir une si honteuse obéissance, c'est l'impuissance de résister. Qu'ils se hâtent d'emporter loin de nous ces trésors pernicieux, ces fatales semences de

guerre. La ruine de l'Etat regarde & intéreſſe un peuple libre ; mais la misère d'un peuple eſclave lui eſt moins onéreuſe qu'à ſes tyrans.

Métellus s'éloigne à ces mots ; & la roche Tarpeïenne, retentiſſant du bruit des portes, annonce à Rome que le temple eſt ouvert. Du fond de ce temple fut alors tiré ce dépôt ſi long-temps inviolable des revenus du peuple romain ; le tribut des Carthaginois, celui de Perſée & de Philippe ; tout l'or que Pyrrhus laiſſa dans tes mains, ô Rome, alors vertueuſe & libre, cet or au prix duquel Fabrice avoit refuſé de te trahir ; ce qu'avoit épargné la frugalité de nos pères ; ce que l'opulente Aſie avoit payé de tribut aux Romains ; ce que Métellus avoit rapporté de l'île de Crète, & Caton de l'île de Chypre ; enfin les dépouilles de l'Orient captif & les richeſſes de tant de Rois étalées tout récemment encore dans les triomphes de Pompée, tout fut envahi ; le temple fut livré à la plus affreuſe ra-

pine; & dès-lors (7), exemple inoui! César fut plus riche que Rome.

Cependant la fortune de Pompée soulevoit les nations, & les attiroit de toutes parts dans sa querelle & dans sa ruine. La Grèce, qui voyoit de plus près l'appareil de la guerre, s'empressa d'y contribuer. Des campagnes de la Phocide & des deux sommets du Parnasse, des champs de Bœotie que borde le Céphise, des environs de Thèbes où coule Dircé, de l'Elide qu'arrose l'Alphée, avant de traverser les mers pour aller chercher Aréthuse, on voit les peuples accourir.

Ceux d'Arcadie descendent du Ménale, ceux d'Epire abandonnent les Atamanes, & Dodone qui ne rend plus d'oracles, & ce rivage autrefois célèbre (*a*) où regna la veuve d'Hector. L'Illyrie a pris les armes, l'Istrie a suivi son exemple. Athènes, quoique nouvellement épuisée de combattans, arme encore quelques vaisseaux. Cent

(*a*) Oricum.

villes de Crète unissent leurs forces ; la Thessalie assemble les siennes : on quitte les bords du Pénée & les forêts du mont Oëta, & ce golfe (*a*) où fut lancé le premier navire qui fendit les mers, l'Argo, qui rassembla sur un même rivage des peuples inconnus l'un à l'autre, qui exposa la race humaine à la fureur des vents & des ondes, & lui apporta une nouvelle mort.

Le Thrace a déserté l'Hémus, & les bords du Strimon d'où l'on voit ces oiseaux qui fendent les airs en phalange, fuir aux approches de l'hiver, & chercher sur le Nil un climat plus doux. Sur les pas du Thrace s'avancent les habitans de cette île qu'embrasse le Danube lorsqu'il se plonge dans l'Euxin. De leur côté marchent les peuples de Mysie, & ceux d'Eolie qu'abreuve le Caïque, & ceux qui cultivent la stérile Arisbé. La Phrygie assemble les siens. Pitané se voit dépeuplée, ainsi que Célène qui regrette

(*a*) Iolco.

encore le Satyre, imprudent émule du Dieu de la lyre & du chant. On quitte les bords du Méandre & du Marſyas qu'il reçoit dans ſon ſein, & du Pactole qui coule à travers des mines d'or, & de l'Hermus auſſi riche que le Pactole par la fertilité de ſes rives. Ceux de la Troade ſe rendent eux-mêmes ſous les drapeaux d'un Chef qui court avec eux à ſa perte; & la fabuleuſe origine de Céſar deſcendant d'Iule, ne les empêche pas de s'armer contre lui.

Les forêts du Taurus ſont déſertes, les murs de Tharſe abandonnés; les ports de Cilicie retentiſſent des bruyans apprêts d'une flotte, & les Ciliciens, que Cynoſure (*a*) conduit ſi sûrement, traverſent les mers, non plus, comme autrefois, en pirates, mais en guerriers. Avec eux marchent aux combats les ſauvages habitans de la Cappadoce, & ceux de l'Ar-

(*a*) La petite Ourſe, la même que les Phéniciens avoient priſe pour guide dans leur navigation. *Strab. liv.* 1. *de ſa Géog.*

ménie répandus ſur le mont Amane & ſur les bords du Niphate qui roule des rochers, & ceux des rives de l'Halis que le malheur de Créſus a rendu célèbre. Le Syrien quitte les bords de l'Oronte, l'Iduméen ſes champs ombragés de palmes, le Phénicien les murs de Damas & de Gaza, de Tyr & de Sidon qu'enrichit la pourpre. Ce peuple (8) eſt le premier, ſi l'on en croit la Renommée, qui ait eſſayé de rendre la parole viſible, & de la fixer ſous les yeux. L'Egypte n'avoit point encore appris à tracer la penſée ſur l'écorce de ſes roſeaux ; ſeulement elle gravoit ſur la pierre des figures d'oiſeaux, de reptiles, de quadrupèdes ; & ces images parloient à la vue un langage myſtérieux.

La guerre attire en même temps les peuples heureux qui cultivoient les riches campagnes de l'Euphrate & du Tigre. Ces deux fleuves prennent leur ſource dans la même chaîne de montagnes ; & lorſque, dans leur cours, leurs eaux ſe réuniſſent, on ne ſait plus lequel des deux

noms leur donner. Mais l'Euphrate a l'avantage de se répandre, comme le Nil, dans de vastes plaines que ses eaux fertilisent ; tandis que le Tigre se perd au sein de la terre, où il s'est fait une route cachée, & ne renaît de sa nouvelle source que pour se jeter dans l'Océan.

L'Arabe vient sous un ciel nouveau, & il s'étonne de n'y voir jamais les ombres s'étendre du côté du midi. La fureur des Romains se communique jusqu'au fond de l'Asie, chez les Orètes & les Carmanes, d'où l'on découvre à peine l'Ourse & le rapide Bootès. Elle passe de même en Afrique chez le brûlant Ethiopien si éloigné de nos climats. Ammon ne cesse de voir traverser ses déserts par des légions d'hommes armés ; & depuis les Syrtes jusqu'au rivage Maure, la Libye a rassemblé tout ce qu'elle a de combattans. Les peuples qui couvrent les riches bords du Phase vont courir les mêmes dangers. Le Parthe belliqueux reste seul en balance entre César & Pompée, & il s'applaudit de les voir divisés.

Mais les peuples errans dans les déserts de la Scythie, ceux que le Bactre environne, ceux que l'Hircanie enferme dans ses forêts, ceux qui vivent au pied du Caucase, se rangent du parti du Sénat. Des climats glacés où le Tanaïs, se précipitant du sommet du Riphée, sépare l'Europe de l'Asie ; des bords du détroit du Palus Méotide, égal au passage qu'Alcide ouvrit aux eaux de l'Océan, tous les peuples du nord volent au secours de Pompée. Il voit arriver dans son camp le Sarmate, voisin du Moscovite, l'Arimaspe qui relève ses cheveux avec des liens tissus de l'or que son fleuve roule, le Massagette qui, dans les combats, se nourrit du sang du coursier qui le porte, & le Gélon si rapide à la course, & le Coâtre qui vit dans des forêts dont les chênes touchent aux cieux. Le signal de la guerre a mis en mouvement les peuples mêmes de l'Aurore, jusques dans ces régions éloignées où le Gange est adoré, le Gange, le seul des fleuves de l'univers qui ose suivre un cours opposé à celui du Dieu

de la lumière, & s'ouvrir une embouchure en face du ſoleil naiſſant. C'eſt par le Gange que fut arrêté le héros de la Macédoine, ſans qu'il pût arriver aux bords de l'Orient : vainqueur du monde juſques-là, il s'avoua vaincu par le Gange.

Le même ſignal retentit ſur l'Indus, ce fleuve qui, ſe jetant au ſein des mers par deux bouches profondes, ne s'aperçoit pas dans ſa rapidité que l'Hidaſpe ſe mêle à ſes eaux. En même temps s'uniſſent, pour marcher aux combats, les peuples qui boivent ſur ces bords la douce liqueur qu'un roſeau diſtille, & ceux qui teignent leur chevelure dans le ſuc doré d'une plante, & qui ſement de pierreries le long tiſſu dont ils s'enveloppent, & ceux qui dreſſent eux-mêmes leurs bûchers & ſe jettent vivans au milieu des flammes. O quelle gloire (9) n'eſt-ce pas pour eux de diſpoſer ainſi d'eux-mêmes, &, raſſaſiés de la vie, d'en donner les reſtes aux Dieux !

Ni ſous les drapeaux de Cyrus, ni dans

l'armée de Xercès, ni sur la flotte d'Agamemnon, jamais on n'avoit vu tant de Rois se réunir sous un même Chef, ni tant de peuples différens de vêtemens, de traits, & de langage. Ce sont autant de compagnons que la Fortune veut que Pompée entraîne dans sa vaste ruine, & autant de victimes qu'elle va immoler aux funérailles de ce grand Homme, pour les rendre dignes de lui. Ou plutôt, de peur que l'heureux César n'ait plus d'un combat à livrer pour subjuguer le monde, elle veut le lui donner à vaincre tout à la fois, en un seul jour, dans les champs de la Thessalie.

Dès que César est sorti des murs de Rome, que son aspect faisoit trembler, il semble donner à ses légions des aîles pour franchir les Alpes, à travers les nuages qui les couronnent. Mais tandis que les autres Nations frémissent au nom de César, Marseille, cette colonie de Phocéens, ose rester fidèle à son alliance avec Rome, & préférer le parti le plus juste au plus heureux. Cependant elle veut essayer, par un

langage pacifique, de fléchir la fureur indomptable de César, & la dureté de cette ame superbe. Ses députés, choisis parmi la jeunesse (*a*), s'avancent, l'olive dans les mains, au devant de César & de ses légions.

« Romains (10), dirent-ils, vos annales attestent que dans les guerres du dehors Marseille a dans tous les temps partagé les travaux & les dangers de Rome ; aujourd'hui même, si tu veux, César, chercher dans l'univers de nouveaux triomphes, nos mains vont s'armer, & te sont dévouées ; mais si dans les combats où vous courez, Rome, ennemie d'elle-même, va se baigner dans son propre sang, nous n'avons à vous offrir que des larmes & un asile. Les coups que Rome va se porter, nous seront sacrés comme ceux de la foudre. Si les Dieux s'armoient contre les Dieux, ou si les géans leur déclaroient la guerre, la piété des humains seroit insensée d'oser vouloir les secou-

(*a*) Il y avoit quinze députés.

rir par des vœux ou par de foibles armes; & ce ne feroit qu'au bruit du tonnerre que l'homme, aveugle fur le deftin des Dieux, s'apercevroit que Jupiter feroit encore maître de l'Olympe. Ajoutez au refpect qui nous retient, que des peuples fans nombre accourent dans vos camps, & que ce monde corrompu n'a pas affez le crime en horreur, pour que vos guerres domeftiques manquent de glaives & de miniftres. Et plût aux Dieux que la terre entière penfât comme nous, qu'elle refufât de feconder vos haînes, & que nul étranger ne voulût fe mêler à vos combattans! Que feriez-vous livrés à vous-mêmes? Eft-il un fils à qui les armes ne tombaffent des mains à la rencontre de fon père? Eft-il des frères affez barbares pour croifer leurs lances & fe percer de traits? La guerre eft finie, fi vous êtes privés du fecours de ceux à qui elle eft permife. Pour nous, la feule grace que nous vous demandons, c'eft de laiffer loin de nos murs ces drapeaux, ces aigles terribles; de daigner

vous fier à nous, & de consentir que nos portes soient ouvertes à César, & fermées à la guerre. Permets, César, permets qu'il reste sur la terre un asile inaccessible au crime, & sûr egalement pour les deux partis, où Pompée & toi, si jamais le malheur de Rome vous touche & vous dispose à un accord, vous puissiez venir désarmés. Du reste, qui peut t'engager, quand la guerre t'appelle en Espagne, à suspendre ici ta marche rapide? Est-ce de nous que le succès dépend? Nous ne sommes d'aucun poids dans la balance des destins du monde. Depuis que ce peuple, exilé de son ancienne patrie, a quitté les murs de Phocée (*a*) livrés aux flammes, quels ont été nos heureux exploits? Enfermés dans d'étroites murailles, & sur un rivage étranger, notre bonne foi seule nous rend illustres. Toutefois si tu prétends assiéger nos murs & briser nos portes,

(*a*) Phocée, ville d'Ionie, & non pas de Phocide, comme le poète & bien d'autres l'ont cru.

nous sommes résolus à braver le fer & la flamme, & la soif & la faim. Si tu nous prives du secours des eaux, nous creuserons ; nous lêcherons la terre ; si le pain nous manque, nous nous réduirons aux alimens les plus immondes. Ce peuple aura le courage de souffrir pour sa liberté tous les maux que supporta Sagunte assiégée par Annibal. Les enfans qui, dans les bras de leurs mères défaillantes, presseront en vain leurs mamelles taries & desséchées par la faim, en seront arrachés & jetés dans les flammes ; l'épouse demandera la mort à son époux chéri ; les frères se perceront l'un l'autre pour se délivrer de la vie ; & cette guerre domestique nous fera moins d'horreur que celle où tu veux nous forcer ».

Ainsi parla cette vertueuse jeunesse ; & César, dont la colère enflammoit les regards, la laisse éclater en ces mots : « Ce peuple transfuge compte vainement sur la rapidité de ma course. Tout impatient que je suis de me rendre aux extrémités

de la terre, j'aurai le temps de raſer ſes murs. Réjouiſſez-vous, compagnons, le ſort préſente ſur votre paſſage de quoi exercer votre valeur. Nous avons beſoin d'ennemis, comme les vents ont beſoin d'obſtacles pour ramaſſer leurs forces diſſipées, & comme la flamme a beſoin d'aliment. Tout ce qui cède nous dérobe la gloire de vaincre, que la révolte nous offriroit. Marſeille (dit-on) conſent à m'ouvrir ſes portes, ſi j'ai la baſſeſſe de vouloir m'y préſenter ſeul & ſans armes. C'eſt donc peu de m'exclure, elle veut m'enfermer ! Ne croit-elle pas ſe dérober à la guerre qui embraſe le monde ? Lâches (11), vous ſerez punis d'avoir oſé prétendre à la paix ; & vous apprendrez que du temps de Céſar il n'y a point d'aſile plus ſûr au monde que la guerre même ſous ſes drapeaux ». Il dit, & marche vers les murs de Marſeille, où rien n'annonce la frayeur. Il trouve les portes fermées, & les remparts couverts d'une jeuneſſe nombreuſe & réſolue à s'enſevelir ſous ſes murs. Ce ſera pour Mar-

feille un honneur immortel, un fait mémorable dans tous les âges, d'avoir soutenu sans abattement les approches de la guerre, d'en avoir suspendu le cours; & tandis que l'impétueux César entraînoit tout sur son passage, de n'avoir seule été vaincue que par un siège pénible & lent. Quelle gloire en effet de résister aux destins, & de retarder si long-tems la fortune impatiente de donner un maître à l'univers!

Non loin (*a*) de la ville est une colline dont le sommet applani forme un terrein spacieux. Cette hauteur, où il est facile à César de se retrancher par une longue enceinte, lui présente un camp avantageux & sûr. Du côté opposé à cette colline, & à la même hauteur, s'élève un fort qui pro-

(*a*) *Massilia ferè ex tribus oppidi partibus mari alluitur; reliqua quarta est quæ aditum habet à terrâ. Hujus quoque spatii pars ea quæ ad arcem pertinet, loci naturâ & valle altissimâ munita, longam & difficilem habet oppugnationem.* Cæs. de bell. civ. lib. 2.

tège la ville ; & dans l'intervalle sont des champs cultivés.

César trouve digne de lui le vaste projet de combler le vallon, & de joindre les deux éminences. Dabord, pour investir la ville du côté de la terre, il fait pratiquer un long retranchement du haut de son camp jusqu'à la mer. Un rempart de gazon (*a*), couronné d'épais créneaux, doit embrasser la ville, & lui couper les eaux & les vivres qui lui viennent des champs voisins.

D'immenses forêts tombent de toutes parts, & les cîmes des montagnes sont dépouillées de leurs chênes antiques ; car il falloit que le milieu du rempart n'étant comblé que de légers faisceaux couverts d'une couche de terre, les deux bords fussent contenus par des pieux & des poutres solidement unies, de peur que ce terrein mal affermi ne s'écroulât sous le poids des tours.

(*a*) *C. Trebonius aggerem in altitudinem pedum octoginta extruit.* Ibid.

Non loin de la ville étoit un bois sacré (12) & dès long-tems inviolable, dont les branches entrelacées, écartant les rayons du jour, enfermoient sous leur épaisse voûte un air ténébreux & de froides ombres. Ce lieu n'étoit point habité par le Dieu tutélaire des campagnes, ni par les sylvains & les nymphes des bois. Mais il déroboit à la lumière un culte barbare & d'affreux sacrifices. Les autels, les arbres y dégouttoient de sang humain ; &, si l'on peut ajouter foi à la superstitieuse antiquité, les oiseaux n'osoient s'arrêter sur les rameaux de ce bois ténébreux, ni les bêtes féroces y chercher un repaire ; la foudre évitoit d'y tomber, & les vents craignoient d'en agiter les branches. Mais, sans leurs sifflemens lugubres, la forêt porte son horreur avec elle. De ses noirs rochers découle une onde impure ; les tristes simulacres des Dieux qu'on y adore sont informes & mutilés ; leur attitude seule & la couleur livide de ces bustes rongés par

le temps, imprime une ſombre épouvante. L'homme ne tremble pas ainſi devant des Dieux qui lui ſont peints ſous des traits auxquels il eſt accoutumé. Plus l'objet de ſon culte lui eſt inconnu, plus cette obſcurité le lui rend formidable. Les antres de la forêt rendoient (diſoit-on) de longs mugiſſemens ; les arbres déracinés & couchés par terre ſe relevoient d'eux-mêmes ; ils offroient, ſans ſe conſumer, l'image d'un vaſte incendie ; & des dragons rampans à longs replis embraſſoient les tiges de ces vieux chênes. Les peuples y portoient leurs offrandes, mais ſans en approcher jamais. Leurs Dieux les en avoient chaſſés, pour y habiter ſeuls en ſilence. Les Prêtres eux-mêmes, ſoit le jour, ſoit la nuit, n'y pénètrent qu'en pâliſſant ; ils tremblent, ſaiſis d'une profonde horreur en approchant de leurs idoles.

Ce fut d'abord cette forêt que Céſar ordonna d'abattre : elle étoit voiſine de ſon camp ; & comme la guerre l'avoit

épargnée, elle restoit seule, épaisse & touffue, au milieu des monts d'alentour que le fer avoit dépouillés.

A cet ordre, les plus courageux tremblent. La majesté du lieu les avoit remplis d'un saint respect ; & dès qu'ils frapperoient ces arbres sacrés, il leur sembloit déjà voir les haches vengeresses retourner sur eux-mêmes.

César, voyant frémir les cohortes, dont la terreur enchaînoit les mains, ose le premier se saisir de la hache ; il la lève, frappe & l'enfonce dans un chêne qui touchoit aux cieux. Alors leur montrant le fer plongé dans ce bois qu'ils avoient craint de violer : « Si quelqu'un de vous (dit-il) regarde comme un crime d'abattre la forêt, m'en voilà chargé ; c'est sur moi qu'il retombe ». Tous obéissent à l'instant, non que l'exemple les rassure, mais la crainte de César l'emporte sur celle des Dieux. Aussi-tôt les ormeaux, les hêtres, les chênes, les cyprès que rassembloit cette forêt terrible, virent pour la première fois tomber leur longue chevelure, & entre

leurs cîmes flottantes il se fit un passage à la clarté du jour. Toute la forêt s'ébranle à la fois, chancelle, & tombe sur elle-même ; mais en tombant (13) elle se soutient, & son épaisseur résiste à sa chûte.

A la vue d'un tel sacrilège, tous les peuples de la Gaule gémirent ; mais Marseille s'en applaudit. Qui peut se persuader en effet que les Dieux se laissent braver impunément ? & cependant combien de coupables la Fortune n'a-t-elle pas sauvés ? Il semble que le courroux du ciel n'ait le droit de tomber que sur les misérables.

Quand les bois furent abattus, on tira des campagnes voisines des charriots pour les enlever ; le laboureur consterné vit dételer ses taureaux ; & obligé d'abandonner son champ, il pleura la perte de l'année.

César, trop impatient pour se consumer dans les longueurs d'un siège, en laisse le soin à ses lieutenans (*a*) ; il tourne ses pas

(*a*) Il y laissa C. Trebonius, avec trois légions. *Ces. de la guerre civile, l.* 2.

du côté de l'Espagne, où ses légions l'ont dévancé (*a*), & ordonne à la guerre de le suivre vers cette extrémité du monde.

Cependant les travaux du siége s'avancent. Le rempart s'élève, & on y établit deux tours (*b*) de la même hauteur que les murs de la citadelle. Ces tours ne sont point attachées à la terre, mais elles roulent sur des essieux dont le mobile est en elles-mêmes. Les assiégés, du haut de leur fort, voyant ces masses s'ébranler, en attribuèrent la cause à quelque violente secousse qu'avoient donnée à la terre les vents enfermés dans son sein; & ils s'étonnèrent que leurs murailles n'en fussent pas ébranlées : mais tout à coup du haut de ces tours mou-

---

(*a*) Il avoit envoyé devant lui Caius Fabius, avec trois légions qui s'étoient trouvées autour de Narbonne, pour s'emparer des défilés des Pyrénées, & avoit ordonné à d'autres légions qui étoient plus loin, de les suivre sans différer. *Ibid.*

(*b*) *Turris structa, triginta pedibus patens ad sex tabulata elevata.* Ibid.

vantes tombe sur eux une grêle de dards. De leur côté, volent sur les Romains des traits plus terribles encore; car ce n'est point à force de bras que leurs javelots sont lancés : décochés par le ressort de la baliste, ils partent avec la rapidité de la foudre, & au lieu de s'arrêter dans la plaie, ils s'ouvrent une large voie à travers l'armure & les os fracassés, y laissent la mort, & volent au delà avec la force de la donner encore.

Cette machine formidable lance des pierres d'un poids énorme, & qui, pareilles à des rochers déracinés par le temps & détachés par un orage, brisent tout ce qu'elles rencontrent. C'est peu d'écraser les corps sous leur chûte, elles en dispersent au loin tous les membres avec le sang.

Mais à mesure que les assiégeans s'approchoient des murs, à couvert sous le toit d'airain qu'ils s'étoient fait de leurs boucliers, les traits qui de loin auroient pu les atteindre, passoient au dessus de leurs têtes; & il n'étoit pas facile aux ennemis de changer la direction de la machine qui les

lançoit. Mais la pesanteur des rochers leur suffit pour accabler tout ce qui s'approche, & ils se contentent de les rouler à force de bras du haut des murailles. Tant que les boucliers des Romains sont unis, & qu'ils se soutiennent l'un l'autre, ils repoussent les traits qui les frappent, comme un toit repousse la grêle qui, sans le briser, le fait retentir. Mais si-tôt que la force du soldat épuisée cède à l'ardeur des assiégés, & laisse rompre cette espèce de voûte, chaque bouclier seul est trop foible pour soutenir tous les coups qu'il reçoit. Alors on fait avancer par un chemin glissant une (*a*) couverture solide & mouvante, à l'abri de laquelle on se prépare à battre les murs & à les ruiner. Bientôt le belier, dont le balancement redouble les forces, frappe & tente de détacher ces longues couches de pierres qu'un dur ciment tient enchaînées, & que leur poids même affermit. Mais le

(*a*) *Antecedebat testudo pedum sexaginta, involuta omnibus rebus quibus ignis jactus & lapides defendi possent.* Ibid.

toit qui protège les Romains, chargé d'un déluge de feu, ébranlé par les masses qu'on y fait tomber & par les poutres qui du haut des murs travaillent sans cesse à l'abattre, ce toit tout à coup s'embrase & s'écroule; & accablés d'un travail inutile, les soldats regagnent leur camp.

Les assiégés, qui n'avoient d'abord espéré que de défendre leurs murailles, osent risquer une attaque au dehors (*a*). Une jeunesse intrépide sort à la faveur de la nuit: elle n'a pour armes ni la lance, ni l'arc; ses mains ne portent que la flamme, cachée à l'ombre des boucliers.

Dans un instant l'incendie se déclare; un vent impétueux le répand sur tous les travaux de César. Le chêne vert a beau résister, les progrès du feu n'en sont pas moins rapides: par-tout où les flambeaux s'attachent, le feu s'élance sur sa proie, & des tourbillons de flamme se mêlent dans l'air à d'immenses volumes de fu-

---

(*a*) Ce fut par trahison, & en rompant la trève qu'ils avoient demandée.

mée. Non seulement les bois entassés, mais les rochers eux-mêmes sont embrasés & réduits en poudre. Tout le rempart s'écroule en même temps, & dans ses débris dispersés la masse en paroît agrandie.

Les Romains, sans ressource du côté de la terre, tentent la fortune sur mer. Déjà Brutus (*a*) sur le vaisseau Prétorien, semblable à une forteresse, avoit abordé aux îles Stechades (*b*), accompagné d'une flotte que le Rhône avoit vu construire (*c*), & qu'il avoit portée à son embouchure. On y joint des navires faits à la hâte, non de bois peints & décorés, mais de chênes grossièrement taillés, & tels qu'ils tomboient des montagnes, du reste fortement unis, & formant une aire solide & commode pour le combat.

Marseille, de son côté, s'est résolue à

(*a*) Decius Brutus.

(*b*) Les îles d'Hières.

(*c*) A Arles : cette flotte étoit composée de douze longs vaisseaux, qui en trente jours, à compter du moment où les bois furent coupés, avoient été faits & armés.

courir avec toutes ſes forces le haſard d'un combat ſur mer. Les vieillards eux-mêmes ont pris les armes, & viennent ſe ranger parmi les jeunes citoyens. Non ſeulement les vaiſſeaux en état de ſervir, mais ceux qui dans le port tomboient en ruine & qu'on a réparés, ſont chargés d'armes & de combattans.

Le ſoleil (14) naiſſant répandoit ſur la face des eaux ſes rayons briſés par les ondes. Le ciel étoit ſans nuage, les vents en ſilence laiſſoient régner dans l'air le calme & la ſérénité, & la mer ſembloit applanir ſes flots pour offrir à la guerre un théâtre immobile. Alors chaque navire quitte ſa place, & d'un mouvement égal s'avancent des deux côtés ceux de Marſeille & ceux des Romains. D'abord la rame les ébranle, & bientôt, à coups redoublés, elle les ſoulève & les fait mouvoir.

La flotte des Romains étoit rangée en forme de croiſſant. Les vaiſſeaux les plus forts terminoient l'enceinte, les plus foibles occupoient le centre. Au milieu de

la flotte & au deſſus d'elle, s'élevoit comme une tour la poupe du vaiſſeau de Brutus. Six rangs de rameurs lui faiſoient tracer un ſillon vaſte au ſein de l'onde, & ſes rames les plus élevées s'étendoient au loin ſur la mer.

Dès que les flottes ne ſont plus ſéparées que par l'eſpace qu'un vaiſſeau peut parcourir d'un ſeul coup d'aviron, mille voix rempliſſent les airs, & l'on n'entend plus, à travers ces clameurs, ni le bruit des rames, ni le ſon des trompettes. La mer tout à coup blanchit d'écume; on voit les rameurs balayer les flots, &, renverſés ſur les bancs, ſe frapper le ſein du levier qu'ils ramènent. Les proues ſe heurtent à grand bruit, les vaiſſeaux ſe repouſſent l'un l'autre, mille traits lancés ſe croiſent dans l'air, bientôt la mer en eſt ſemée. Déjà les deux flottes ſe déployent, & les vaiſſeaux diviſés ſe donnent un champ libre pour le combat. Alors, comme (15) dans l'Océan, ſi le flux & le vent ſont oppoſés, la mer avance & le flot recule; de même les

vaiſſeaux ennemis ſillonnent l'onde en ſens contraire ; la maſſe d'eau que l'un chaſſe eſt à l'inſtant repouſſée par l'autre ; & balancée entre deux rames, elle y demeure comme en ſuſpens. Mais les vaiſſeaux de Marſeille étoient plus propres à l'attaque, plus légers à la fuite, plus faciles à ramener par de rapides évolutions, enfin plus dociles à la main du pilote. Ceux des Romains au contraire, par leur peſanteur & leur ſtabilité, avoient pour eux l'avantage d'un combat de pied ferme, & tel que ſur la terre on eût pu le donner.

Brutus dit donc à ſon pilote : « Pourquoi laiſſer les deux flottes ſe diſperſer ainſi ſur les eaux ? eſt-ce d'adreſſe que tu veux combattre ? Ramaſſe nos forces, & que nos vaiſſeaux préſentent le flanc à la proue ennemie ». Le pilote obéit, & le combat change. Dès lors chaque vaiſſeau qui de ſa proue heurte le flanc des vaiſſeaux de Brutus, y reſte attaché, vaincu par le choc, & retenu captif par le fer qu'il enfonce. D'autres ſont arrêtés

par

par des griffes d'airain, ou liés par de longues chaînes. Les rames se tiennent enlacées, & les deux flottes, couvrant la mer, forment un champ de bataille immobile. Ce n'est plus le javelot, ce n'est plus la flèche qu'on lance; on se joint, on croise les armes, on combat l'épée à la main. Chacun, du haut de son bord, se penche au devant du fer ennemi ; la plupart tombent sur le bord qu'ils défendent. Les eaux sont couvertes d'une écume de sang, la mer profonde en est rougie, & les cadavres suspendus entre les flancs des vaisseaux opposés, rendent impuissans les efforts que fait l'un des deux pour attirer l'autre. Parmi les combattans, les uns, qui respirent encore en tombant, boivent leur sang avec l'onde amère ; d'autres, luttant contre une mort lente, sont tout à coup ensevelis avec leur vaisseau qui s'entr'ouvre & s'abîme. Les traits qui volent en vain ne tombent pas de même ; & s'ils ont manqué leur première victime, il s'en trouve mille à frapper sur les eaux. L'une de nos galères, environnée de

celles de Marſeille, avoit déployé ſes forces ſur ſes deux bords, & les défendoit en même temps avec une égale intrépidité. Ce fut là que le brave Tagus, combattant du haut de la poupe, & voulant enlever le pavillon de l'un des vaiſſeaux ennemis, reçut deux flèches oppoſées qui ſe croisèrent en lui perçant le cœur. D'abord ſon ſang héſite, incertain par quelle plaie il va s'écouler ; mais repouſſant à la fois les deux flèches, il s'ouvre à grands flots l'un & l'autre paſſage, & ſemble, en diviſant l'ame de ce guerrier, payer un double tribut à la mort.

Dans ce combat s'étoit engagé le malheureux Télon, celui des Phocéens qui maîtriſoit le mieux un navire dans la tempête. Jamais pilote n'a mieux prévu les variations de l'air ; toujours ſes voiles étoient diſpoſées pour le vent qui alloit ſe lever.

Il avoit briſé du fer de ſa proue le flanc du vaiſſeau qu'il attaquoit. Mais un javelot lui perça le ſein, & le dernier effort

de sa main défaillante fut de détourner son vaisseau.

Giarée, qui voit tomber Télon, va pour le remplacer, & saute sur sa poupe. Le trait mortel le frappe au moment qu'il s'élance, l'attache & le tient suspendu au navire même qu'il alloit quitter.

Il y avoit parmi ceux de Marseille deux jumeaux (16), la gloire de leur mère. Les mêmes flancs les avoient conçus pour des destins biens différens. La cruelle mort distingua ces frères, que leurs parens confondoient tous les jours. Hélas! cette douce erreur est détruite : l'un d'eux a péri, & celui qui leur reste, éternel objet de leurs larmes, nourrit sans cesse leur douleur en leur offrant l'image de celui qui n'est plus. Ce malheureux jeune homme voyant les rames de son vaisseau entrelacées avec celles d'un vaisseau romain, osa porter la main sur le bord ennemi ; un fer pesant & meurtrier tombe sur sa main & la coupe ; mais sans lâcher prise, elle se roidit, attachée au bois qu'elle a saisi. Le malheur ne fit qu'irri-

ter le courage de ce guerrier. De l'intrépide main qui lui reste, il veut reprenpre celle qu'il a perdue ; mais un nouveau coup lui détache le bras & la main dont il combattoit. Alors, sans bouclier, sans armes, il ne va point se cacher au fond du vaisseau ; mais de son corps exposé aux coups, il fait un rempart à son frère. Percé de flèches, il se tient debout; & après le coup qui suffit à sa mort, il en reçoit mille qui tous seroient mortels, & qu'il épargne à ses amis. Enfin, comme il sent que son ame va s'échapper par tant de plaies, il la ramasse & la retient dans ce corps foible & défaillant; il emploie tout le sang qui lui reste à tendre un moment les ressorts de ses membres ; & consumant dans un dernier effort tout ce qu'il a de vie & de force, il se précipite sur le bord ennemi, pour nuire au moins par le poids de sa chute.

Ce vaisseau, comblé de cadavres, regorgeant de sang, brisé par les coups redoublés des proues, s'entr'ouvre enfin de toutes parts. L'eau perce à travers ses cour-

bes fracassées ; & dès qu'il est plein jusqu'aux bords, il s'enfonce, & le tourbillon qui l'engloutit, enveloppe & dévore tout ce qui l'environne. L'onde recule, l'abîme s'ouvre, la mer retombe & le remplit.

Dans ce jour, le sort des combats parut vouloir éclater ses prodiges. Le fer recourbé que les Romains jetoient sur une galère ennemie, atteignit un guerrier nommé Licidias, & il l'entraînoit dans les flots. Ses compagnons s'efforcent de le retenir ; les jambes qu'ils saisissent, leur restent ; le haut du corps en est détaché. Son sang ne s'écoule pas en foible ruisseau comme par une plaie, mais il jaillit à la fois par tous ses canaux, & le mouvement de l'ame, qui circule de veine en veine, est tout à coup interrompu. Jamais la source de la vie n'eut, pour s'épancher, une voie aussi vaste. La moitié du corps, qui n'avoit que des membres épuisés de sang & d'esprits, fut à l'instant la proie de la mort ; mais celle où le poumon respire, où le cœur fomente & répand la chaleur, lutta long-temps avant que

de subir le sort de l'autre moitié de lui-même.

Tandis qu'une troupe obstinée à la défense de son vaisseau se presse en foule sur le bord qu'on attaque, & laisse vide de défenseurs le flanc qui n'a point d'ennemis, le navire, penché du côté qu'elle appesantit, se renverse, & couvre d'une voûte profonde & la mer & les combattans. Leurs bras ne peuvent se déployer, & ils périssent comme enfermés dans une étroite prison.

Cependant on ne voit par-tout que l'affreuse image d'une mort sanglante. Là, tandis qu'un jeune homme se sauve à la nage, deux vaisseaux qui vont se heurter, le percent du bec de leurs proues, & ses os, brisés par ce choc terrible, n'empêchent pas l'airain de retentir. De ses entrailles écrasées le sang jaillit au loin dans l'air; & lorsque les deux vaisseaux s'éloignent, son corps transpercé tombe au sein des eaux, & leur laisse un libre passage. Ici, comme dans un naufrage (17), une foule de malheureux prêts à périr, & se débat-

tant contre la mort, tâchent d'aborder une de leurs galères ; mais dès qu'ils veulent s'y attacher, comme elle chancelle & va s'abîmer sous une charge trop pesante, leurs compagnons, du haut du bord, leur coupent les bras sans pitié. Ces bras supplians restent suspendus ; les corps mutilés s'en détachent & tombent au fond de l'abîme : car l'eau ne peut plus soutenir le poids de ces corps immobiles.

Déjà les combattans ont épuisé leurs traits, mais leur fureur invente des armes. Les uns chargent l'ennemi à coups de rames, les autres saisissent les antennes & les lancent à force de bras. Les rameurs arrachent leurs bancs, & les font voler d'un bord à l'autre. On brise le vaisseau pour combattre. Ceux-ci, foulant aux pieds les morts, les dépouillent du fer dont ils étoient armés ; ceux-là, percés d'un trait mortel, le retirent de la plaie, & la ferment d'une main, pour que le sang retenu dans les veines donne à l'autre main plus de force : qu'il s'écoule après que le trait fatal est parti, c'est assez ; ils meurent contens, s'il les venge.

Mais rien ne fit dans ce combat de mer autant de ravage que le feu. La poix brûlante, la cire enflammée répandent l'incendie avec elles. L'onde (18) ne peut vaincre la flamme ; & des vaisseaux brisés dans le combat, un feu dévorant poursuit & consume les débris épars sur les eaux. De mille genres de mort, le seul que l'on craigne est celui dont on se voit périr. Ainsi, les uns, pour éteindre la flamme, font percer les eaux de toutes parts ; les autres, pour se sauver des eaux, s'attachent à des poutres brûlantes. Le naufrage même n'éteint pas la valeur. On voit ceux qui nagent encore ramasser les traits répandus sur la mer, & les fournir à leurs compagnons qui combattent sur les vaisseaux, ou, d'une main foible & mal assurée, s'efforcer de les lancer eux-mêmes sur l'ennemi qui nage autour d'eux. Si le fer manque, l'onde y supplée : l'ennemi s'attache à son ennemi, leurs bras & leurs mains s'entrelacent, & chacun d'eux s'enfonce avec joie pour submerger l'autre avec lui.

Il y avoit dans ce combat, parmi les

Phocéens, un homme exercé à retenir son haleine sous les eaux, soit qu'il fallût aller dégager l'ancre, ou chercher au fond de la mer ce que le sable avoit dévoré. Dès que ce plongeur redoutable avoit noyé son adversaire, il revenoit sur l'eau triomphant. Mais à la fin, croyant remonter sans obstacles, sa tête rencontre le fond d'une galère, & du coup il reste englouti.

L'unique soin de ceux qui périssoient fut de rendre leur trépas utile. On en vit s'attacher aux rames d'un vaisseau ennemi, pour retarder sa fuite; on en vit même se suspendre, en mourant, à la poupe de leur navire, pour rompre le choc d'un navire opposé.

Un Phocéen, nommé Ligdamus, instruit dans l'art des Baléares, fait partir de sa fronde un plomb rapide. Tyrrhène, qui commandoit du haut de sa poupe, en est atteint; le plomb mortel lui brise les temples; & ses yeux, dont tous les liens sont rompus, tombent, chassés par des flots de sang. Tyrrhène, immobile & dans l'étonnement de ne plus voir la lu-

mière, prend ces ténèbres pour celles de la mort ; mais bientôt se sentant plein de vie : « Compagnons (dit-il), employez-moi comme une machine à lancer les traits. Allons, Tyrrhène, abandonnons ce reste de vie aux fureurs de la guerre ; & de mon cadavre plus qu'à demi mort, tirons encore cet avantage, de l'exposer aux coups destinés aux vivans ». Il dit, & ses traits aveuglément lancés ne laissent pas de porter atteinte. Argus, jeune homme d'une naissance illustre, en est frappé au dessus du flanc, & en tombant sur le fer, il l'enfonce.

Sur le même vaisseau (19) & à l'extrémité opposée étoit le malheureux père d'Argus, guerrier illustre dans sa jeunesse, & qui ne le cédoit en valeur à aucun des Phocéens. Mais ici, courbé sous le poids des ans & tout consumé de vieillesse, c'étoit un exemple, & non pas un soldat.

Témoin de la mort de son fils, il se traîne à pas chancelans ; & de chute en chute, le long du navire, il arrive jusqu'à

la poupe, & il y trouve son fils expirant. On ne voit point ses larmes couler, ni ses mains frapper sa poitrine ; mais, immobiles & les bras tendus, tout son corps se roidit, ses yeux se couvrent d'épaisses ténèbres ; il regarde son fils, & il ne le reconnoît plus. Celui-ci, dès qu'il aperçoit son père, soulève sa tête sur son cou languissant : il veut lui parler, la voix lui manque ; seulement sa bouche muette demande à son père un dernier baiser, & invite sa main à lui fermer les yeux. Dès que le vieillard est revenu à lui-même, & que la douleur a repris ses forces cruelles : « Je ne perdrai point (dit-il) le moment que me laissent les Dieux ; je l'emploierai à percer ce cœur paternel. Pardonne, ô mon cher fils, pardonne à ton père de n'avoir pas reçu tes embrassemens & les derniers soupirs de ta bouche. La chaleur de la vie ne t'a point quitté ; tu respires, tu peux me survivre encore ». A ces mots, quoique son épée fût tout entière plongée dans son sein, il se hâte de se précipiter dans les flots, de peur

que le fer ne fût trop lent à dégager son ame, impatiente de précéder celle de son fils chez les morts.

La victoire n'est plus douteuse : le sort des combats s'est déclaré. La plupart des vaisseaux de Marseille sont ensevelis sous les eaux ; le reste ayant changé de Pilotes, reçoit & porte les vainqueurs ; un petit nombre gagnent la mer, & cherchent leur salut dans la fuite.

Quelle fut (20) au dedans des murs la désolation des parens ! De quels cris les mères éplorées firent retentir le rivage! On vit des femmes éperdues, qui, dans les cadavres flottans sur le bord, croyant reconnoître des traits souillés de sang, embrassoient le corps d'un ennemi qu'elles prenoient pour celui d'un époux. On vit de misérables pères se disputer un corps mutilé, que chacun d'eux croyoit être son fils, pour lui rendre les honneurs suprêmes.

Cependant Brutus, triomphant sur les mers, s'applaudit d'avoir le premier joint à l'éclat des armes de César, l'honneur d'une victoire navale.

EXCERPTA

EX LIBRO TERTIO.

(1) VISA caput mœſtum per hiantes Julia terras
Tollere, & accenſo furialis ſtare ſepulcro.
Sedibus Elyſiis, campoque expulſa piorum,
Ad Stygias (inquit) tenebras, maneſque nocentes,
Poſt bellum civile, trahor. Vidi ipſa tenentes
Eumenidas, quaterent quas veſtris lampadas armis.
Præparat innumeras puppes Acherontis aduſti
Portitor; in multas laxantur Tartara pœnas.
Vix operi cunctæ, dextrâ properante, ſorores
Sufficiunt: laſſant rumpentes ſtamina Parcas.
Conjuge me lætos duxiſti, Magne, triumphos;
Fortuna eſt mutata toris; ſemperque potentes
Detrahere in cladem fato damnata maritos,
Innupſit tepido pellex Cornelia buſto.
Hereat illa tuis per bella, per æquora ſignis;
Dum, non ſecuros, liceat mihi rumpere ſomnos,
Et nullum veſtro vacuum ſit tempus amori,
Sed teneat Cæſarque dies, & Julia noctes.
Me non Lethææ, conjux, oblivia ripæ
Immemorem fecere tui; regeſque ſilentûm
Permiſere ſequi. Veniam, te bella gerente,
In medias acies. Numquam tibi, Magne, per umbras,

Perque meos manes generum non esse licebit.
Abscindis frustra ferro tua pignora : bellum
Te faciet civile meum. Sic fata, refugit
Umbra per amplexus trepidi dilapsa mariti.
Ille, dei quamvis cladem manesque minentur,
Major in arma ruit, certa cum mente malorum.
Et, quid (ait) vani terremur imagine visûs?
Aut nihil est sensûs animis à morte relictum,
Aut mors ipsa nihil.

(2) Nescit plebs jejuna timere.

(3) Non illum lætis vadentem cœtibus urbes,
Sed tacitæ vidêre metu. Non constitit usquam
Obvia turba duci. Gaudet tamen esse timori
Tam magno populis; & se non mallet amari.

(4) Te ne, deûm sedes, non ullo Marte coacti
Deseruere viri! pro qua pugnabitur urbe?
Dii melius, quod non Latias Eous in oras
Nunc furor incubuit, nec juncto Sarmata velox
Pannonio, Dascisque Getes admistus: habenti
Tam pavidum tibi, Roma, ducem Fortuna pepercit,
Quod bellum civile fuit. Sic fatur & urbem
Attonitam terrore subit. Namque ignibus atris
Creditur, ut captæ, rapturus mœnia Romæ,
Sparsurusque deos. Fuit hæc mensura timoris:
Velle putant quodcumque potest. Non omina fausta,
Non fictas læto voces simulare tumultu;

Vix odisse vacat. Phœbea palatia complet
Turba patrum, nullo cogendi jure senatûs,
E latebris educta suis. Non consule sacræ
Fulserunt sedes; non proxima lege potestas
Prætor adest; vacuæque loco cessere curules.
Omnia Cæsar erat. Privatæ curia vocis
Testis adest. Sedêre patres, censere parati,
Si regnum, si templa sibi, jugulumque senatûs,
Exiliumve petat. Melius, quod plura jubere
Erubuit, quam Roma pati.

(5) Usque adeo solus ferrum, mortemque timere
Auri nescit amor! Pereunt discrimine nullo
Amissæ leges; sed pars vilissima rerum,
Certamen movistis, opes.

(6) Libertas (inquit) populi quem regna coercent
Libertate perit; cujus servaveris umbram,
Si quidquid jubeare, velis. Tot rebus iniquis
Paruimus victi! venia est hæc sola pudoris,
Degenerisque metûs, nil jam potuisse negari.
Ocyus avertant diri mala semina belli.
Damna movent populos, si quos sua jura tuentur;
Non sibi sed domino gravis est, quæ servit, egestas.

(7) Pauperiorque fuit tunc primùm Cæsare Roma.

(8) Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris.

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux,
De peindre la parole & de parler aux yeux,
Et par les traits divers des figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

Brebeuf.

(9) . . . . Pro! quanta est gloria genti
Injecisse manum fatis, vitâque repletos,
Quod superest donasse deis!

(10) Semper in externis populo communia vestro
Massiliam bellis testatur fata tulisse,
Comprensa est Latiis quæcumque annalibus ætas.
Et nunc, ignoto si quos petis orbe triumphos,
Accipe devotas externa in prœlia dextras.
At si funestas acies, si dira paratis
Prælia discordes, lacrymas civilibus armis
Secretumque damus. Tractentur vulnera nullâ
Sacra manu. Si cœlicolis furor arma dedisset,
Aut si terrigenæ tentarent astra gigantes,
Non tamen auderet pietas humana, vel armis,
Vel votis, prodesse Jovi; sortisque deorum
Ignarum mortale genus, per fulmina tantùm
Sciret adhuc cœlo solum regnare tonantem.
Adde quod innumeræ concurrunt undique gentes,
Nec sic horret iners scelerum contagia mundus,
Ut gladiis egeant civilia bella coactis.
Sit mens ista quidem cunctis, ut vestra recusent
Fata, nec hæc alius committat prœlia miles.
Cui non, conspecto languebit dextra, parente;

Telaque

Telaque diversi prohibebunt spargere fratres?
Finis adest rerum, si non committitis illis
Arma, quibus fas est. Nobis hæc summa precandi:
Terribiles aquilas, infestaque signa relinquas
Urbe procul, nostrisque velis te credere muris,
Excludique sinas, admisso Cæsare, bellum.
Sit locus exceptus sceleri, Magnoque tibique
Tutus, ut invictæ fatum si consulat urbi,
Fœdera si placeant, sit quò veniatis inermes.
Vel, cum tanta vocent discrimina Martis Iberi,
Quid rapidum deflectis iter? Non pondera rerum,
Nec momenta sumus: numquam felicibus armis
Usa manus, patriæ primis à sedibus exul,
Et post tralatas exustæ Phocidos arces,
Mœnibus exiguis alieno in littore tuti,
Illustrat quos sola fides. Si claudere muros
Obsidione paras, & vi perfringere portas;
Excepisse faces tectis & tela parati,
Undarum raptos aversis fontibus haustus
Quærere, & effossam sitientes lambere terram;
Et desit si larga Ceres, tunc horrida cerni
Fœdaque contingi maculato carpere morsu.
Nec pavet hic populus pro libertate subire,
Obsessum Pœno gessit quod Marte Saguntum.
Pectoribus rapti matrum frustraque trahentes
Ubera sicca fame, medios mittentur in ignes;
Uxor & à caro poscet sibi fata marito;
Vulnera miscebunt fratres, bellumque coacti
Hoc potius civile gerent.

(11) . . . . . . Dabitis pœnas pro pace petitâ;
Et nihil esse meo discetis tutius ævo,
Quam, duce me, bellum.

(12) Lucus erat longo nunquam violatus ab ævo,
Obscurum cingens connexis aëra ramis,
Et gelidas alte summotis solibus umbras.
Hunc non ruricolæ Panes, nemorumque potentes
Sylvani, Nymphæque tenent; sed barbara ritu
Sacra deûm, structæ sacris feralibus aræ;
Omnis & humanis lustrata cruoribus arbos.
Si qua fidem meruit superos mirata vetustas,
Illis & volucres metuunt insistere ramis,
Et lustris recubare feræ: nec ventus in illas
Incubuit silvas, excussaque nubibus atris,
Fulgura; non ullis frondem ferientibus auris,
Arboribus suus horror inest. Tum plurima nigris
Fontibus unda cadit; simulacraque mœsta deorum
Arte carent, cæsisque extant informia truncis.
Ipse situs, putrique facit jam robore pallor
Attonitos. Non vulgatis sacrata figuris
Numina sic metuunt: tantum terroribus addit,
Quos timeant non nosse deos. Jam fama ferebat
Sæpe cavas motu terræ mugire cavernas,
Et procumbentes iterum consurgere taxos,
Et non ardentis fulgere incendia silvæ,
Roboraque amplexos circumfluxisse dracones.
Non illum cultu populi propiore frequentant,
Sed cessere deis. Medio cum Phœbus in axe est,
Aut cœlum nox atra tenet, pavet ipse sacerdos

Accessus, dominumque timet deprendere luci.
Hanc jubet immenso silvam procumbere ferro :
Nam vicina operi, belloque intacta priori,
Inter nudatos stabat densissima montes.
Sed fortes tremuere manus, motique verendâ
Majestate luci, si robora sacra ferirent,
In sua credebant redituras membra secures.
Implicitas magno Cæsar terrore cohortes
Ut vidit, primus raptam librare bipennem
Ausus, & aëriam ferro proscindere quercum,
Effatur, merso violata in robora ferro :
Jam ne quis vestrûm dubitet subvertere silvam,
Credite me fecisse nefas. Tunc paruit omnis
Imperiis, non sublato secura pavore
Turba, sed expensâ Superorum & Cæsaris irâ.

(13) . . . . Propulsaque robore denso,
Sustinuit se silva cadens. Gemuere videntes
Gallorum populi : muris sed clausa juventus
Exultat. Quis enim læsos impunè putaret
Esse Deos ? Servat multos Fortuna nocentes,
Et tantum miseris irasci numina possunt.

(14) Ut matutinos spargens super æquora Phœbus
Fregit aquis radios, & liber nubibus æther,
Et posito Boreâ, pacemque tenentibus Austris,
Servatum bello jacuit mare; movit ab omni
Quisque suam statione ratem, paribusque lacertis
Cæsaris hinc pubes, hinc Graio remige classis.

Tollitur : impulsæ tonsis tremuere carinæ,
Crebraque sublimes convellunt verbera puppes.

(15) Ut quoties æstus Zephyris Eurisque repugnat,
Huc abeunt fluctus, illuc mare; sic ubi puppes
Sulcato varios duxerunt gurgite tractus,
Quod tulit illa ratis remis, hæc repulit æquor.

(16) Stant gemini fratres, fecundæ gloria matris,
Quos eadem variis genuerunt viscera fatis:
Discrevit mors sæva viros: unumque relictum
Agnorunt miseri, sublato errore, parentes,
Æternis caussam lacrymis: tenet ille dolorem
Semper, & amissum fratrem lugentibus offert.

(17) . . . . Pars maxima turbæ
Naufraga, jactatis morti obluctа lacertis,
Puppis ad auxilium sociæ concurrit; at illi
Robora cum vetitis prensarent altius ulnis,
Nutaretque ratis populo peritura recepto,
Impia turba super medios ferit ense lacertos.
Brachia linquentes Graiâ pendentia puppe,
A manibus cecidere suis. Non amplius undæ
Sustinuere graves in summo gurgite truncos.
Jamque omni fusis nudato milite telis,
Invenit arma furor: remum contorsit in hostem
Alter; at hi tortum validis aplustre lacertis,
Avulsasque rotant excusso remige sedes;
In pugnam fregere rates.

(18) Nec flammas superant undæ; sparsisque per æquor
Jam ratibus, fragmenta ferus sibi vendicat ignis.
Hic recipit fluctus, extinguat ut æquore flammas;
Hi, ne mergantur, tabulis ardentibus hærent.
Mille modos inter leti; mors una timori est,
Quâ cœpere mori. Nec cessat naufraga virtus:
Tela legunt dejecta mari, ratibusque ministrant;
Incertasque manus, ictu languente, per undas
Exercent. Nunc, rara datur si copia ferri,
Utuntur pelago: sævus complectitur hostem
Hostis, & implicitis gaudent subsidere membris,
Mergentesque mori. . . . .

(19) Stabat diversâ victæ jam parte carinæ
Infelix Argi genitor. (Non ille juventæ
Tempore Phocaicis ulli cessurus in armis:
Victum ævo robur cecidit; fessusque senectâ,
Exemplum, non miles erat.) Qui, funere viso,
Sæpe cadens longæ, senior, per transtra carinæ,
Pervenit ad puppim, spirantesque invenit artus.
Non lacrymæ cecidere genis, non pectora tundit;
Distentis toto riguit sed corpore palmis.
Nox subit atque oculos vastæ obduxere tenebræ,
Et miserum cernens agnoscere desinit Argum.
Ille caput labens & jam languentia colla,
Viso patre, levat; vox fauces nulla solutas
Prosequitur; tacito tantum petit oscula vultu,
Invitatque patris claudenda ad lumina dextram.

Ut torpore ſenex caruit, vireſque cruentus
Cœpit habere dolor, non perdam tempora (dixit)
A ſævis permiſſa deis, jugulumque ſenilem
Confodiam. Veniam miſero concede parenti,
Arge, quod amplexus, extrema quod oſcula fugi.
Nondum deſtituit calidus tua vulnera ſanguis,
Semianimiſque jaces, & adhuc potes eſſe ſuperſtes.
Sic fatus, quamvis capulum per viſcera miſſi
Polluerat gladii, tamen alta ſub æquora tendit
Præcipiti ſaltu. Letum præcedere nati
Feſtinantem animam morti non credidit uni.

(20) . . . . Quis in urbe parentum
Fletus erat! quantus matrum per littora planctus!
Conjux ſæpe ſui, confuſis vultibus undâ,
Credidit ora viri, Romanum amplexa cadaver;
Accenſiſque rogis miſeri de corpore trunco
Certavere patres. At Brutus in æquore victor,
Primus Cæſareis pelagi decus addidit armis.

Argument du quatrième Livre.

Evénemens de la guerre d'Espagne entre César & les Lieutenans de Pompée, Afranius & Pétreius. Les deux armées campent près d'Ilerda, sur le bord du Sicoris. Le camp de César est inondé. L'armée de Pompée quitte le sien, pour passer dans la Celtiberie : celle de César la poursuit & l'atteint. Les deux camps, séparés seulement par un étroit vallon, se mêlent & se réconcilient ; mais Pétreius rompt la paix. L'armée de Pompée retourne sur ses pas. César l'oblige à gagner des hauteurs où elle manque d'eau : elle demande à poser les armes, & César se laisse fléchir.

Au bord de l'Illyrie, C. Antoine, lieutenant de César, enfermé dans l'île de Corcyre & pressé par la faim, tente de s'échapper. Un de ses navires est arrêté par des chaînes qu'on a tendues sous les

eaux. Sur ce navire une ſeule cohorte, dont Vulteius eſt le chef, ſe défend avec le courage du déſeſpoir. Enfin, plutôt que de ſe rendre, Vulteius, haranguant les ſiens, les détermine à ſe tuer entre eux.

Curion paſſe dans la Libye, & va s'établir ſur les montagues où Scipion avoit campé, & qui furent (dit-on) le royaume d'Antée. Fable de ce géant étouffé par Hercule. Premiers avantages de Curion contre Varus: ſa défaite par les Numides.

LA PHARSALE DE LUCAIN.

LIVRE QUATRIÈME.

César, au delà des Pyrénées, & vers les bornes de l'occident, commençoit une guerre qui couta peu de sang, mais qui fut d'un grand poids dans la fortune des deux partis. A la tête des troupes de Pompée, en Espagne, marchoient Afranius & Pétreius, ses lieutenans. Rivaux & compagnons de gloire, ils partageoient d'intelligence le commandement de l'armée, & ils l'exerçoient tour à tour (*a*). Aux légions

(*a*) Ils avoient cinq légions, quatre-vingts cohortes tirées des deux Espagnes, & cinq mille hommes de cavalerie espagnole.

romaines qu'ils commandoient s'étoient joints l'Aſtur, le Vecton, & ceux des Celtes qui de la Gaule avoient paſſé dans l'Ibérie.

Sur une colline fertile & d'une pente facile & douce, eſt ſituée l'antique Ilerda (*a*). Au pied de ſes murs, le Sicoris (*b*), l'un des plus beaux fleuves de ces contrées, promène ſes tranquilles eaux. Un pont de pierre embraſſe le fleuve de ſon arc immenſe, & réſiſte aux torrens de l'hiver. Près de la ville & ſur une hauteur eſt ſitué le camp de Pompée ; celui de Céſar occupe une éminence égale ; le fleuve borde les deux camps.

Du côté de la ville s'étend une vaſte plaine, où l'œil s'égare dans le lointain, & que termine la rapide Cinga. Cette rivière n'a pas la gloire de garder ſon nom juſqu'à la mer, & d'y porter elle-même le tribut de ſon onde : l'Ibère, qui préſide à ces campagnes, la reçoit & la mêle à ſes flots.

(*a*) Lérida. (*b*) La Sègre.

Le premier jour ſe paſſa ſans combattre : on l'employa des deux côtés à étaler ſes forces aux yeux de l'ennemi. Les deux partis, à l'aſpect l'un de l'autre, frémirent du crime qu'ils alloient commettre. La honte ſuſpendit les armes dans leurs mains; ils donnèrent un jour au reſpect des lois & à l'amour de la patrie.

Mais ſur le déclin de ce jour paiſible, Céſar, pour tromper l'ennemi & lui dérober ſes travaux, range en avant ſes deux premières lignes, & emploie l'autre à creuſer à la hâte un foſſé autour de ſon camp.

Aux premiers rayons du ſoleil naiſſant, il commande que l'on ſe porte ſur une hauteur (*a*) qui ſépare la ville du camp de Pompée. Au même inſtant l'ennemi s'en empare & s'y établit avant lui. Ce poſte eſt diſputé le fer à la main. La valeur le

(*a*) *Erat inter oppidum Ilerdam & proximum collem ubi caſtra Petreius atque Afranius habebant, planicies circiter trecenta paſſuum, atque in hoc fere medio ſpatio tumulus erat paulò editior.* Cæſ. de bell. civ. lib. 1.

promet aux uns, l'avantage du lieu l'assure aux autres. On voit les soldats de César, chargés de leurs armes, gravir sur les rochers; on les voit prêts à tomber en arrière, se soutenir & se pousser l'un l'autre à l'aide de leurs boucliers. Loin de pouvoir lancer le javelot, chacun d'eux s'en fait un appui pour affermir ses pas chancelans; ils saisissent de l'autre main les pointes du roc, les racines des arbres, & ne se servent de leur épée que pour se frayer un chemin. César, qui les voit sur le point dêtre précipités, fait avancer sa cavalerie pour favoriser leur retour. Ils se retirent ainsi protégés, sans que l'on ose les poursuivre. Ceux de Pompée, du haut des rochers où ils les attendent, lèvent en vain le bras pour les frapper: & l'ennemi & la victoire leur échappent en même temps.

Jusques-là on n'avoit eu à courir que le danger des armes; mais dès-lors ce fut la guerre des élémens qu'on eut à soutenir.

L'aride souffle des Aquilons tenoit suspendues dans l'air condensé les froides va-

peurs de la terre. Les montagnes étoient chargées de neiges, les plaines brûlées par les frimas; & dans toutes les régions du couchant, l'on voyoit la terre endurcie par la sécheresse d'un long hiver.

Mais lorsque le soleil, de retour dans le Belier, eut égalé le jour & la nuit, & que le jour eut repris l'avantage; à peine Diane traçoit dans le ciel le premier trait de son croissant, qu'elle imposa silence à Borée; & le vent de l'Aurore échauffa les airs. Ce vent chasse vers l'occident tous les nuages de ces climats: & les vapeurs que l'Arabie exhale, & celles qui s'élèvent du Gange, & celles qu'attire le soleil naissant, & qui défendent l'Indien des traits brûlans de sa lumière, enfin tout ce que les vents en ont amassé sur les bords où le jour se lève, se précipite & s'accumule vers les régions du couchant (a). Là, comme le ciel se joint à l'Océan, les nuages, arrêtés par les bornes du monde,

(a) *Tanta tempestas cooritur, ut nunquam illis locis majores aquas fuisse constaret.* Ibid.

se roulent sur eux-mêmes en épais tourbillons ; l'étroit espace qui sépare le ciel de la terre, & qu'occupe un air ténébreux, contient à peine ce monceau de nues. Affaissées par le poids du ciel, elles s'épaississent en pluie, & se répandent à longs flots. Les foudres qu'elles lancent à coups redoublés, sont éteintes aussi-tôt qu'allumées : l'arc coloré qui embrasse les airs, & dont une pâle clarté distingue à peine les foibles nuances, boit l'Océan, grossit les nuages des flots qu'il pompe & qu'il élève, & rend au ciel cette mer flottante, qui s'en épanche incessament. Des neiges que n'avoit jamais pu fondre le soleil, coulent du haut des Pyrénées ; les rochers de glace sont amollis ; & alors les sources des fleuves n'ont plus où s'épancher, tant leur lit se trouve rempli des eaux qui tombent des deux rives. Le camp de César est inondé ; le flot bat & soulève les tentes. La plaine est changée en un lac ; on ne sait plus où mener paître les troupeaux : les sillons noyés ne produisent aucun her-

bage. Le laboureur, répandu dans les campagnes désolées, s'égare & ne reconnoît plus les chemins cachés sous les eaux.

La compagne inséparable des grandes calamités, l'horrible & cruelle famine approche; le soldat, sans être assiégé, manque de tout: heureux de pouvoir acheter un peu de pain au prix de tout ce qu'il possède. O rage insatiable du gain! A prix d'argent, l'on trouvoit encore des malheureux qui, affamés eux-mêmes, vendoient leur dernier aliment.

Déjà les collines se cachent sous les eaux, déjà les fleuves confondus ne forment plus qu'un immense abîme. Les rochers y sont engloutis; les bêtes féroces, chassées de leur antre, nagent en vain; elles sont submergées avec les cavernes qui leur servoient d'asile. Les torrens enlèvent & roulent avec eux les chevaux encore frémissans. Enfin l'impétuosité des eaux de la terre dompte & repousse celles de l'Océan. La nuit qui couvre ces con-

trées, ne permet pas aux rayons du soleil de percer l'épais tissu de ces voiles sombres, & les ténèbres dont le ciel est couvert, font un chaos de la nature entière.

Dieu de l'Olympe, & toi, Dieu des flots, achevez : que les nuages du ciel & les vagues de l'Océan s'unissent; que ces torrens, au lieu de s'écouler, soient refoulés par les mers; que la terre ébranlée ouvre aux fleuves lointains une route nouvelle; qu'ils viennent inonder les plaines de l'Ibère, noyer, engloutir les deux camps, & la guerre civile avec eux.

Mais ce fut assez pour la Fortune d'avoir causé à César quelques momens d'effroi : elle revint complaisante & soumise; & les Dieux, comme pour s'excuser, redoublèrent pour lui de faveur.

Le ciel s'épure & s'éclaircit; le soleil, vainqueur des nuages, les dissipe dans l'air en légères toisons; les élémens ont repris leur place, & les eaux long-temps suspendues sont retombées dans leur lit. Les forêts relèvent leur cîme touffue; le sommet des

des collines perce au dessus des eaux ; & le soleil rendu à la terre en sèche & durcit la surface.

Dès que le Sicoris a retiré ses ondes, & qu'il a reconnu ses bords, des barques tissues de rameaux flexibles & revêtues de la dépouille des taureaux, traversent le fleuve, tout enflé qu'il est. Ainsi, lorsque le Nil couvre les plaines de l'Egypte, un léger tissu de papyre (*a*) porte sur les eaux l'habitant de Memphis. Les soldats de César vont au delà du fleuve abattre des forêts pour élever un pont. Mais dans la crainte d'un nouveau débordement, César ne veut pas que le pont se termine aux deux rives. Il le prolonge au loin dans la campagne, & ouvrant au fleuve divers canaux, il l'affoiblit en le divisant, comme s'il vouloit le punir d'avoir osé surmonter ses rivages.

Petreius, qui voit que tout réussit au gré de l'ennemi, & que lui-même il n'a rien à attendre des habitans de ces

(*a*) Espèce de roseau.

contrées, abandonne les murs d'Ilerda, & va chercher au fond de l'occident des nations féroces qui ne respirent que la guerre (*a*).

Dès que César s'est aperçu que le camp de Pompée est abandonné, & la hauteur qu'il occupoit déserte, il fait courir aux armes, & sans aller chercher ni le pont, ni un gué plus facile, il commande qu'on passe à la nage; & cette route que le soldat n'eût osé prendre dans sa fuite, il la saisit pour voler aux combats. Arrivé au delà du fleuve, il se ressuie & se délasse jusques vers le milieu du jour. Ce fut au bas d'un amphithéâtre de montagnes entrecoupées de vallons étroits & profonds, que la colonne de César atteignit celle de Pompée. Celle-ci s'emparoit des défilés, & César voyoit le moment que la guerre alloit s'engager dans un pays impraticable (*b*). « Courez sans ordre (dit-il aux

(*a*) *Constituunt* (*Afranius & Petreius*) *ipsis locis excedere & in Celtiberiam bellum transferre.* Ibid.

(*b*) *Erat in celeritate omne positum certamen,*

ſiens) ; arrêtez la victoire qui nous échappe ; précédez l'ennemi dans ſa fuite, préſentez-lui un front menaçant ; qu'il ſoit forcé de voir la mort en face, & de périr par d'honorables coups ». Il dit, & gagne les hauteurs qui dominoient ſur l'ennemi.

Les deux armées campent en préſence (*a*), ſeulement ſéparées par un étroit vallon. Dès qu'elles ſe virent de près (1), & que de l'un à l'autre camp le frère reconnut ſon frère, le fils ſon père, le père ſes enfans, la fureur des partis fut étouffée dans leurs ames. D'abord la crainte leur impoſa ſilence, & chacun d'eux ne ſalua les ſiens que d'un

---

uti priùs anguſtias monteſque occuparent.... confecit iter prior Cæſar. Ibid. Il avoit laiſſé ſa cavalerie derrière l'ennemi. Il faut (diſoit-il), pour me devancer, qu'ils abandonnent leur bagage & leurs vivres. S'ils veulent les garder, je les devancerai.

(*a*) *Cæſar, præſidiis montibus diſpoſitis, omni ad Iberum intercluſo itinere, quam proximè poteſt hoſtium caſtris caſtra communit.* Ibid.

ſigne de tête, ou d'un mouvement de l'épée. Mais bientôt leur amour mutuel, devenu plus preſſant, leur fait oublier la diſcipline auſtère; ils oſent (*a*) franchir le vallon, & courir s'embraſſer l'un l'autre. L'ennemi s'entend nommer par l'ennemi, le parent répond au parent qui l'appelle, tout ce qu'il y a de Romains dans les deux camps ſe reconnoiſſent. Ils ſe rappellent leur enfance, leurs liaiſons, leur ancienne amitié; leurs armes ſont baignées de pleurs; des ſanglots entrecoupés ſe mêlent à leurs embraſſemens; & quoique leurs mains n'ayent point encore trempé dans le ſang, ils ſe reprochent avec effroi tout celui qu'ils alloient répandre.

(*a*) *Liberam nacti milites colloquiorum facultatem, vulgò procedunt; & quem quiſque in caſtris notum aut municipem habebat, conquirit atque vocat.... fidem ab imperatore de Petreii & Afranii vitâ petunt..... Legatoſque de pace primorum ordinum centuriones ad Cæſarem mittunt. Interim alii ſuos in caſtra invitandi cauſsâ adducunt; alii ab ſuis abducuntur; adeo ut una caſtra jam facta ex binis viderentur.* Ibid.

Insensés ! pourquoi ces remords, ces gémissemens, & ces larmes ? pourquoi jurer qu'on vous fait violence, & que vous ne servez le crime qu'à regret ? Est-ce à vous de craindre celui que vous seuls rendez redoutable ? Que ses trompettes donnent le signal ; fermez l'oreille à ces sons funestes. Qu'il arbore ses étendarts ; restez tranquilles : vous allez voir la guerre civile tomber d'elle-même, & César, simple citoyen, redevenir l'ami de Pompée. O toi, qui embrasses l'univers & qui l'enchaînes de tes doux liens ; toi, le salut & l'amour du monde, qui rentreroit sans toi dans le chaos, viens à nous, Concorde éternelle : voici le moment qui décide du sort des siecles à venir : les crimes que nous allons commettre n'ont plus ni voiles, ni ténèbres : si ce peuple se rend coupable, il n'a plus d'excuse ; chacun a reconnu son sang. Vœux impuissans ! destins inexorables ! le Ciel ne nous accorde un moment de relâche, que pour nous rendre plus sensibles aux maux qui nous sont réservés.

La paix régnoit dans les deux camps, ils étoient confondus ensemble ; les soldats, se livrant à la joie, avoient élevé des tables sur des appuis de gazon, & faisoient des libations de vin à la Patrie & à l'Amitié. Assis autour des mêmes foyers, ou couchés sous les mêmes tentes, ils déroboient cette nuit au sommeil, & la passoient à se raconter leurs marches, leurs travaux, leurs premières armes. C'est au milieu de ces récits, dans l'instant même que ces malheureux se donnent une foi mutuelle, & se jurent une amitié qui va rendre leurs crimes désormais plus horribles, c'est là que le sort les attend. Pétreius, instruit que la paix est jurée, qu'il est trahi & livré à César, assemble ceux qui lui sont dévoués ; & suivi de cette odieuse escorte, il accourt (*a*) & chasse

(*a*) *Improvisò ad vallum advòlat ; colloquia militum interrumpit ; nostros repellit ab castris ; quos deprehendit, interficit.... flens manipulos circuit, militesque appellat :* Neu se, neu Pompeium absentem Imperatorem suum adversariis ad supplicium tradant, *obsecrat.* Ibid.

de ſon camp les ſoldats de Céſar qu'il trouve déſarmés. Il rompt lui-même à coups d'épée les nœuds de leurs embraſſemens ; & la fureur (2) dont il eſt animé, lui fait tenir aux ſiens ce langage.

« Peuple infidèle à la patrie, & déſerteur de ſes drapeaux, ſi le Sénat ne peut obtenir de vous d'attendre que Céſar ſoit vaincu, attendez du moins qu'il ſoit vainqueur. Il vous reſte une épée & du ſang dans les veines, le ſort de la guerre eſt encore incertain ; & vous irez tomber aux pieds d'un maître ! & vous irez porter ſes étendarts ! Il faudra ſupplier Céſar de daigner, ſans péril, accepter des eſclaves ! Ne lui demanderez-vous pas auſſi la grace de vos Chefs ? Non, perfides, jamais notre vie ne ſera le prix d'une lâcheté. Ce n'eſt pas de nos jours qu'il s'agit, & que doit décider la guerre civile. Votre paix infame n'eſt qu'une trahiſon. Ce ne ſeroit pas la peine d'arracher le fer des entrailles de la terre, d'élever des remparts, d'aguerrir des

coursiers, d'armer & de lancer des flottes, si l'on pouvoit sans honte acheter la paix au prix de l'honneur & de la liberté. Un coupable serment suffit pour attacher vos ennemis au parti du crime; & vous, parce que votre cause est juste, la foi qui vous lie est plus vile à vos yeux! ils sont fidèles, & vous êtes parjures! Mais, direz-vous, on nous permet d'espérer notre pardon. O ruine entière de la pudeur! ô Pompée! dans ce moment même, hélas! ignorant ton malheur, tu lèves des armées par toute la terre, tu fais avancer des extrêmités du monde les Rois ligués pour ta défense, & l'on traite ici de ta grace! & peut-être César la promet»! Ces mots ébranlent tous les esprits, & l'ardeur des forfaits se ranime (*a*). Ainsi, quand les bêtes féroces, dans la prison qui les enferme, oubliant les

(*a*) *Edicunt, penes quem quisque sit miles Cæsaris, ut producantur; productos palam in prætorio interficiunt. Sed plerosque ii quos receptarant, celant, noctuque per vallum emittunt.* Ibid.

forêts, semblent s'être adoucies; qu'elles ont dépouillé leur orgueil menaçant, & appris à souffrir l'empire de l'homme; si par hasard un peu de sang touche à leurs lèvres embrasées, leur rage se réveille, leur gosier s'enfle, altéré du sang dont le goût vient d'exciter la soif; elles brûlent de s'en assouvir; & leur cruauté s'abstient à peine de dévorer leur maître pâlissant. Tout ce qu'une rencontre subite, ménagée par la haîne des Dieux, eût pu produire de plus atroce dans l'aveugle fureur d'un combat de nuit, fut commis en pleine lumière, & au mépris des droits les plus saints. Autour de ces tables & sur ces mêmes lits où les soldats s'embrassoient, ils s'égorgent. Ils gémissent de tirer l'épée; mais si-tôt que cette arme ennemie de toute justice est dans leur main, tout ce qu'ils frappent leur est odieux; & si leur courage chancelle, ils l'affermissent en redoublant leurs coups. Le camp est rempli de tumulte & d'horreur, les crimes l'inondent en foule; on tranche la tête à ses plus

proches, & de peur que le parricide ne reste enseveli, on en fait trophée aux yeux des chefs ; on s'applaudit de se montrer coupable. Pour toi, César, quoiqu'indigné du carnage qu'on faisoit des tiens, tu respectas les Dieux & la nature (*a*), & ta clémence fit alors pour ta gloire plus que n'ont fait tes triomphes de Marseille, de Pharsale, & d'Egypte : ce fut à ce titre, & par l'impiété sacrilège de tes ennemis, que ta cause devint la plus juste.

Les lieutenans de Pompée, n'osant présenter au combat des cohortes souillées d'un crime que les furies devoient poursuivre, prennent le parti de la fuite & regagnent les hauteurs d'Ilerda. La cavalerie de César, qui les environne, leur interdit la plaine, & les oblige de se retirer sur l'aride sommet des collines. Là, comme il sait qu'elles vont manquer d'eau, il entoure leur camp d'un fossé

(*a*) *Cæsar, qui milites adversariorum per tempus colloquii venerant, summâ diligentiâ conquiri & remitti jubet.* Ibid.

profond, dont il défend le bord escarpé, sans leur permettre de s'étendre jusqu'au fleuve, ni d'embrasser dans leur enceinte aucune des sources d'alentour.

Aux approches de la mort qui les menace, leur crainte se change en fureur. D'abord ils tuent les chevaux, secours inutile dans un camp assiégé ; ils renoncent même à la fuite ; & n'ayant plus l'espoir de s'échapper, ils courent se jeter eux-mêmes sur le fer de l'ennemi. Dès que César les voit se dévouer à un trépas inévitable : « Soldats (dit-il aux siens), retenez vos traits, détournez vos lances, évitez de verser du sang. Celui qui défie la mort, ne la reçoit guère sans la donner. Voilà une jeunesse désespérée, à qui la lumière est odieuse, & qui, prodigue de sa vie, ne veut périr qu'à nos dépens. Elle ne sentira pas ses blessures ; elle va se précipiter sur la pointe de vos glaives, & mourir contente, si elle meurt baignée dans votre sang mêlé avec le sien. Attendez que sa fureur s'appaise, que son impétuosité se ralentisse, & qu'elle ait perdu

l'envie de mourir (*a*) ». Ce fut ainsi que César laissa ses ennemis s'épuiser en menaces, & leur refusa le combat jusqu'au moment où le flambeau du jour céda le ciel aux astres de la nuit.

Les assiégés n'ayant plus le moyen de recevoir, ni de donner la mort, leur première ardeur tombe peu à peu, & leurs esprits se refroidissent.

Tel un combattant percé du coup mortel, n'en est que plus impétueux, dans le moment que la blessure est vive & la douleur aiguë, & que le sang qui bouillonne encore, donne à ses nerfs plus de ressort ; mais si son ennemi, après l'avoir frappé, se met en défense & suspend ses coups, il le voit bientôt qui chancelle ; un froid mortel se répand dans ses veines, la force diminue,

(*a*) *Tenere uterque propositum videbatur ; Cæsar ut, nisi coactus, prælium non committeret ; ille* (*Afranius*) *ut opera Cæsaris impediret. Producitur tamen res ; aciesque ad solis occasum continetur. Inde utrique in castra discedunt.* Ibid.

la langueur lui ſuccède, & ſa colère & ſon courage s'épuiſent avec ſon ſang.

Déja l'eau manquoit dans le camp de Pompée. Le fer des armes fut employé à déchirer le ſein de la terre, dans l'eſpérance d'y trouver quelque ſource. On creuſa un puits, dont la profondeur s'étendoit du haut de la colline au niveau de la plaine. Le pâle ſcrutateur des mines d'Aſſyrie ne pénetre pas ſi avant, ni ſi loin de la clarté des cieux. Cependant on n'entendit point le bruit des fleuves ſouterrains; on ne vit point de ſources jaillir des couches de ponce qu'on avoit percées, ni les pleurs de la terre diſtiller des bords de l'abîme, ni des filets d'eau circuler à travers les lits de gravier. On retire enfin de ces caves profondes une jeuneſſe couverte de ſueur, qui vient de s'épuiſer en vain à briſer des rochers que les métaux durciſſent. La pénible recherche des eaux leur a rendu plus intolérable l'aridité de l'air qu'on leur fait reſpirer. Ils n'oſent pas même employer le ſecours des ali-

mens (3) à réparer leurs forces défaillantes. Pour ne pas irriter leur ſoif, ils ſe privent de nourriture : pour eux, la faim eſt un ſoulagement. S'ils aperçoivent quelque humidité ſur la terre, ils en arrachent les gazons, & des deux mains ils les preſſent ſur leurs lèvres deſſéchées. S'ils trouvent une eau croupiſſante & couverte d'un noir limon, toute l'armée s'y précipite & ſe diſpute ce breuvage impur. Pour adoucir les tourmens de ſa mort, le ſoldat expirant boit des eaux dont il n'eût pas voulu pour prolonger ſa vie. Ils s'attachent à la mamelle des animaux qui broutent l'herbe ; & au défaut de lait, ils en tirent du ſang. Ils pilent les plantes & les feuilles des arbres ; & preſſant la moelle des boids encore verts, ils en expriment le ſuc de la sève. Heureuſes les armées qu'on a vues quelquefois mourir éparſes dans les campagnes, pour avoir bu des eaux qu'un ennemi barbare empoiſonnoit en s'éloignant ! O Céſar, tu peux ſans myſtère mêler aux fleuves d'alentour tout ce qu'il y a de plus

infect dans la nature, les plantes même les plus venimeuses que l'on recueille sur le Dicté ; cette malheureuse jeunesse, sûre d'en mourir, va s'en abreuver. Une flamme intestine dévore leurs entrailles ; leur langue aride & raboteuse se durcit dans leur bouche embrasée ; leurs veines sont presque taries ; leur poumon, qu'aucune liqueur n'arrose, laisse à peine un étroit passage au flux & au reflux de l'air ; leur haleine brûlante déchire leur palais que la sécheresse a fendu ; leur bouche haletante dans l'ardeur de la soif, aspire avidement les vapeurs de la nuit. Ils se rappellent ces pluies abondantes dont ils ont vu naguère la campagne inondée ; & leurs yeux, sans cesse attachés aux arides nuages qui flottent dans les airs, implorent en vain la rosée. Ce qui redouble leur supplice, c'est de se voir, non sous le ciel brûlant & au milieu des sables de l'Afrique, mais entre l'impétueux Ibère & le tranquille Sicoris ; de voir couler ces fleuves sous leurs yeux, & de périr de soif à leur vue.

Les chefs (4) de cette armée expirante cèdent enfin à la néceſſité : Afranius, déteſtant la guerre, ſe réſout à demander la paix. Il s'avance lui-même en ſuppliant, traînant après lui dans le camp de Céſar ſes cohortes foibles & mourantes. Il paroît devant le vainqueur, mais avec une majeſté que le malheur n'a point abattue. Son maintien ſe reſſent de ſa première fortune, & de l'état où il eſt réduit. On reconnoît en lui un vaincu, mais un chef, & il demande grace à Céſar avec un viſage intrépide.

« Si le ſort (dit-il) m'eût fait ſuccomber ſous un ennemi ſans vertu, ma mort eût prévenu ma honte, & cette main m'eût délivré de toi. Nous venons, Céſar, te demander la vie, parce que nous te croyons digne de nous l'accorder. Ce n'eſt ni l'eſprit de faction, ni la haîne qui nous a mis les armes à la main. La guerre civile nous a trouvés ſervans ſous Pompée, & à la tête de ſes légions; nous lui ſommes reſtés fidèles & attachés tant que nous l'avons pu. C'en eſt

fait;

fait : nous ne retardons plus tes deſtins, nous t'abandonnons les bords du couchant , nous te laiſſons le chemin de l'orient libre, nous te délivrons du danger d'avoir derrière toi tout l'univers armé. Cette guerre ne t'a pas couté beaucoup de ſang ni de fatigues. Pardonne à tes ennemis ta victoire ; c'eſt le ſeul crime dont ils ayent à rougir. Suppoſe ces légions détruites & couchées ſur la pouſſière. Il ne feroit pas digne de toi d'aſſocier nos armes avec les tiennes, & de partager ton triomphe avec de malheureux captifs. Nous avons rempli nos deſtins ; pour toute grace, n'oblige pas les vaincus à vaincre avec toi ».

Il dit : Céſar, qui l'écoutoit avec un viſage ſerein, fut généreux & facile à fléchir. Il fit grace à ſes ennemis, & les diſpenſa de la guerre (*a*). Dès que la

---

(*a*) *Res huc deducitur, ut ii qui habeant domicilium aut poſſeſſiones in Hiſpaniâ, ſtatim; reliqui ad Varum flumen dimittantur.... Cæſar, ex eo tempore, dum ad flumen Varum veniatur,*

paix eſt acceptée, les ſoldats accourent aux fleuves, ils ſe couchent en foule ſur le rivage, & troublent eux-mêmes ces eaux dont ils peuvent enfin s'abreuver à loiſir. Il en eſt qui s'étouffent par trop d'avidité, ſans pouvoir éteindre la ſoif qui les dévore. La liqueur qui doit l'appaiſer, l'irrite. Mais le plus grand nombre, rappelé à la vie, reprend ſes forces & ſa vigueur.

O prodigalité du luxe (5) ! ô faſte inſenſé de l'opulence ! déſir ambitieux des mets exquis & rares ! vaine gloire des ſomptueux feſtins ! venez apprendre avec quoi l'homme ſoutient & prolonge ſa vie, & à quoi la nature a réduit ſes beſoins. Pour ranimer ces malheureux, il n'a pas fallu d'un vin recueilli ſous un Conſul antique & verſé dans des coupes d'or. Ils ont puiſé la vie au ſein d'une onde

---

ſe frumentum daturum, pollicetur. Addit etiam, ut, quid quiſque eorum in bello amiſerit, quæ ſint penès milites ſuos, iis qui amiſerint reſtituatur ; militibus, æquâ factâ æſtimatione, pecuniam pro iis rebus ſolvit. Ibid.

pure. Hélas ! telle eſt la condition de tous les peuples qui font la guerre ; un fleuve & des moiſſons, c'eſt aſſez pour eux.

Dès ce moment, le ſoldat poſe les armes & les abandonne au vainqueur. Il eſt ſans crainte dès qu'il eſt ſans défenſe. Exempt de crime, & libre de ſoins, il va ſe répandre dans les villes d'où la guerre l'avoit tiré. Oh ! qu'en jouiſſant des douceurs de la paix, il ſe repentit d'avoir cherché la guerre, & demandé aux Dieux de coupables ſuccès ! Ceux même que la victoire ſeconde, ont encore tant de dangers, tant de travaux à ſoutenir avant de fixer la fortune ! ils ont tant de ſang à répandre dans tous les climats de la terre, & Céſar à ſuivre à travers tant de haſards qu'il lui reſte à courir !

Heureux (6) celui qui, voyant le monde ſur le penchant de ſa ruine, ſait en quel lieu paſſer une tranquille nuit ! il ſe délaſſe & dort en ſûreté, ſans craindre que le ſignal le rappelle aux armes, & que le ſon de la trompette interrompe ſon doux ſommeil. Il revoit tous les jours ſa

femme, ſes enfans, ſon foyer ruſtique ; & ſatisfait de cultiver le modique champ de ſes pères, il n'attend pas qu'on lui aſſigne au loin l'héritage de l'étranger.

Un autre avantage de leur retraite, c'eſt de ne plus tenir à aucun parti dont l'intérêt les trouble & les agite. Pompée les a défendus, Céſar les a ſauvés ; ainſi dégagés de l'un par l'autre, & ſeuls heureux dans l'univers, ils ſont tranquilles ſpectateurs des événmens de la guerre civile.

Cependant la fortune ne fut pas la même par-tout ; elle oſa ſe déclarer un moment contre Céſar aux champs de Salone, aux bords Adriatiques, où l'Iader finit ſon cours.

Antoine (*a*), comptant ſur la foi des belliqueux habitans de Cercyre, avoit choiſi cette île pour y établir ſon camp, inacceſſible aux dangers de la guerre, s'il avoit pu en écarter la faim, contre la laquelle il n'eſt point de rempart. Cette île ne produiſoit ni pâturages, ni moiſ-

---

(*a*) C. Antonius.

sons ; & les soldats, réduits à brouter l'herbe, après en avoir dépouillé la campagne, n'avoient plus, pour nourriture, que la racine des gazons secs ; lorsqu'ils aperçurent sur le rivage de l'Illyrie un corps de troupes que Bazile amenoit à leur secours. Antoine inventa, pour le joindre, un nouveau moyen de traverser les eaux (*a*).

Au lieu de vaisseaux construits selon l'usage, il établit sur deux rangs de barques liées ensemble par de longues chaînes, un vaste plan de poutres à fleur d'eau. Le rameur n'y est point exposé aux traits de l'ennemi ; à couvert dans les intervalles des bois qui forment ce pont flottant, ils ne sillonnent que les eaux enfermées au milieu des barques, & donnent ainsi le merveilleux spectacle d'une machine qui vogue sans voiles & sans aucun mobile au dehors. On observa le

(*a*) César ne parle point de cette aventure, Florus la raconte ; mais, selon Florus, c'étoit Bazile qui envoyoit les trois navires au secours d'Antoine. *Florus*, *liv.* 4. *chap.* 2.

flux & le reflux, & dans l'inſtant que la mer, ſe reployant ſur elle-même, abandonnoit le rivage, on lança ce navire immenſe avec deux galères qui l'accompagnoient. Ces vaiſſeaux s'avancent, & au milieu s'élève une fortereſſe mouvante, dont le ſommet couronné de créneaux ſe balance dans les airs.

Octave, qui gardoit ce paſſage (a), ne voulut pas attaquer d'abord ; il retint l'ardeur de ſa flotte, & il attendit que ſa proie, attirée par l'eſpoir d'un trajet facile, vînt ſe livrer tout entière à lui. Par le calme trompeur qui régnoit ſur la mer, il invitoit ſes ennemis à s'engager dans leur folle entrepriſe.

Ainſi, tandis que le chaſſeur reconnoît le cerf & lui marque une enceinte, ou l'inveſtit de ſes filets, il impoſe ſilence à ſes chiens vigilans, & les retient muets à la chaîne. Aucun d'eux ne court la forêt, ſi ce n'eſt celui qui, le muſeau baiſſé,

(a) M. Octavius & Libon, lieutenans de Pompée, commandoient la flotte de Liburnie & d'Achaïe.

démêle & reconnoît la trace, qui ſait ſe taire en découvrant la proie, & n'indiquer le lieu où elle repoſe, que par un léger tremblement.

Un Cilicien de la flotte d'Octave mit en uſage un vieil artifice des pirates de ſon pays, pour tendre à l'ennemi des pièges ſous les eaux. Il laiſſe la ſurface libre, mais au deſſous il tient ſuſpendues des chaînes lâches, dont les deux bouts ſont attachés au rivage. Ni le premier, ni le ſecond navire ne s'y arrêtent; mais le vaſte plan ſuſpendu ſur les barques eſt tout à coup retenu au paſſage, & les chaînes, ſe reployant, l'attirent parmi les écueils.

Près de là, une voûte de rochers ſuſpendus & menaçans couvre la mer d'une forêt ſombre. C'eſt dans ces antres ténébreux que la vague enſevelit ſouvent les débris des vaiſſeaux briſés par les tempêtes, & les corps de ceux qui ont péri ſur les eaux. La mer, repouſſée par les rochers, les laiſſe à découvert; & lorſque ces cavernes profondes vomiſſent les

eaux mugissantes, les tourbillons d'écume qui s'élancent des gouffres de Caribde, n'ont rien de plus effrayant. C'est vers l'entrée de ce gouffre que fut attiré le navire qui portoit les troupes d'Antoine; & dans l'instant il est environné d'un côté par les vaisseaux qui se détachent du rivage, de l'autre par une multitude de combattans dont les rochers & le bord sont couverts.

Vulteius, qui commandoit ce navire, s'aperçut des pièges qu'on lui avoit tendus. Mais ayant tenté vainemens de rompre les chaînes à coups de hache, il se résolut au combat, sans aucun espoir de salut, sans savoir même de quel côté il feroit face à l'ennemi. Cependant tout ce que peut la valeur assiégée & environnée de périls, fut exécuté dans ce moment terrible. Un seul navire (*a*), avec une co-

(*a*) *Vix mille hominum manus circumfusi undique exercitûs per totum diem tela sustinuit; & cum exitum virtus non haberet, tamen ne in deditionem veniret, hortante Tribuno Vulteio, mutuis ictibus in se concurrit.* Flor. lib. 4. c. 2.

horte, investi d'un nombre épouvantable de vaisseaux & de combattans, se défendit & soutint leur attaque. Le choc, il est vrai, ne fut pas long ; la foible lumière qui l'éclairoit, fit place aux ombres de la nuit ; la paix régna dans les ténèbres.

La troupe, consternée aux approches d'une mort inévitable, s'abandonnoit au désespoir, quand (7) Vulteius, d'une voix magnanime, relève en ces mots les esprits : « Romains, nous n'avons plus à être libres que le court espace d'une nuit : employez donc ce peu d'instans à voir, dans cette extrémité, quel est le parti que vous devez prendre. La vie n'est jamais trop courte, quand il en reste assez pour choisir sa mort. Et ne croyez pas qu'il y ait moins de gloire à prévenir la mort, quand on la voit de près : nul homme, en abrégeant ses jours, ne sait le temps qu'il eût pu vivre. Il faut le même courage pour renoncer à des momens ou à des années : l'honneur en est à disposer de soi, & à prévenir ses des-

tins. On n'eſt jamais forcé à vouloir mourir, & c'eſt à le vouloir que la vertu ſe montre. La fuite nous eſt interdite ; nous ſommes environnés d'ennemis prêts à nous égorger. Décidons-nous ; loin d'ici la crainte ; cédons à la néceſſité, mais en hommes libres, & non pas en eſclaves. Ce n'eſt pourtant pas dans l'obſcurité qu'il faut périr, & comme des troupes qui dans les ténèbres s'accablent de traits lancés au haſard. Sur un champ de bataille, dans des monceaux de morts, le plus beau trépas ſe perd dans la foule, la vertu y reſte enſevelie & ſans honneur ; il n'en ſera pas ainſi de la nôtre. Les Dieux ont voulu l'expoſer ſur ce théâtre aux yeux de nos amis & de nos ennemis. Ce rivage, cette mer, les rochers de l'île que nous avons quittée, ſeront couverts de ſpectateurs. De l'un & de l'autre rivage, les deux partis vont nous contempler. O Fortune ! tu te prépares à faire de nous je ne ſais quel exemple grand & mémorable à jamais. Tout ce que la fidélité, le dévouement des troupes a laiſſé

de monumens illuſtres dans tous les ſiècles, cette brave jeuneſſe va l'effacer. Oui, Céſar, c'eſt faire peu pour toi, nous le ſavons, que de nous immoler nous-mêmes ; mais aſſiégés comme nous le ſommes, nous n'avons pas de plus grand témoignage à te donner de notre amour. Le ſort envieux a ſans doute beaucoup retranché de notre gloire en ne permettant pas que nos vieillards & nos enfans ſe ſoient trouvés pris avec nous, & dans le nombre de tes victimes ; mais que ton ennemi ſache du moins qu'il eſt des hommes qu'on ne peut dompter ; qu'il apprenne à craindre des furieux réſolus & prompts à mourir ; qu'il béniſſe le ciel de n'en avoir retenu dans ſes pièges qu'un petit nombre. Il eſſayera de nous tenter en parlant de paix & d'accord ; il tâchera de nous corrompre par l'offre d'une vie honteuſe. Ah ! plût aux dieux qu'il nous fît grace, & que le ſalut nous fût aſſuré ! notre mort en ſeroit bien plus belle, & en nous voyant nous la donner nous-mêmes, on ne croiroit

pas que ce fût la ressource du désespoir. Il faut, amis, il faut mériter, par un courage sans exemple, que César, entre tant de milliers d'hommes qui lui restent, regarde la perte de ce petit nombre comme un vrai désastre pour lui. Non, quand le sort m'offriroit le moyen de m'échapper, je le refuserois, tant le péril m'elève l'ame. Romain, j'ai rejeté la vie. Mon cœur n'est plus aiguillonné que du désir d'un beau trépas. Ce désir va jusqu'à la fureur. Il n'y a que ceux qui touchent à leur terme, qui sentent combien il est doux de mourir. Les Dieux ont soin de le cacher à ceux qu'ils condamnent à vivre, afin qu'ils subissent leur sort & qu'ils daignent souffrir la vie ».

Ce fut ainsi que l'ardeur du héros inspirée à ses soldats, releva leur ame abattue ; & ces mêmes hommes, qui, avant de l'entendre, mesuroient d'un œil plein d'effroi le cours des astres de la nuit, & frémissoient de voir arriver le jour, désirèrent ce jour terrible.

La nuit alors n'étoit pas lente à se cacher

dans l'Océan ; car le soleil alloit sortir du signe brillant des enfans de Léda, & il voyoit en se levant les flèches du Centaure se plonger dans l'onde. La lumière du jour découvrit les Istriens sur le rivage, & sur la mer la flotte des Grecs, jointe aux Esclavons belliqueux. D'abord on suspendit l'attaque, pour voir si Vulteius & les siens se laisseroient désarmer, & si, en retardant leur mort, on leur feroit aimer la vie. Mais cette jeunesse héroïque se tint ferme en son dévouement, fière d'avoir renoncé au jour, & sûre de sortir du combat avec gloire, en s'immolant de ses propres mains. Rien ne peut plus ébranler ces ames déterminées au dernier effort de la nature & de la vertu. Un petit nombre d'hommes soutient les assauts d'une multitude épandue & sur la mer & sur le rivage : tant on est fort, quand on sait mourir.

Enfin las de verser du sang, & croyant avoir assez vendu leur vie, ils abandonnent l'ennemi, & toute leur fureur se tourne contre eux-mêmes. Vulteius le

premier se découvrant le sein, & tendant la gorge au coup mortel : « Qui de vous, amis (leur dit-il), est digne de plonger sa main dans mon sang, & de prouver par-là qu'il veut mourir » ? Il n'eut pas besoin d'en dire davantage : cent glaives se disputent l'honneur de lui percer le sein. Il loue tous ceux qui le frappent; mais à celui qui a donné l'exemple, & dont il a reçu le premier coup, il prête à son tour sa main reconnoissante, & le tue avant d'expirer. Tout le reste s'égorge à l'envi ; & entre eux s'exercent les fureurs de la guerre la plus sanglante. Ainsi s'égorgeoient devant Thèbes cette foule d'hommes armés, que vit naître Cadmus des dents terribles qu'il avoit semées, présage fatal de la guerre qui devoit s'allumer entre les fils d'Œdipe. Ainsi périrent au bord du Phase ces cruels enfans de la Terre, que Médée, par des enchantemens nouveaux, dont elle-même pâlit d'effroi, força de s'immoler entre eux, & d'engraisser de leur sang les sillons qui venoient de les engendrer. Tel fut, dis-je,

le massacre de cette jeunesse intrépide. Il ne leur en coute rien de mourir. En recevant le trépas (8), ils le donnent. Aucun des glaives ne frappe en vain, quoique poussé d'une main défaillante. Ce n'est pas le fer qui s'enfonce ; c'est le sein qui frappe le fer ; c'est la gorge qui va au devant de l'épée, & qui la force de s'y plonger. Quoique le frère se présente à son frère, le père à son fils, dans ce carnage affreux, leurs coups n'en sont ni moins assurés, ni moins appesantis : tout ce qu'ils accordent à la nature, c'est de ne pas les redoubler. On les voit traîner leurs entrailles déchirées sur le navire, & rougir la mer de leur sang. Ils regardent avec mépris la lumière qui leur échappe ; ils tournent contre l'ennemi un œil insultant, un front superbe, & ils s'applaudissent de sentir la mort. Le navire n'est bientôt plus qu'un monceau de cadavres que les vainqueurs honorent du bucher, saisis d'étonnement de voir que la nature ait produit un homme capable d'inspirer une semblable résolution.

Jamais la Renommée n'a rien publié dans l'univers avec tant d'éclat & de gloire ; mais les Nations (9), même après cet exemple, sont trop timides pour concevoir combien il est aisé de s'affranchir de l'esclavage. On craint le glaive dans la main des tyrans ; la Liberté tremble & gémit sous le poids des armes qui l'oppriment. L'homme ne sait pas que le fer ne lui a été donné que pour se sauver de la servitude. O mort, que n'es-tu refusée aux lâches ! pourquoi les délivres-tu de la honte de vivre ? que n'est-il réservé à la vertu de te donner aux malheureux !

La guerre n'étoit pas moins vive, ni moins sanglante aux champs de la Libye. Curion avoit mouillé au promontoire de Lilibée ; & de là, secondé par l'Aquilon, il avoit passé en Afrique, & abordé entre Clupée (*a*) & les ruines de Carthage, lieu

(*a*) *Apellit ad eum locum qui apellatur Aquilaria. Hic locus abest à Clupeis passuum* 22 *millia.* Cæs. de bello civ. lib. 2.

que nos armes ont rendu fameux. Il va d'abord camper loin de la mer, ſur la rive du Bagradas, qui traverſe des ſables arides. Bientôt il gagne des hauteurs, que l'antiquité, digne de foi, dit avoir été le royaume d'Antée. Voici ce qu'un vieillard du pays en avoit appris de ſes pères.

Quand la Terre enfanta les géans, ce fut dans les antres de la Libye qu'elle conçut le formidable Antée. Elle en eut plus d'orgueil que d'avoir engendré les géans même de la Theſſalie; & il fut heureux pour le ciel que ce ne fût pas l'un des Titans. Dès que ſon corps touchoit la Terre, ſes forces ſe renouveloient. Il avoit un antre profond pour demeure, un vaſte rocher lui ſervoit de toit, les lions étoient ſa pâture; il ſe couchoit, non ſur leur dépouille, ni ſur les débris des forêts, mais ſur le ſein nu de ſa mère. D'abord tout périt ſous ſes coups, & les habitans des campagnes de l'Afrique, & les étrangers que les flots jetoient ſur ce funeſte bord. Longtemps même la valeur du géant dédaigna le ſecours de la Terre. Quoiqu'il ſe tînt de

bout, sa vigueur naturelle le rendoit seule infatigable. Enfin le bruit de ses fureurs attire en Libye le magnanime Alcide, Alcide qui purgeoit le monde des monstres qui le ravageoient. Ils s'abordent; le héros se dépouille de la peau du lion de Némée; le géant, de celle d'un lion de Libye. L'un, selon l'usage des jeux olympiques, arrose d'huile ses membres nerveux; l'autre ne se croyant pas assez fort, s'il ne touchoit que du pied sa mère, prend soin de se rouler dans un sable brûlant. Leurs bras & leurs mains s'entrelacent, ils en forment de pesans nœuds autour de leur col inflexible. Leur tête reste inébranlable, leur front superbe n'est point incliné. L'un & l'autre s'étonne de trouver son égal. Alcide, en ménageant ses forces, épuise celles du géant. Il le voit hors d'haleine & couvert de sueur; il lui secoue la tête, il lui presse le sein, il le sent déjà qui chancelle; déjà, se croyant le vainqueur, il enveloppe & serre dans ses bras le dos & les flancs du géant, & sous l'effort du pied qu'il lui enfonce dans l'aîne, forçant ses

jambes à s'écarter, il le pouſſe & le jette étendu ſur le ſable. La Terre boit la ſueur de ſon fils, & il ſent ſes veines ſe remplir d'un ſang dont l'ardeur le ranime. Ses muſcles s'enflent, ſes nerfs ſont tendus, ſon corps renouvelé ſe dégage des nœuds dont l'enveloppe Alcide. Alcide eſt interdit de voir qu'il ait repris tant de vigueur. L'hydre & ſes têtes menaçantes l'avoient moins étonné, quoiqu'il fût jeune alors & bien moins aguerri. Ils luttent long-temps, l'un avec ſes forces, l'autre avec celles de la Terre; & le combat eſt douteux. Jamais Junon ne s'étoit flattée avec plus d'apparence de voir Alcide ſuccomber. La ſueur inonde ce corps infatigable, & cette tête qui ſans fléchir a ſoutenu le poids du ciel. Dès que le fils de Jupiter veut de nouveau ſerrer Antée entre ſes bras, celui-ci ſe laiſſe tomber lui-même & ſe relève plus affermi: tout ce que la Terre a de vie & de force, paſſe dans le corps de ſon fils. Elle ſe laſſe à lutter contre un homme. Alcide enfin s'étant aperçu qu'Antée alloit puiſer dans le ſein maternel une vi-

gueur à chaque inſtant nouvelle : « Tu n'auras plus (dit-il) cet avantage ; je t'enchaînerai dans mes bras ; c'eſt dans l'air qu'il faut que tu meures ». A ces mots, il ſoulève cet énorme géant, qui ſe débat en vain pour retomber. La Terre, ſéparée de ſon fils expirant, ne peut lui redonner la vie. Alcide le tint ſuſpendu loin d'elle ; & quoiqu'il le ſentît glacé, il fut long-temps ſans oſer le lui rendre, de peur de le voir ranimé.

C'eſt de là que l'antiquité, admiratrice d'elle-même, & ſoigneuſe de rendre le paſſé recommandable à l'avenir, a tiré le nom qui reſte à ces montagnes. Mais la gloire de Scipion les rendit encore plus célèbres, lorſqu'il força les Africains à quitter l'Italie & repaſſer les mers. Ce fut là d'abord qu'il établit ſon camp, & ce fut auſſi le premier théatre de nos victoires en Afrique.

Curion, flatté de ce préſage, comme ſi le bonheur de nos armes étoit attaché à ce lieu, & comme ſi la fortune de Scipion l'y attendoit lui-même, fait dreſſer dans ce

poste heureux (*a*) un camp qui ne devoit pas l'être. Il donne du relâche à ses troupes, & avec des forces trop inégales il ose défier un superbe ennemi.

Toute la puissance de Rome en Afrique étoit alors dans les mains de Varus. Celui-ci, bien qu'il se confiât en ce qu'il avoit de milice romaine, ne laissa pas d'appeler à lui toutes les forces du Roi de Libye ; & des extrémités du monde, tous les peuples soumis à Juba s'avançoient sous les drapeaux de leur jeune Roi. Jamais Prince dans l'univers ne posséda un plus vaste empire : le sien s'étendoit depuis l'Atlas

(*a*) *Castra Corneliana. Id autem est jugum directum, eminens in mare, utrâque ex parte præruptum atque asperum, sed paulo tamen leniore fastigio ab eâ parte quæ ad Uticam vergit. Abest directo itinere ab Uticâ paulò ampliùs passuum mille.* Ibid. Curion ne prit ce camp que lorsqu'il apprit que Juba s'avançoit, & son malheur vint d'avoir quitté ce poste pour marcher à l'ennemi. César l'excuse bien généreusement. *Multum ad rem hanc probandam adjuvat adolescentia, magnitudo animi, superioris temporis proventus, fiducia rei bene gerendæ.* Ibid.

jusqu'aux Syrthes & jusqu'aux plaines d'Ammon : il occupoit l'espace de la zone brûlante, & pour enceinte il avoit les deux mers. Les peuples qui suivent Juba sont l'habitant du mont Atlas, le Numide errant, le Gétule prompt à s'élancer sur des chevaux sans frein, le Maure dont la couleur est celle des peuples de l'Inde, le Nasamon qui vit dans des plaines stériles, le Garamante brûlé par le soleil, le Marmaride léger à la course, le Mazax dont le dard le dispute à la flèche du Mède, le Massilien qui monte des chevaux nus, & les fait obéir à une simple verge qui leur tient lieu de rênes & de mors ; tous les peuples chasseurs des déserts de l'Afrique, qui abandonnent leurs cabanes pour courir après les lions, & qui, ne se confiant point à leurs flèches, provoquent ces animaux terribles, & les enveloppent de leurs vêtemens.

Juba ne défendoit pas seulement la cause de Pompée ; il vengoit la sienne (*a*).

(*a*) *Huic & paternum hospitium cum Pom-*

La même année qu'en allumant les feux de la guerre civile, Curion s'étoit rendu coupable envers les hommes & les Dieux, il avoit voulu, par une loi du peuple, chasser Juba du trône de ses pères; & Juba, le cœur plein de son ressentiment, regarde cette guerre comme le plus beau droit du sceptre qu'il a conservé. Curion tremble au bruit de son approche. Les troupes qu'il commande ne sont pas de celles qu'il a éprouvées sur les bords du Rhin, & qui, dévouées à César, ne connoissent que ses enseignes. Ce sont les troupes infidèles qui ont livré Corfinium, aussi peu attachées au chef qu'elles suivent, qu'à celui qu'elles ont quitté, & pour qui, sans zèle & sans choix, il est égal de servir l'un ou l'autre. Mais les voyant saisies de crainte, n'oser garder la nuit les barrières du camp, Curion se dit à lui-même:

---

peio, & simultas cum Curione intercedebant; quod Tribunus pl. legem promulgaverat, quâ lege regnum Jubæ publicaverat. Cæs. de bell. civ. lib. 2.

« Rien ne cache mieux la frayeur (10) qu'une entreprise audacieuse. Je veux présenter le combat, & tandis qu'elles sont à moi, faire avancer mes troupes dans la plaine. C'est dans le repos que les esprits changent. Dès que le glaive une fois tiré allume la fureur, & que le casque couvre la honte, qui songe alors à balancer ou le talent des chefs, ou le droit des partis ? On obéit à celui qui commande ; on sert la cause où l'on est engagé. Le soldat ressemble au gladiateur dans l'arène : ce n'est point un ennemi, mais un adversaire qu'il attaque ; & pour l'irriter, il suffit qu'on lui oppose son égal ».

En se parlant ainsi, Curion déploie son armée en pleine campagne ; & la fortune, par un succès léger, semble vouloir l'aveugler sur le revers qui l'attend ; car il chasse devant lui l'armée de Varus, & le carnage qu'il en fait ne cesse qu'aux barrières du camp où il la fait rentrer (*a*).

(*a*) *Curio exercitum in castra reducit, suis*

Juba, inſtruit de la défaite de Varus, s'applaudit de voir dépendre de lui ſeul l'événement de cette guerre. Il accourt ſans bruit avec ſon armée, & le ſilence qu'il fait garder dérobe ſa marche à l'ennemi. Sa ſeule crainte eſt d'en inſpirer, & que les Romains ne l'évitent. Il détache en avant Saburra, ſon lieutenant, avec une troupe légère, pour engager une première attaque, & pour attirer l'ennemi. Saburra doit laiſſer croire qu'il commande ſeul, que Juba ne vient point, & que ce corps de troupes eſt tout ce qu'il envoie. Cependant Juba ſe tient caché dans une vallée profonde (*a*) avec toutes les forces de ſon Empire. L'artifice lui réuſſit. Curion, dédaignant de s'inſtruire des forces des Africains, oblige ſa cavalerie à ſortir la nuit de ſon camp, & à ſe repandre au loin dans un pays in-

---

omnibus, præter Fabium, incolumibus, ex numero adverſariorum circiter 600 *interfectis*, *ac* 1000 *vulneratis*. Cæſ. de bell. civ. lib. 2.

(*a*) A ſix milles de diſtance.

connu (*a*). Ce fut en vain qu'on l'exhorta à se défier d'un ennemi chez qui l'art de la guerre n'étoit qu'un tissu de pièges ; sa destinée l'entraînoit à la mort, & l'auteur de la guerre civile en devoit être la victime. Dès les premiers rayons de l'aurore, il sort de son camp avec toute son armée, & la fait avancer sur le sommet des montagnes. Si-tôt que le Numide voit que de ces hauteurs les Romains peuvent l'appercevoir, il s'éloigne, selon sa coutume, & feint de reculer, afin d'engager l'ennemi à descendre dans la plaine. Curion, qui prend pour une fuite cette retraite simulée, se précipite en vainqueur sur ses pas. L'artifice alors se découvre, & les Africains répandus sur les collines d'alentour enveloppent l'armée romaine. Le chef & les soldats (11) se voyant per-

---

(*a*) *Equites missi nocte iter conficiunt. Imprudentes atque inopinantes hostes agrediuntur.... Hos oppressos somno & dispersos adorti, magnum eorum numerum interficiunt. Multi perterriti profugiunt. Quo facto ad Curionem equites revertuntur, captivosque ad eum reducunt.* Ibid.

dus, reſtent muets d'étonnement. Le lâche n'oſe penſer à la fuite, ni le valeureux au combat (*a*) : car au lieu de voir leurs

---

(*a*) *Nec militibus quidem, ut feſſis, neque equitibus, ut paucis & labore confectis, ſtudium ad pugnandum virtuſque deerat. Sed ii erant numero CC. Reliqui in itinere ſubſiſterant. Hi quamcumque in partem impetum fecerant, hoſtes loco cedere cogebant. Sed neque longiùs fugientes proſequi, nec vehementiùs equos incitare poterant. At equitatus hoſtium ab utroque cornu circumire aciem noſtram, & averſos proterere incipit. Cum cohortes ex acie procurriſſent, Numidæ impetum noſtrorum effugiebant; rurſuſque ad ordines ſuos ſe recipientes circumibant, & ab acie excludebant. Sic neque in loco manere, ordineſque ſervare, neque procurrere, & caſum ſubire, tutum videbatur. Hoſtium copiæ ſummiſſis ab rege auxiliis crebrò augebantur; noſtris vires laſſitudine deficiebant. Simul ii qui vulnera acceperant, neque acie excedere, neque in locum tutum referri poterant; quod tota acies equitatu hoſtium circumdata tenebatur. Hi de ſuâ ſalute deſperantes, ut extremo vitæ tempore homines facere conſueverunt, aut ſuam mortem miſerebantur, aut parentes ſuos commendabant, ſi quos ex periculo fortuna ſervare potuiſſet. Plena erant omnia timoris & luctûs.* Ibid.

chevaux émus au son de la trompette, dresser l'oreille, agiter leur crin, ronger leurs mors blanchis d'écume, & d'un pied rebelle frappant la terre & brisant les cailloux, s'indigner du repos ; on les voit la tête baissée, le corps tout fumant de sueur, la langue pendante, la bouche embrasée du feu de leur haleine, dont les impulsions pénibles sont des gémissemens profonds. Leurs flancs s'élèvent & s'abaissent avec un violent effort, & une écume sèche & brûlante couvre leurs mors ensanglantés. En vain le fouet ou l'aiguillon les presse, en vain l'éperon leur déchire le flanc ; aucun ne s'emporte, aucun ne prend sa course : ils n'ont pas même la force de doubler le pas ; & le peu qu'ils avancent, ne sert qu'à exposer de plus près leur guide aux coups de l'ennemi.

Mais dès que les coursiers Numides (12) fondent sur les Romains, la terre s'ébranle sous leurs pas rapides ; un tourbillon de poussière, pareil à ceux que soulève & roule Borée, forme dans l'air un nuage

épais, & dérobe aux yeux la lumière. Comme leur choc impétueux tomboit sur de l'infanterie, ce funeste & sanglant combat ne fut pas douteux un moment: il ne dura que le temps d'égorger; car les Romains n'avoient la liberté ni d'avancer, ni de combattre. Il tombe sur eux une grêle de flèches, dont le poids seul les eût accablés. Les bataillons romains se pressent vers leur centre, &, resserrés dans un cercle étroit, ne forment plus qu'une masse immobile. Si quelqu'un, poussé par la crainte, se précipite au milieu des siens, leurs glaives tournés contre lui opposent la mort à la fuite. A mesure que les premiers reculent, le bataillon s'épaissit. Manque d'espace, ils ne peuvent plus agir, ni remuer leurs armes: leurs bras se froissent en se heurtant; le choc des cuirasses dont ils sont couverts, écrase le fer & le sein qui le porte. Le Maure ne put pas jouir du spectacle de sa victoire: il ne vit ni des flots de sang, ni un vaste champ de

carnage ; il ne vit qu'un monceau de morts (*a*).

Mânes des Africains (13), ombre d'Annibal, ombres des enfans de Carthage, accourez ; ce ſacrifice eſt digne de vous. Voilà le ſang dont vous êtes avides : venez vous en raſſaſier, & ne demandez plus vengeance. Grands Dieux, ſe peut-il que le maſſacre des Romains en Libye ſoit un triomphe pour Pompée, un triomphe pour le Sénat ! Ah ! qu'il ſeroit bien moins affreux que l'Afrique eût vaincu pour elle !

Dès que la pouſſière humectée de ſang ne s'éleva plus en nuage, & que Curion vit ſes troupes étendues autour de lui, il ne put ſurvivre à ſon malheur, ni penſer à la fuite. Il a recours à une mort prompte, & vertueux par néceſſité, il ſe perce, & tombe au milieu des ſiens.

Malheureux ! de quoi t'ont ſervi tant de troubles excités parmi le peuple, du

---

(*a*) *Milites ad unum omnes interficiuntur.* Cæſ. Ibid.

haut de la Tribune, d'où tu l'animois & lui diſtribuois des armes, & ta révolte contre le Sénat, & ton ardeur à ſoulever le beau-père contre le gendre ? Tu meurs avant que Pharſale ait décidé de leur ſort. Tu n'auras pas même le plaiſir cruel de contempler les horreurs de la guerre civile. Hommes puiſſans (14), ainſi vous expiez les malheurs de votre patrie ; ainſi vos armes parricides ſont lavées dans votre ſang. O que Rome ſeroit heureuſe & ſes citoyens fortunés, ſi les Dieux défendoient notre liberté avec autant de ſoin qu'ils la vengent ! Te voilà, ſuperbe Tribun, en proie aux vautours de Libye. Tu n'obtiens pas même un bûcher. Nous te rendons pourtant ce témoignage, ô malheureux jeune homme, (car à quoi bon diſſimuler ce que la Renommée atteſteroit ſans nous ?) que tant que tu ſuivis les ſentiers du devoir & de la vertu, jamais Rome n'avoit vu naître un meilleur citoyen, une plus belle ame, un plus zélé défenſeur des lois ; & ſi l'ambition, le luxe, le dangereux appât des richeſſes

ont pu t'égarer, que Rome en accuse la corruption du siècle dont tu n'as fait que suivre le torrent. Le changement de Curion, ébloui par les riches dépouilles de la Gaule, & corrompu par l'or de César, entraîna la chute de Rome. Avant lui, les hommes superbes & cruels qui s'étoient arrogé le droit de nous égorger à leur gré, les Sylla, les Marius, les Cinna, & cette suite de Césars, dont le pouvoir n'a plus de bornes, avoient au moins acheté Rome. Le seul Curion la vendit (*a*).

(*a*) *Bello autem civili, & tot, quæ deinde per continuos 20 annos consecuta sunt, malis, non alius majorem flagrantioremque, quam C. Curio, Trib. pleb. subjecit facem : vir nobilis, eloquens, audax, suæ alienæque & fortunæ & pudicitiæ prodigus, homo ingeniosissimè nequam, & facundus malo publico.... Hic primò pro Pompeii partibus, id est, ut tunc habebatur, pro Republicâ; mox simulatione contra Pompeium & Cæsarem, sed animo pro Cæsare.* Vell. Paterc. lib. 2. c. 48.

EXCERPTA
EX LIBRO QUARTO.

(1) . . . . POSTQUAM ſpatio languentia nullo,
Mutua conſpicuos habuerunt lumina vultus,
Et fratres, natoſque ſuos vidêre, patreſque;
Depreſſum eſt civile nefas. Tenuere parumper
Ora metu. Tantùm nutu, motoque ſalutant
Enſe ſuos. Mox ut ſtimulis majoribus ardens
Rupit amor leges, audet tranſcendere vallum
Miles, in amplexus effuſas tendere palmas.
Hoſpitis ille ciet nomen; vocat ille propinquum:
. . . .
Arma rigant lacrymis, ſingultibus oſcula rumpunt,
Et quamvis nullo maculatus ſanguine miles,
Quæ potuit feciſſe, timet. Quid pectora pulſas?
Quid veſane gemis? Fletus quid fundis inanes,
Nec te ſponte tuâ ſceleri parere fateris?
Uſque adeòne times, quem tu facis ipſe timendum?
Claſſica det bello; ſævos tu neglige cantus:
Signa ferat; ceſſa: jamjam civilis Erinnys
Concidet; & Cæſar generum privatus amabit.
Nunc ades, æterno complectens omnia nexu,
O rerum, miſtique ſalus, Concordia, mundi,
Et ſacer orbis amor! Magnum nunc ſecula noſtra
Venturi diſcrimen habent. Periere latebræ

Tot ſcelerum: populo venia eſt erepta nocenti:
Agnovere ſuos.

(2) Addidit ira ferox moturas prœlia voces:
Immemor ô patriæ, ſignorum oblite tuorum,
Non potes hoc cauſæ, miles, præſtare Senatûs,
Aſſertor victo redeas ut Cæſare! certè
Ut vincare potes. Dum ferrum, incertaque fata,
Quique fluat multo non deerit vulnere ſanguis,
Ibitis ad dominum? Damnataque ſigna feretis?
Utque habeat famulos, nullo diſcrimine, Cæſar
Exorandus erit? Ducibus quoque vita petenda eſt?
Nunquam noſtra ſalus pretium, mercesque nefandæ
Proditionis erit. Non hoc civilia bella,
Ut vivamus, agunt. Trahimur ſub nomine pacis.
Non chalybem gentes, penitùs fugiente metallo,
Eruerent; nulli vallarent oppida muri;
Non ſonipes in bella ferox, non iret in æquor
Turrigeras claſſis pelago ſparſura carinas;
Si bene libertas unquam pro pace daretur.
Hoſtes nempe meos ſceleri jurata nefando
Sacramenta tenent; at vobis vilior hoc eſt
Veſtra fides, quod pro cauſâ pugnabitis æquâ!
Sed veniam ſperare licet. Prô dira pudoris
Funera! Nunc toto fatorum ignarus in orbe,
Magne, paras acies, mundique extrema tenentes
Sollicitas reges; cùm forſan fœdere noſtro
Jam tibi ſit promiſſa ſalus! Sic fatur, & omnes
Concuſſit mentes, ſcelerumque reduxit amorem.
Sic, ubi deſuetæ ſilvis in carcere clauſo

Mansuevere feræ, & vultus posuere minaces,
Atque hominem didicere pati; si torrida parvus
Venit in ora cruor, redeunt rabiesque furorque,
Admonitæque tument gustato sanguine fauces;
Fervet & à trepido vix abstinet ira magistro.

(3) . . . . Nec languida fessi
Corpora sustentant epulis; mensasque perosi
Auxilium fecere famem. Si mollius arvum
Prodidit humorem, pingues manus utraque glebas
Exprimit ora super. Nigro si turbida limo
Colluvies immota jacet, cadit omnis in haustus
Certatim obscœnos miles moriensque recepit,
Quas nollet victurus aquas; rituque ferarum
Distentas siccant pecudes, & lacte negato,
Sordidus exhausto sorbetur ab ubere sanguis.
. . . . Torrentur viscera flammâ
Oraque sicca rigent squammosis aspera linguis.
Jam marcent venæ, nulloque humore rigatus,
Aeris alternos angustat pulmo meatus;
Recisoque nocent suspiria dura palato.
Pandunt ora siti, nocturnumque aëra captant.
Expectant imbres, quorum modo cuncta natabant
Impulsu, & siccis vultus in nubibus hærent.
Quoque magis miseros undæ jejunia solvant,
Non super arentem Meroen, Cancrique sub axe,
Quâ nudi Garamantes arant, sedêre; sed inter
Stagnantem Sicorim, & rapidum deprensus Iberum,
Spectat vicinos sitiens exercitus amnes.

(4) Jam domiti cessere duces; pacisque petendæ
Auctor, damnatis, supplex Afranius, armis,
Semianimes in castra trahens hostilia turmas,
Victoris stetit ante pedes. Servata precanti
Majestas, non fracta malis; interque priorem
Fortunam, casusque novos, gerit omnia victi,
Sed ducis, & veniam securo pectore poscit.
Si me degeneri stravissent fata sub hoste,
Non deerat fortis rapiendo dextera leto;
At nunc sola mihi est orandæ causa salutis,
Dignum donandâ, Cæsar, te credere vitâ.
Non partis studiis agimur, nec sumsimus arma
Consiliis inimica tuis. Nos denique bellum
Invenit civile duces; causæquæ priori,
Dum potuit, servata fides. Nil fata moramur.
Tradimus Hesperias gentes, aperimus Eoas,
Securumque orbis patimur post terga relicti.
Nec cruor effusus campis tibi bella peregit,
Nec ferrum, lassaque manus. Hoc hostibus unum,
Quod vincas, ignosce tuis. Nec magna petuntur:
Otia des fessis, vitam patiaris inertem
Degere, quam tribuis; campis prostrata jacere
Agmina nostra putes: nec enim felicibus armis
Misceri damnata decet, partemque triumphi
Captos ferre tui. Turba hæc sua fata peregit.
Hoc petimus, victos ne tecum vincere cogas.

(5) . . . . O prodiga rerum
Luxuries, nunquam parvo contenta paratu,
Et quæsitorum terrâ pelagoque ciborum

Luxuriosa fames, & lautæ gloria mensæ!
Discite, quam parvo liceat producere vitam,
Et quantum natura petat. Non erigit ægros
Nobilis ignoto diffusus consule Bacchus;
Non auro, murrhâque bibunt; sed gurgite puro
Vita redit. Satis est populis fluviusque Ceresque,
Heu miseri, qui bella gerunt.

(6) Felix, qui potuit, mundi nutante ruinâ,
Quo jaceat jam scire loco. Non prælia fessos
Ulla vocant, certos non rumpunt classica somnos.
Jam conjux, natique rudes, & sordida tecta,
Et, non deductos, recipit sua terra colonos.
Hoc quoque securis oneris fortuna remisit,
Sollicitus menti quod abest favor: ille salutis
Est auctor, dux ille fuit; sic prœlia soli
Felices nullo spectant civilia voto.

(7) Tunc sic attonitam, venturaque fata paventem,
Rexit magnanimâ Vulteius voce cohortem:
Libera non ultrà quam parvâ nocte juventus,
Consulite extremis angusto in tempore rebus.
Vita brevis nulli superest, qui tempus in illa
Quærendæ sibi mortis habet..... Stant undique nostris
Intenti cives jugulis. Decernite letum......
Non tamen in cœcâ bellorum nocte cadendum est,
Ut cùm permistis acies sua tela tenebris
Involvunt: conserta jacent cùm corpora campo,
In medium mors omnis abit; perit obruta virtus.
Nos in conspicuâ sociis, hostique carinâ

Constituere dei. Præbebunt æquora testes,
Præbebunt terræ, summis dabit insula saxis,
Spectabunt geminæ diverso è littore partes.
Nescio quod nostris magnum & memorabile fatis
Exemplum, Fortuna, paras. Quæcumque per ævum
Exhibuit monimenta fides, servataque ferro
Militiæ pietas, transibit nostra juventus.
Namque suis pro te gladiis incumbere, Cæsar,
Esse parum scimus; sed non majora supersunt
Obsessis tanti quæ pignora demus amoris.
Abscindit nostræ multum sors invida laudi,
Quod non cum senibus capti natisque tenemur.
Indomitos sciat esse viros, timeatque furentes,
Et morti faciles animos; & gaudeat hostis
Non plures hæsisse rates. Tentare parabunt
Fœderibus, turpique volent corrumpere vitâ;
O utinam, quò plus habeat mors unica famæ,
Promittant veniam, jubeant sperare salutem:
Nec nos, cum calido fodiemus viscera ferro,
Desperasse putent. Magnâ virtute merendum est,
Cæsar, ut, amissis inter tot millia paucis,
Hoc damnum cladem que vocet. Dent fata recessum,
Emittantque licet; vitare instantia nollem.
Projeci vitam, comites; totusque futuræ
Mortis agor stimulis: furor est. Agnoscere solis
Permissum est, quos jam tangit vicinia fati,
Victurosque dei celant, ut vivere durent,
Felix esse mori. Sic cunctas sustulit ardor
Nobilium mentes juvenum: cùm sidera cœli,

Ante ducis voces, oculis humentibus omnes
Aspicerent, flexoque Ursæ temone paverent;
Iidem, cum fortes animos præcepta subissent,
Optavere diem.

(8) . . . . Pariter sternuntque caduntque,
Vulnere letali: nec quemquam dextra fefellit,
Cum feriat moriente manu. Nec vulnus adactis
Debetur gladiis: percussum est pectore ferrum,
Et jugulis pressere manum. Cum sorte cruentâ
Fratribus incurrant fratres, natusque parenti,
Haud trepidante tamen toto cum pondere dextrâ
Exegêre enses. Pietas ferientibus una,
Non repetisse, fuit. Jam latis viscera lapsa
Semianimes traxere foris, multumque cruoris
Infudere mari. Despectam cernere lucem,
Victoresque suos vultu spectare superbo,
Et mortem sentire juvat.

(9) Non tamen ignavæ, post hæc exempla virorum,
Percipient gentes quam sit non ardua virtus
Servitium fugisse manu. Sed regna timentur
Ob ferrum, & sævis libertas uritur armis:
Ignoratque datos, ne quisquam serviat, enses.
Mors, utinam pavidos vitæ subducere nolles,
Sed virtus te sola daret!

(10) Audendo magnus tegitur timor: arma capessam.
Ipse prior: campum miles descendat in æquum
Dum meus est: variam semper dant otia mentem.

Eripe consilium pugnâ : cùm dira voluntas
Ense subit prenso, galeæ texére pudorem;
Quis conferre duces meminit? quis pendere causas?
Quâ stetit, inde favet.

(11) Obstupuit dux ipse simul, perituraque turba.
Non timidi petiere fugam, non prœlia fortes :
Quippe ubi non sonipes motus clangore tubarum
Saxa quatit pulsu rigidos vexantia frenos
Ora terens, spargitque jubas, & surrigit aures,
Incertoque pedum pugnat non stare tumultu.
Fessa jacet cervix; fumant sudoribus armi;
Oraque projectâ squallent arentia linguâ;
Pectora rauca gemunt, quæ creber anhelitus urget;
Et defecta gravis longè trahit ilia pulsus;
Siccaque sanguineis durescit spuma lupatis.

(12) At vagus Afer equos ut primum emisit in agmen,
Tunc campi tremuere sono : terrâque solutâ,
Quantus Bistonio torquetur turbine pulvis,
Aëra nube suâ texit, traxitque tenebras.
Ut verò in pedites fatum miserabile belli
Incubuit; nullo dubii discrimine Martis
Ancipites steterunt casus, sed tempora pugnæ
Mors tenuit.

(13) Excitet invisas diræ Carthaginis umbras
Inferiis fortuna novis; ferat ista cruentus
Annibal, & Pœni tam dira piacula manes.

Romanam Superi, Libycâ tellure ruinam
Pompeio prodesse nefas, votisque Senatus.
Africa nos potiùs vincat sibi. Curio fusas
Ut vidit campis acies, & cernere tantas
Permisit clades compressus sanguine pulvis,
Non tulit afflictis animam producere rebus,
Aut sperare fugam; ceciditque in strage suorum,
Impiger ad letum, & fortis virtute coactâ.

(14) Has urbi miseræ vestro de sanguine pœnas
Ferre datis, luitis jugulo sic arma, potentes.
Felix Roma quidem, civesque habitura beatos,
Si libertatis superis tam cura placeret
Quam vindicta placet. Libycas en nobile corpus
Pascit aves, nullo contectus Curio busto.
At tibi nos (quandò non proderit ista silere,
A quibus omne ævi senium sua fama repellit)
Digna damus, juvenis, meritæ præconia vitæ.
Haud alium tantâ civem tulit indole Roma,
Aut cui plus leges deberent, recta sequenti.
Perdita tunc urbi nocuerunt secula, postquam
Ambitus, & luxus, & opum metuenda facultas,
Transverso mentem dubiam torrente tulerunt....
Jus licet in jugulos nostros sibi fecerit ense
Sylla potens, Mariusque ferox, & Cinna cruentus;
Cæsareæque domûs series, cui tanta potestas
Concessa est; emere omnes, hic vendidit Urbem.

Argument du cinquième Livre.

Le Sénat s'assemble en Épire. Appius consulte l'Oracle de Delphes sur le sort de la guerre civile. L'armée de César se révolte à Plaisance ; César la fait rentrer dans le devoir. Il l'envoie à Brundusium, & il se rend à Rome, où il se fait nommer Dictateur & Consul. De là il passe à Brundusium, y embarque une partie de ses troupes ; & avec sa flotte il aborde en Épire. Le reste de ses troupes se faisant trop attendre, César, sur une simple barque, entreprend de les aller chercher. Une tempête le rejette sur le bord d'où il est parti. Pompée, voyant approcher le moment d'une bataille, oblige Cornélie à se rendre à Lesbos. Adieux de Pompée & de Cornélie.

LA PHARSALE DE LUCAIN.

LIVRE CINQUIÈME.

C'ÉTOIT ainsi qu'entre les deux Chefs, affoiblis l'un & l'autre par des pertes sanglantes, la Fortune, observant le partage des bons & des mauvais succès, ménageoit des forces égales pour les champs de la Thessalie.

L'Emus étoit couvert de neige, les Pléïades descendoient de l'Olympe, & ce jour qui change le titre de nos fastes, la fête de Janus approchoit.

Les Consuls (a), dont l'année expire, en emploient les derniers momens à

(a) Lentulus & Marcellus.

raſſembler le Sénat, que les fonctions de la guerre ont tenu diſperſé. En Epire, un indigne toit, un vil refuge de voyageurs reçut les Sénateurs de Rome. Des murs étrangers entendirent les conſeils de cet ordre auguſte. Ce n'eſt plus un camp, c'eſt le Sénat lui-même : ſes haches, ſes faiſceaux, ſa majeſté l'annoncent ; & le reſpect qu'imprime aux nations cette aſſemblée vénérable, leur apprend qu'en effet ce n'eſt point le Sénat qui ſuit le parti de Pompée, mais Pompée qui ſert la patrie ſous les drapeaux du Sénat.

Dès que (1) les Pères Conſcrits ſont rangés dans un grave & triſte ſilence, le Conſul Lentulus ſe lève du ſiége eminent qu'il occupe, & il leur adreſſe ces mots : « Si vous avez tous dans le cœur l'antique vertu de vos pères, & un courage digne du ſang de ces illuſtres Romains, n'examinez ni quel lieu vous raſſemble, ni à quelle diſtance nous ſommes de notre ville captive. Voyez la patrie par-tout où vous êtes ; & avant d'exercer l'autorité ſu-

prême, décidez d'abord, Peres Conscrits, ce que l'univers reconnoît, que c'est en vous que le Sénat réside. Que le sort nous envoie sous les astres glacés du nord, ou sous le ciel brûlant du midi, sous cette zône sans nuages, où les jours & les nuits se balancent dans une éternelle égalité, nous serons par-tout le centre de l'Etat, & le droit de le gouverner nous accompagnera sans cesse. Quand les Gaulois mirent le capitole en cendres, Veyes, où étoit Camille, devint Rome dans ce moment. Le siége du Sénat peut changer, mais son pouvoir est immuable. César s'est emparé de nos murs déserts, de nos maisons abandonnées; les lois sont muettes, la tribune est fermée; le capitole ne voit plus de Sénateurs que le rebut du Sénat & de Rome; tous ceux que l'exil n'avoit pas écartés, sont ici. Exempts de crime, & vieillis ensemble dans le calme d'une longue paix, il a fallu, pour nous disperser, toutes les fureurs de la guerre. Mais ce corps auguste est vivant, & ses membres se réunissent. Voilà que les

Dieux balancent dans leurs mains les forces du monde & les destins de Rome. La mer d'Illyrie vient de submerger une partie des rebelles ; Curion, le chef & l'ame du Sénat de César, est couché sur les bords sanglans de l'Afrique. Vengeurs de la patrie, levez ses étendars ; précipitez le cours de nos destins ; secondez les Dieux par votre courage : que le succès vous inspire au moins la confiance que vous inspiroit, même dans le malheur, la justice de votre cause. Notre consulat expire avec l'année ; mais vous, dont l'autorité n'a point de bornes, délibérez, Pères Conscrits, & décernez le commandement à Pompée ».

Au nom de Pompée, tout le Sénat répondit par acclamations, & chargea ce grand Homme du soin de son salut & des destins de la patrie. Ensuite on distribua des honneurs aux Rois & aux peuples qui, par leur zèle, s'en étoient rendus dignes. Rhodes, Lacédémone, Athènes sont nommées avec éloge ; Marseille obtient les honneurs dus à sa généreuse défense ; le

Sénat donne aux Rois de Thrace, de Galatie, & de Macédoine, d'éclatantes marques d'estime ; il confirme à Juba la possession du royaume de Libye ; & toi, Ptolomée, ô fatalité ! toi, digne Chef d'un peuple perfide, toi, la honte du trône & le crime des Dieux, il te proclame Roi d'Egypte ; il arme ta main jeune encore de ce glaive infracteur du droit des nations... des nations ! & plût au ciel qu'il n'eût attenté que sur elles ! L'héritage de Lagus sera payé par l'assassinat de Pompée ; & le Sénat, par ce don funeste, ravit un sceptre à Cléopatre, & dérobe un crime à César.

Après l'assemblée, le Sénat prend les armes ; & tandis que les peuples & les Rois, le bandeau sur les yeux, se livrent au sort de la guerre, le timide Appius est le seul qui n'ose en courir les hasards. Appius, qui commande dans l'Achaïe, pour s'assûrer des événemens, importune les Dieux, & se fait ouvrir le sanctuaire de l'oracle de Delphes, fermé dès longtemps aux mortels.

Au milieu du monde, & à distance égale des rives de l'Aurore & des bords du Couchant, s'élève le double sommet du Parnasse, mont célèbre par les deux cultes de Bachus & d'Apollon. Ce fut la seule des montagnes qui dans le déluge domina sur les eaux, & qui servit de borne entre le ciel & l'onde; encore ne laissoit-elle voir que la cîme de ses rochers : ses flancs se cachoient dans l'abîme. Ce fut là qu'Apollon, jeune encore, essaya ses premieres flèches contre ce monstrueux serpent qui avoit poursuivi sa mère (*a*), exilée du ciel, & pressée des douleurs de l'enfantement.

C'étoit alors le règne de Thémis : Delphes en rendoit les oracles. Mais Apollon, voyant ces cavernes profondes exhaler un souffle prophétique & se remplir d'un esprit divin, il s'y enferma lui-même, & caché dans ce sanctuaire, il y devint l'organe des destins.

Quel est réellement (2) cet esprit immortel

(*a*) Latone.

mortel dont l'antre eſt pénétré ? Quel eſt celui des Dieux qui poſsède les ſecrets du ſombre avenir, qui prévoit l'ordre éternel des choſes, & qui du ciel daigne deſcendre dans les entrailles de la terre, y ſouffrir l'approche de l'homme, & ſe communiquer à lui ? Grande & puiſſante Divinité ſans doute, ſoit qu'elle ne faſſe qu'annoncer ce qui doit être, ſoit qu'elle ordonne ce qu'elle annonce, & que ſa volonté devienne le deſtin ! Ne ſeroit-ce pas une émanation de Jupiter lui-même, qui du haut des cieux, dont il eſt l'ame & le ſoutien, s'étend juſqu'à la terre, & remplit l'intervalle du ſéjour des mortels & de celui des Dieux ?

Dès que cet eſprit s'eſt emparé du chaſte ſein de la prêtreſſe, le bruit de l'impulſion divine retentit au fond de ſon cœur, & le ſouffle prophétique s'exhale de ſa bouche, comme la flamme s'élance à flots preſſés du ſommet brûlant de l'Ætna. Jamais le Dieu ne ſe refuſe aux mortels : il répond à qui l'interroge ; mais ce qu'il annonce eſt irrévocable : il n'eſt pas

même permis de demander qu'il change. Il rejette les vœux du crime; les ſourdes prières des méchans ne pénètrent point jusqu'à lui; mais favorable aux juſtes, il leur apprit ſouvent, comme aux Tyriens, à changer de patrie; il leur apprit, comme aux Athéniens (*a*) à Salamine, à vaincre un ennemi puiſſant; il leur enſeigna les moyens de faire ceſſer, en appaiſant les Dieux, la ſtérilité des campagnes ou la contagion de l'air.

Le plus grand (3) malheur de ces derniers temps fut la perte de cet oracle, lorſque les Rois, qu'effrayoit l'avenir, imposèrent ſilence aux Dieux. Les prêtreſſes de Delphes, loin de s'affliger de ce long repos, en jouiſſent au fond de leur temple. Car une mort ſoudaine eſt pour elles la peine ou le prix de l'enthouſiaſme (*b*).

(*a*) L'oracle leur avoit dit de s'enfermer dans des murs de bois; ils montèrent ſur leurs vaiſſeaux, & battirent la flótte de Xerxès.

(*b*) Apollon allume dans l'ame la lumière pour éclairer l'avenir, ce qui s'appelle *enthouſiaſme.* Plut. *des oracles de la Pithie.*

Dans l'accès de la fureur divine, tous les resſorts du corps humain ſe briſent, & les efforts du Dieu qui l'obsède, dégagent l'ame de ſes liens.

Ainſi, les voûtes de l'antre étoient muettes & les trépieds dès long-temps immobiles, lorſqu'Appius, pour approfondir les ſecrets du deſtin de Rome, troubla ce ſilence & ce long repos. Il ordonne au miniſtre d'Apollon d'ouvrir le temple & de livrer au Dieu la Pithoniſſe pâliſſante.

La jeune & chaſte Phémonoé, libre de ſoins, ſe promenoit alors à l'ombre des forêts, au bord de Caſtalie. Le pontife la ſaiſit, & l'entraîne juſqu'au veſtibule du temple. Mais tremblant de toucher le ſeuil, elle a recours à la feinte, pour diſſuader Appius du déſir de l'interroger.

« O Romain! quelle ardeur imprudente te fait (dit-elle) chercher à pénétrer les ſecrets du ſombre avenir? Cet antre eſt dès long-temps muet, & le Dieu n'y rend plus d'oracles: ſoit que l'eſprit qui l'animoit ſe ſoit diſſipé dans les airs; ſoit que depuis

que les barbares (a) ont mis Delphes en cendres, Apollon ne daigne plus s'y cacher parmi des ruines ; soit que le ciel le fasse taire, & qu'il juge que c'est assez des vers de l'antique Sibylle pour vous révéler vos destins ; soit que ce Dieu, qui dans tout les temps a banni de son temple les coupables mortels, ne trouve plus, dans nos jours malheureux, de bouche assez pure pour lui servir d'organe ».

Appius découvrit d'abord l'artifice de la prêtresse ; & par ses menaces il lui fit avouer que le Dieu étoit encore présent. Alors elle ceignit son front des bandelettes mystérieuses, se mit un voile blanc sur la tête, & entrelaça de lauriers ses cheveux épars & flottans. Le prêtre, qui la voit hésiter & pâlir, la pousse dans l'intérieur du temple. Mais frémissant de pénétrer jusques dans le sanctuaire, elle se tint sous la première voûte, & par un froid enthousiasme imitant l'inspiration, elle ren-

(a) Brennus.

dit un faux oracle : ruse offensante pour Appius, mais plus encore pour Apollon lui-même. Ce n'étoit point cette sainte fureur qui annonce que le Dieu possède sa prêtresse ; ce n'étoit point ce murmure confus d'une voix étouffée & tremblante, ces paroles obscures & entrecoupées, ni ces sons effrayans dont l'éclat eût rempli la vaste profondeur de l'antre. On ne vit point ses cheveux hérissés secouer le laurier qui couronnoit sa tête ; les voûtes du temple ne tremblèrent point, la forêt d'alentour demeura immobile ; tout annonça que la Pythie avoit craint de se livrer au Dieu qu'elle faisoit parler.

Appius, qui ne voit pas même les trépieds émus, s'irrite, & dit à la prêtresse : « Impie, ta mort va me venger, & venger le Dieu dont tu te joues, si à l'instant même tu ne consens à t'enfoncer dans l'antre prophétique, & si, interrogée sur le sort d'une guerre dont l'univers est menacé, tu n'attends pas pour me répondre que le Dieu daigne t'inspirer ». La Pythonisse épouvantée se détermine enfin (4) à lui

obéir. D'abord immobile sur le trépied, son sein se remplit du Dieu nouveau pour elle. Tout ce que l'antre pouvoit contenir de cet esprit qui depuis tant de siècles ne s'en étoit point exhalé, la pénètre & se répand en elle avec un impétueux effort. Jamais Apollon ne s'étoit emparé si pleinement du corps d'une mortelle. L'ame unie à ce corps fragile en est chassée; le Dieu la force à le lui céder. Eperdue & hors d'elle-même, la Pythie erroit dans son antre, roulant sa tête échevelée, & secouant sur son front hérissé les lauriers dont il étoit ceint. Elle renverse les trépieds qu'elle rencontre sur son passage; le feu divin bouillonne dans ses veines; elle porte dans son sein Apollon furieux; & tandis qu'il emploie à l'irriter ses fouets invisibles, ses aiguillons de flamme, il lui met un frein qui la dompte, & il s'en faut bien qu'il lui laisse prédire tout ce qu'il lui laisse prévoir. Les âges se présentent en foule, & ce long amas d'événemens accable ses foibles esprits: tant ce tableau de l'avenir

eſt vaſte, & tant les ſiècles accumulés s'empreſſent de paroître au jour! Les deſtins ſemblent lutter au paſſage, & ſe diſputer la voix qui doit les annoncer. Rien n'échappe à la vue de la Pythie, ni le premier jour du monde, ni le dernier, ni l'étendue de l'Océan, ni le nombre de ſes grains de ſable. Mais telle qu'on vit autrefois la Sibylle de Cume, dédaignant de répondre à la foule des peuples qui l'interrogeoient, ſe borner aux deſtins de Rome, les détacher du chaos de l'avenir, & les tracer d'une main libre & ſûre; telle ici la prêtreſſe de Delphes, ſe bornant à prédire le ſort d'Appius, le cherche longtemps, & le démêle à peine dans la multitude innombrable des grands deſtins qui lui ſont offerts. L'écume alors découle de ſes lèvres; ſa voix s'exhale en gémiſſemens; bientôt elle éclate en murmures; ſes hurlemens font retentir les voûtes de l'antre ſacré; & ſuccombant au Dieu qui la domine, elle prononce enfin ces mots. « Romain, je te vois échapper aux coups menaçans d'une guerre où ſe décide le

fort du monde. Seul, à l'abri de ces grands revers, au fond d'un vallon de l'Eubée, tu jouiras d'un plein repos ». Elle supprima tout le reste, & Apollon lui étouffa la voix.

Dépositaire des destins (5), Dieu confident des secrets du monde & gardien de la vérité, toi, à qui le ciel n'a pas voulu cacher un seul jour du sombre avenir, pourquoi craindre de révéler le décret de notre ruine, la mort des Rois, le massacre des Chefs, le carnage de tant de peuples, de qui le sang va se mêler avec des flots de sang romain? Est-ce que les Dieux n'ont pas encore résolu ces grands attentats, & que les astres, qui balancent à condamner la tête de Pompée, tiennent les destins en suspens? ou bien veux-tu, par ton silence, favoriser le meurtre de César, l'expiation de ses forfaits, & le retour du pouvoir légitime aux mains des Brutus nos vengeurs?

La Pythonisse alors enfonce avec son sein les portes du temple, & s'en élance. Comme elle n'a pas tout révélé, sa fureur

n'eſt point épuiſée ; le Dieu qu'elle n'a pu chaſſer, la poſsède & l'agite encore. Elle roule des yeux furibonds, & ſon regard vague & rapide erre dans l'eſpace du ciel. Tantôt ſon viſage eſt glacé, tantôt menaçant & terrible ; il n'eſt pas deux inſtans le même, tour à tour couvert d'une pâleur livide & d'une brûlante rougeur. Mais ſa pâleur n'eſt pas celle que cauſe le saiſiſſement de l'effroi, elle eſt effrayante elle-même. Son ſein, ſoulevé par de violens ſoupirs, reſſemble aux vagues qui ſe balancent avec un triſte & profond murmure, long-temps après que le fougueux Borée a fait enfler les eaux de l'Océan. Mais du moment qu'elle repaſſe de cette lumière céleſte, qui l'éclairoit ſur le ſort du monde, à la clarté foible & commune qui conduit les ſimples mortels, elle ſe ſent tout à coup enveloppée de ténèbres : Apollon commande à l'Oubli de s'emparer de ſon ame, & d'en effacer la trace des ſecrets de l'avenir. La vérité chaſſée du ſein de la Pythie ſe retire vers les trépieds ; & à peine la malheureuſe Phémo-

noé a repris ses sens, qu'elle succombe & qu'elle expire.

Le crédule Appius, séduit par l'ambiguité de l'oracle, ne fut point effrayé des approches de la mort qui le menaçoit. Il ne songea qu'à s'établir aux champs de l'Eubée, dans les murs de Chalcis, & loin des troubles qui partageoient le monde. Insensé ! quel étoit ton espoir ? & quel autre Dieu que la mort pouvoit te garantir du choc de cette guerre, & te mettre à l'abri des maux dont tout l'univers gémissoit ? Oui, tu reposeras en paix ; mais le tombeau sera ton asile : il t'attend au bord de l'Euripe, sur le rivage opposé à celui de l'Elide, si funeste aux Grecs assemblés (*a*).

Cependant César revenoit vainqueur des plaines de l'Ibère, & portoit ses aigles triomphantes en de nouveaux climats, lorsqu'au milieu de ses prospérités il vit le moment où les Dieux en alloient rompre à

(*a*) Où la flotte d'Agamemnon eut tant de peine à obtenir les vents.

jamais le cours. Ce Chef, que la guerre n'avoit pu dompter, fut prêt à perdre au milieu de son camp le fruit de tous ses attentats (*a*). Le soldat, à regret fidèle, & las de servir ses fureurs, avoit résolu de l'abandonner : soit que le silence des trompettes eût donné aux esprits le temps de se calmer, & que l'épée refroidie dans le repos se refusât aux horreurs de la guerre ; soit que l'avarice des troupes demandant un plus haut salaire, leur eût fait condamner un crime infructueux, & mettre à prix leurs glaives déja souillés de sang.

Jamais César (6) n'avoit mieux éprouvé combien peu solide & peu stable étoit le faîte des grandeurs, d'où il voyoit à ses pieds le monde, & quels foibles appuis étayoient son pouvoir frêle & chancelant. Semblable à un corps mutilé dont on a retranché les membres, & réduit presque à son épée, lui qui venoit de voir marcher

(*a*) A Plaisance. César ni Plutarque ne parlent point de cette révolte ; mais voyez *Appien*, *liv.* 2 *des guerres civiles*.

tant de peuples sous ses drapeaux, il apprit que les glaives, une fois tirés, appartenoient aux soldats, & non pas au chef. Ce n'est plus un murmure timide, ni un ressentiment caché au fond des cœurs : cette crainte qui réprime les mouvemens séditieux d'une populace irritée, & qui la fait trembler devant ceux qui devant elle auroient tremblé, la crainte où chacun est pour soi, de se trouver seul révolté contre le joug de la tyrannie, n'arrête pas ici les mutins : toute l'armée, avec la même audace, a secoué le frein de l'obéissance ; & quand le crime est celui du grand nombre, il est sûr de l'impunité. Les soldats se répandirent donc en murmures & en menaces. « Laisse-nous (7), César (dirent-ils), laisse-nous enfin nous soustraire à ta rage. Tu ne cherches par mer & par terre que des mains pour nous égorger. Tu nous abandonnes, comme une vile proie, au premier ennemi qui se présente. La Gaule t'a enlevé une partie de tes légions ; une autre partie a succombé aux durs travaux de la guerre d'Espagne ;

une autre eſt couchée dans l'Heſpérie : ainſi, dans tout les pays du monde nous te faiſons vaincre, & tu nous fait périr. Que nous revient-il d'avoir arroſé de notre ſang les campagnes du Nord & fait couler le Rhône & le Rhin ſous tes lois ? Pour récompenſe de tant de guerres tu nous donnes la guerre civile ! & quel en eſt pour nous le fruit ? Quand nous t'avons livré notre patrie, après en avoir chaſſé le Sénat, de quel palais ou de quel temple nous as-tu permis le pillage ? Il n'eſt point de forfaits que nous n'ayons commis : nos armes, nos mains ſont criminelles ; notre pauvreté ſeule nous déclare innocens. Où ſe borneront nos travaux ? & quand diras-tu, c'eſt aſſez, ſi pour toi c'eſt trop peu de Rome ? Vois nos cheveux blanchis, vois nos mains défaillantes, vois nos corps épuiſés de ſang. Le peu de vie qui nous reſte ſe conſume dans les combats. Permets à des vieillards d'aller mourir en paix. Que te demandons-nous enfin ? A ne pas tomber de défaillance ſur le revers

d'une tranchée, à ne pas rendre les derniers ſoupirs ſous le caſque, à chercher une main qui nous ferme les yeux, à expirer dans le ſein d'une épouſe, arroſés de ſes larmes, & ſûrs d'avoir chacun notre bûcher. Souffre du moins que la maladie termine notre vieilleſſe; qu'il y ait ſous Céſar une autre mort que celle que donne le fer. Sous quels appas crois-tu nous cacher les forfaits où tu nous deſtines? Et de tous les crimes de la guerre civile ne ſavons-nous pas quel eſt celui qui feroit payé le plus cher? Tu nous as vus dans les combats, tu ſais de quoi nous ſommes capables; n'en eſt-ce point aſſez? Faut-il encore t'apprendre qu'il n'eſt rien de ſacré pour nous? & connois-tu quelque devoir, quelque lien (8) qui nous retienne? Sur le Rhin, Céſar fut notre Chef; il eſt ici notre compagnon. Le crime rend égaux tous ceux qu'il aſſocie. Et à quoi bon nous ſacrifier pour un ingrat qui méconnoît la valeur & le zèle? Tout ce que nous faiſons, il l'attribue au ſort, & il

l'appelle sa fortune. Qu'il sache à la fin que c'est nous qui sommes pour lui le sort. Il a beau se flatter que tous les Dieux lui seront soumis & dociles ; s'il n'a plus le soldat pour lui, le voilà réduit à la paix ».

Après ce discours, ils commencent à se répandre dans le camp ; & d'un air insultant, ils déclarent qu'ils ne veulent plus de César pour leur Chef. Justes Dieux, faites qu'ils persistent ! puisqu'il n'y a plus dans les cœurs ni piété, ni bonne foi, & que la perte des mœurs est notre unique ressource ; faites que la discorde & la licence éteignent les feux qu'elles ont allumés !

Quel Chef n'eût pas été effrayé d'une révolte si générale & si prompte ? Mais César, qui se fait une joie de suivre sa destinée à travers des précipices, & d'exercer sa fortune à vaincre les plus grands périls, César se présente ; & sans daigner attendre que l'emportement du soldat s'appaise, il se hâte de le surprendre dans tout l'accès de sa fureur. Si son

armée lui eût demandé le pillage des villes, des temples, du capitole même; si elle eût voulu qu'on lui livrât les mères & les femmes des Sénateurs; César y eût consenti: tout ce qui est violent & cruel lui convient; c'est le droit, c'est le prix de la guerre. Il ne craint de trouver dans les ames que la raison & l'équité. Quoi, César, tu n'as point de honte de chérir une guerre que tes soldats détestent! ils sont plutôt que toi rassasiés de sang! le droit de l'épée leur est odieux; & toi seul, par toutes les voies, tu suis tes violens projets! Commence à te lasser du crime; consens à te voir désarmé. Qu'espères-tu, cruel? A quoi veux-tu forcer ces malheureux qui te résistent? C'est la guerre civile qui se refuse à toi.

César (9) parut sur une éminence avec un visage intrépide; & inaccessible à la crainte, il mérita de l'inspirer. Il parle, & adresse aux soldats ces mots dictés par la colère.

« Celui qu'absent vous menaciez de l'œil & de la main, soldats, il est présent: le

le voilà sans défense ; & le sein découvert, il s'expose à vos coups. Si vous voulez finir la guerre, en voici le moyen : frappez ; c'est ici qu'en fuyant il faut laisser vos épées. Une sédition qui n'ose rien de grand, n'annonce que des lâches qui sont las de marcher sous un Chef invincible, & ne demandent qu'à s'enfuir. Retirez-vous, & me laissez accomplir sans vous mes destins. Bientôt ces armes trouveront des mains dignes de les porter. A peine vous aurai-je chassés, que la Fortune va m'offrir autant de soldats qu'il vaquera de glaives. Pompée trouve dans sa fuite des peuples nombreux empressés à le suivre ; & à moi, la victoire ne me donneroit pas une foule d'hommes obscurs, pour recueillir les fruits d'une guerre dont le succès est décidé ! On les verra, ces heureux étrangers, sans avoir reçu de blessures, chargés des dépouilles du monde, de ces dépouilles qui devoient être le prix de vos travaux, suivre mes chars couverts de lauriers. Et vous, vieillards blanchis

ſous mes enſeignes, & dont la guerre a épuiſé le ſang, confondus avec la populace de Rome, vous ſerez, comme elle, ſpectateurs oiſifs de mon entrée triomphante. Vous flattez-vous, par votre fuite, de retarder le cours de mes ſuccès, & d'avoir donné quelque poids à ma fortune & à ma puiſſance ? Non, non, les Dieux ne s'abaiſſent pas juſqu'à s'occuper de votre ſalut ou de votre perte. Le monde eſt ſubordonné au deſtin des Grands, & le genre humain ne vit que pour un petit nombre d'hommes. Les mêmes ſoldats qui ſous moi ont fait trembler le couchant & le nord, feroient en fuite ſous Pompée. Labienus étoit un héros dans mes armées ; à préſent c'eſt un vil transfuge *(a)*, qui parcourt la terre & les mers avec le Chef qu'il m'a préféré. Et ne croyez pas que je vous ſache gré

(*a*) Dès le commencement de la guerre civile, Labienus, ami de Céſar & ſon lieutenant dans la guerre des Gaules, l'abandonna, & ſuivit Pompée. Céſar lui renvoya ſon argent & ſon bagage, qu'il avoit laiſſés. *Plut. Vie de Jules-Céſar.*

d'être moins parjures que lui, en ne portant les armes ni pour ni contre moi. Celui qui abandonne mes drapeaux ne m'est plus rien, qu'il suive ou non les drapeaux de Pompée. Ah ! je reconnois la protection des Dieux, au soin qu'ils ont pris de ne pas m'exposer à de nouveaux combats, avant d'avoir changé d'armée. Et de quel poids mon heureux destin me soulage, en me donnant lieu de désarmer & de renvoyer sans aucun salaire, des hommes qui devoient tout attendre de moi, & que la dépouille du Monde auroit à peine récompensés ! C'est pour moi désormais que je ferai la guerre. Sortez de mon camp, lâches Romains, laissez porter mes drapeaux à des hommes. Je ne retiens que le petit nombre des auteurs de la trahison ; & je les retiens, non pour me servir, mais pour subir la peine de leur crime. A genoux, perfides (dit-il à ceux-ci) ; prosternez-vous, & dans la poussière tendez la tête au fer vengeur. Et vous, jeune milice qu'on n'a point corrompue, & qui

dès à présent faites la force de mes armes ; regardez le supplice des traîtres : apprenez à frapper, apprenez à mourir (a) ».

Toute l'armée tremble à sa voix menaçante. Cette multitude d'hommes armés ont la foiblesse de craindre un homme qu'il dépend d'eux de rendre leur égal. Il semble qu'il commande aux épées, & que le fer, dans la main des soldats, lui obéisse en dépit d'eux. Il ne laissoit pourtant pas de craindre que les troupes ne s'opposassent au châtiment qu'il ordonnoit. Mais leur soumission passa son espérance. Il ne demandoit que leurs glaives, ils lui présentèrent leur sein.

(a) *His auditis in legione ipsâ (nonâ scilicet, unde ortum est seditionis initium) fuit comploratio; Tribuni vero supplices rogabant veniam. Cæsar ægrè cunctanterque exhortatus, hactenùs tamen pœnam remisit, ut ex centum & vigenti solis, qui precipui seditionis autores videbantur, sorte in duodecim ductos animadverteret. Ex his duodecim unum compertum est abfuisse seditionis tempore; pro quo Cæsar Centurionem occidit qui eum detulerat.* Appian. de bell. civ. lib. 2.

César n'avoit garde de vouloir perdre des hommes endurcis au crime ; il n'en fit mourir qu'un petit nombre. Leur sang fut le sceau de la réunion ; &, par cet exemple, la révolte appaisée fit tout rentrer dans l'ordre & le devoir.

César ordonne à ses troupes de se rendre en diligence à Brundusium, & d'y rassembler tous les vaisseaux répandus sur cette côte de l'Italie. Cependant il marche vers Rome, où la frayeur l'a devancé. Quoique sans escorte, il est en assurance. Rome avoit appris dès long-temps à fléchir devant la toge pacifique. Il se montre facile & bon envers le peuple qui l'implore ; mais il se nomme Dictateur lui-même, & marque nos fastes par son consulat. Et quel titre eût mieux désigné l'an du désastre de Pharsale ? Pour que rien ne manque au droit des armes, il réunit dans ses mains les haches & l'épée, les aigles & les faisceaux ; & sous le nom vague d'*Empereur* (a), il s'attribue tout le pouvoir d'un

(a) *Empereur* ne signifioit alors que *Généralissime des armées.*

maître. Ce fût pour lui qu'on inventa tous ces titres menteurs, dont nous avons flatté l'orgueil de nos tyrans. On feint, pour son élection, de tenir les comices, d'assembler les tribus, & de recueillir les suffrages. Mais il défend de consulter les auspices. Le Ciel a beau tonner, l'augure est sourd ; il donne même pour un heureux présage le vol des oiseaux qui jamais n'ont annoncé que des malheurs. Dès lors tomba sans force & sans honneur cette dignité consulaire, si révérée chez nos aïeux. Le consulat ne servit plus qu'à distinguer l'année dans nos fastes. On ne laissa pas de célébrer avec la pompe accoutumée la fête de Jupiter Latin ; & Rome, qu'il avoit si mal protégée, ne lui en offrit pas moins ses sacrifices & ses vœux dans une nuit resplendissante (*a*).

(*a*) *His rebus, & feriis latinis, comitiisque omnibus perficiundis undecim dies tribuit, dictaturâque se abdicat, & ab urbe proficiscitur, Brundusiumque pervenit. Eò legiones duodecim, equitatum omnem venire jusserat.* Cæs. de bell. civ. lib. 3.

César, après cette folennité, prend fa courfe à travers les campagnes de la Pouille, que le laboureur fugitif a livrées aux ronces & aux herbes fauvages. Il les traverfe avec la rapidité de la flamme du ciel, ou d'une tigreffe qui pourfuit à la trace le raviffeur de fes petits.

En arrivant à Brundufium, il trouve la mer foulevée par les vents orageux du Nord, & fes troupes épouvantées des périls qu'elle préfentoit. Il parut honteux à César de perdre le temps de la guerre dans une lâche oifiveté, & de fe tenir enfermé dans un port, tandis que la mer étoit libre, & praticable même pour des vaiffeaux moins heureux que les fiens. Pour encourager fes foldats qui n'étoient point accoutumés à ces dangers, il leur fit entendre que fi les vents de l'hiver s'emparoient du ciel & de l'onde avec plus de force, ils y régnoient auffi avec plus de conftance que les vents du printemps, qui fuivoient les caprices de cette perfide faifon. « Nous n'avons pas (dit-il) à fuivre les détours d'une mer engagée dans les replis de fes

rivages. Notre route est droite, & ne demande que le souffle de l'Aquilon. Que ce vent se lève & qu'il enfle les voiles, il va nous porter sur les bords de la Grèce, sans donner aux vaisseaux ennemis le temps de traverser les miens. Hâtons-nous, amis, de rompre les liens qui nous enchaînent sur ces bords. Ce temps, qui vous semble orageux, nous sera favorable; nous le perdons dans le repos ».

Le soleil s'étoit plongé dans l'onde; les premières étoiles perçoient l'azur du ciel, & les corps éclairés par l'astre de la nuit commençoient à jeter leur ombre, quand toute la flotte (*a*) à la fois, dénouant ses cables & déployant ses voiles, se livre aux vents qui vont l'abandonner. A peine un souffle léger commence à soulever les voiles, quand tout à coup elles s'affaissent & retombent sur les mâts. Les flots sont en-

(*a*) Selon Appien, César embarqua sept légions & six cents cavaliers d'élite; mais César ne dit que vingt mille hommes d'infanterie & six cents hommes de cavalerie.

chaînés dans un calme profond. L'eau des marais est moins dormante. On croit voir la surface immobile du Bosphore, quand l'hiver suspend le cours du Danube, que la glace couvre le vaste sein de l'onde, & que l'Hellespont, impraticable aux voiles, offre un chemin solide aux coursiers de la Thrace & aux chars sur lesquels les peuples de l'Emus vont chercher de plus doux climats. Au silence affreux de ces eaux languissantes, on diroit que la nature engourdie a perdu ses forces, & que l'élément liquide a oublié son mouvement. On ne voit pas même frémir la surface des eaux, ni trembler l'image brillante de l'astre qu'elle réfléchit.

La flotte ainsi retenue étoit exposée à mille dangers. Les galères ennemies pouvoient l'environner & l'assaillir, en sillonnant l'onde à la rame. La faim, plus redoutable encore, pouvoit l'assiéger dans ce long repos. Ce nouveau genre de péril produit des vœux non moins étranges. On va jusqu'à souhaiter que les vents se déchaînent & que les flots s'irritent,

pourvu qu'ils se dégagent de ce morne engourdissement. On veut bien retrouver une mer furieuse, pourvu que ce soit une mer. Cependant on ne voit au ciel aucun nuage, on n'entend sur l'humide plaine aucun murmure menaçant. Dans les airs, sur les eaux, une triste langueur ne laisse pas même espérer un naufrage. Mais quand la nuit fit place à la lumière, un nuage obscurcit le soleil naissant : la mer s'ébranle & se balance, le sommet des montagnes d'Epire chancelle aux yeux des Matelots : la flotte commence à se mouvoir ; & à la faveur des vents & des ondes elle aborde auprès de Paleste (*a*).

Le premier champ de bataille où Pompée & César furent en présence, est environné par le tranquille Apsus & par le rapide Genuse. L'Apsus coule lentement,

---

(*a*) *Pridie Nonarum Januarii naves solvit.... & portus omnes timens, quos teneri ab adversariis arbitrabatur, ad eum locum qui appellatur Pharsalus, omnibus navibus ad unam incolumibus milites exposuit.* Cæs. de bell. civ. lib. 3.

& porte de légères barques ; le Genuſe eſt ſouvent débordé par les neiges, que fond la pluie ou le ſoleil ; mais ni l'un ni l'autre ne fait de longs détours. Ils n'ont à parcourir qu'un très-petit eſpace, depuis leur ſource juſqu'à la mer. Ce fut dans les champs qu'ils arroſent que la fortune voulut voir entrer en lice deux fameux rivaux. Ce malheureux monde eſpéroit qu'en ſe voyant à ſi peu de diſtance, ils déteſteroient leurs fureurs : car de l'un à l'autre camp l'on pouvoit diſtinguer les traits du viſage & les ſons de la voix ; & Céſar, depuis ſon alliance avec Pompée, depuis la mort de ſa fille & de ſon petit-fils (*a*), ne vit jamais de ſi près ſon gendre, ſi ce n'eſt, hélas ! ſur les ſables du Nil.

Quelque ardeur que Céſar eût pour les combats, ce qu'il avoit laiſſé de ſon armée en Italie l'obligea de ſuſpendre le cours

(*a*.) *Atque omnia, inter deſtinatos tanto diſcrimini Duces, dirimente fortunâ, filius quoque parvus Pompeii, Juliâ natus, intra breve ſpatium obiit.* Vell. Paterc. lib. 2. c. 47.

de ses fureurs. Ces troupes, qui devoient le suivre, avoient à leur tête l'audacieux Antoine (*a*), qui dans cette guerre s'exerçoit sous César à disputer l'empire du monde. César impatient l'appelle, & se répand en prières & en menaces. « Viens (lui dit-il), je touche au terme de mes vœux : cette guerre que j'ai poussée par les plus rapides succès, n'attend que toi pour l'achever. Est-ce en Libye que je t'ai laissé ? Sommes-nous séparés par les écueils des Syrthes ? Personne, avant toi, n'a-t-il osé franchir cet étroit passage ? & te fais-je courir des dangers inconnus ? Lâche, César ne te demande pas de le devancer, mais de le suivre. Je te trace la route, j'aborde le premier sur une plage étrangère, au milieu de mes ennemis. Est-ce donc la vue de mon camp qui t'effraye ? Je parle en vain, mes vœux se perdent à-travers les vents & les eaux. Le moment de remplir mes destins m'échappe. Ah ! du

(*a*) M. Antonius.

moins cesse de retenir mes troupes qui ne demandent qu'à passer les mers. Si je connois bien cette brave jeunesse, elle voudroit, fût-ce par un naufrage, se jeter aux bords où je suis ». Après avoir cent fois répété ces plaintes : « Non (dit-il), ce ne sont pas les Dieux qui m'abandonnent ; c'est moi qui tarde à seconder les Dieux ». Alors il prend la résolution de risquer lui-même, au milieu de la nuit, le passage qu'Antoine & les siens n'osent tenter. Il a souvent éprouvé que le ciel favorise les téméraires ; & cette mer, que redoutent les flottes, il espère la dompter seul sur un esquif frêle & léger.

Le calme de la nuit a dissipé les soins pénibles des combats. Cette foule de malheureux que la guerre assemble, goûtent les douceurs du repos ; & plus leur condition est humble, plus leur sommeil est profond. Tout le camp est tranquille, & la seconde veille a vu renouveler la garde de la nuit. César, dans son inquiétude, marche au milieu de ce vaste

ſilence, & va faire lui-même ce qu'il n'eût pas voulu commander à l'un de ſes eſclaves. Il n'emmène perſonne, & ne veut avec lui pour compagne que ſa fortune. Il s'avance au delà des tentes, & paſſant à travers les gardes endormies, il gémit de voir que l'on peut les ſurprendre. Il ſuit les détours du rivage, & rencontre une barque attachée à des écueils que la mer a creuſés. Non loin de là, le conducteur de la barque avoit ſa cabane. Ni la pierre, ni le bois n'en compoſoient l'humble ſtructure; c'étoit une cloiſon de canne qui ſoutenoit un toît de jonc; & quand la barque étoit à ſec, miſe en travers du côté du vent, elle protégeoit l'édifice. Céſar frappe à coups redoublés; le Nocher Amyclas (10) ſe réveille, & ſe lève de ſon lit d'algue, où il repoſoit mollement. « Qui frappe (dit-il)? eſt-ce quelqu'un qui a fait naufrage, ou que ſon malheur oblige à venir implorer mon aſſiſtance»? En diſant ces mots, il ranime quelques étincelles de feu, & ſon ſouffle en tire la flamme. Au milieu du tu-

tumulte des armes il est sans crainte, il sait que les cabanes ne sont point un appât pour la guerre civile. O doux avantage de la pauvreté, d'avoir pour compagne la paix ! ô sûreté d'un humble asile ! présent des Dieux, dont les mortels n'ont pas encore senti le prix ! Quel est le rempart, quel est le temple où César eût frappé sans y jeter l'effroi ? Amyclas ouvre, & César lui dit : « Forme des vœux, étends tes espérances loin au delà de ta condition : mes bienfaits passeront encore tes espérances & tes vœux, si tu fais ce que j'attends de toi, si tu me rends au bord de l'Italie. Tu ne seras plus réduit à tirer ta subsistance de ta barque, & à traîner ta vieillesse indigente dans un travail ingrat & rigoureux. Confie-toi aux soins d'un Dieu qui vient dans ton asile obscur verser tout à coup l'abondance ». Ce langage (11) ne convenoit pas au vêtement vil que César avoit pris ; mais il ne pouvoit se forcer à parler en homme vulgaire. Le pauvre Amyclas lui répond : « Il y a bien du risque & de l'audace à

s'exposer cette nuit sur la mer. La clarté pâle & trouble du soleil couchant, la rougeur de la lune à son lever, le bruit des vents dans les forêts & des flots contre le rivage, tout m'annonce une nuit orageuse, & me défend de m'embarquer; mais si de grands intérêts vous appellent sur l'autre bord, vous pouvez disposer de moi. Je vous passerai, ou les vents & les flots rendront le trajet impossible ». A ces mots il détache la barque, & présente la voile au vent (a).

Bientôt le ciel se trouble & s'obscurcit, d'épaisses ténèbres couvrent le sein des eaux, la vague à longs replis s'élève & se balance, & la tourmente annonce que la mer a conçu les vents dans son sein. « Voyez-vous (dit alors Amyclas) quel horrible temps nous menace? Tous les vents vont se déchaîner; nous n'avons pas même l'espoir d'aller échouer aux côtes d'Italie. Le seul qui nous reste est

(a) La barque étoit à l'embouchure de la rivière d'*Anius*.

de

de regagner le bord d'où nous sommes partis. Laissez-moi retourner en arrière, de peur que le port, qui est encore assez proche, ne soit trop loin de nous dans un moment ».

« Va (lui dit le Héros), ne crains rien : c'est César que tu portes, c'est lui qui te protège ; & la Fortune, qui l'éprouve, ne l'a jamais abandonné (*a*) ». Il achevoit à peine, un tourbillon rapide (12) ébranle la poupe, rompt les cordages, enlève & fait voltiger la voile au dessus du fragile mât. La barque gémit sous le coup, & ses flancs, prêts à s'entr'ouvrir, crient sous l'effort de la vague. Alors tous les périls ensemble fondent sur le Héros, tous les vents viennent l'assaillir. Ce fut toi, Corus, qui le premier élevas ta tête du sein de la mer Atlantique. Le volume

---

(*a*) *Tunc Consul, capite retecto, exclamat : Perge contra tempestatem forti animo : Cæsarem fers & fortunam Cæsaris.* Appian. de bell. civ. *lib.* 2. Plutarque dit la même chose ; mais César, dans ses Commentaires, ne parle point de cette aventure.

immense des flots soulevés t'obéissoit, & alloit se briser contre le rivage, quand le froid Borée s'élance & les repousse : la mer, entre vous suspendue, ne sait auquel des deux céder. Mais vient l'Aquilon furieux, qui emporte les flots roulés sur eux-mêmes, & laisse le sable à découvert. Aucun de ces vents ne parvient à pousser jusques au bord les vagues qu'il entraîne ; elles se brisent contre les vagues que pousse le vent opposé ; & quand les vents s'appaiseroient soudain, les flots se heurteroient encore. Il semble que des fougueux enfans d'Eole aucun ne soit resté dans ses antres profonds. Chacun d'eux défend ses rivages ; &, grace à leurs efforts contraires, la mer se contient dans son lit. Jamais les rochers qui la bordent n'avoient vu ses eaux s'élever avec tant de fureur & de violence. On croit revoir le temps où le Dieu souverain du ciel, las de lancer la foudre sur la terre, remit nos crimes à punir au Trident du Dieu des eaux, & lui céda pour quelques jours une partie de son Empire. La

mer alors ne reconnut d'autres limites que les cieux. Peu s'en fallut qu'il n'en fût de même dans cette nuit dont les ténèbres retraçoient la nuit des enfers. L'air s'affaisse, la mer s'élance, & le flot va dans les nuages se grossir de nouvelles eaux. Cette horreur profonde n'est pas même éclairée par les terribles feux de la foudre ; ils sont éteints aussi-tôt qu'allumés dans l'humide épaisseur de l'air. Au bruit du tonnerre & des flots, au choc des vents & des tempêtes, les voûtes du ciel sont ébranlées, & du monde chancelant sur son axe les deux pôles semblent fléchir. La nature bouleversée frémit de rentrer dans le chaos. On eût dit que les élémens avoient rompu leur alliance, & qu'on alloit revoir ce ténébreux mélange, où étoient confondus les cieux & les enfers.

Le seul espoir de salut qui reste à César, c'est de voir que le monde n'a pas encore péri dans ce combat des élémens. Quand la barque est portée sur la croupe des flots, il voit l'abîme au dessous de

lui ; & lorſque la barque ſe précipite dans le vaſte ſillon des ondes, à peine la cîme du mât paroît-elle au deſſus des eaux. Tantôt les voiles ſont dans les nuages, & tantôt la carenne touche au ſable de la mer ; car toute la maſſe des eaux, diviſée en monceaux d'écume, laiſſe leur intervalle à ſec.

Le Nocher tremblant a bientôt épuiſé toutes les reſſources de l'art ; il ne ſait plus auquel des vents il doit réſiſter ou obéir. Heureuſement leur diſcorde même rendoit leurs efforts inutiles. Les flots qui auroient renverſé la barque, trouvoient un obſtacle dans les flots contraires. Si une vague la fait pencher, une autre vague la relève : on diroit que les vents la portent ſur leurs aîles ; & leur choc la tient ſuſpendue au deſſus de tous les écueils.

César (13) reconnut enfin des dangers dignes de ſon courage. « Eh quoi (dit-il) ! eſt-ce pour les Dieux un ſi grand travail que de perdre un homme ? & faut-il ſoulever les mers pour ſubmerger un fra-

gile esquif ? Si je dois trouver sous les eaux la mort que j'affrontois dans les combats, je la reçois d'un visage intrepide, telle que le ciel me l'envoie ; & quoique ma fin prématurée interrompe de grands desseins, j'aurai peut-être assez fait pour ma gloire. J'ai dompté les peuples du Nord, la crainte a mis à mes pieds leurs armes ; Rome m'a vu au dessus de Pompée ; j'ai forcé le peuple à être juste, & à m'accorder les faisceaux, qu'il m'avoit long-temps refusés. L'Etat n'a point de dignités dont les titres ne me décorent. O Fortune, à qui seule j'ai confié mes vœux, fais que personne que toi ne sache que César, au comble des honneurs, César, Dictateur & Consul, est mort comme un homme privé ! Non, grands Dieux ! je ne veux point de funérailles ; retenez seulement au milieu des flots les débris de mon corps déchiré. Je renonce aux honneurs du bûcher & de la sépulture, pourvu qu'on me craigne sans cesse, & que sans cesse on tremble de me voir reparoître de tous les bouts

de l'univers ». Comme il parloit ainsi, ô prodige incroyable ! une vague enlève la barque, & au lieu de l'engloutir, va la poser au bord de l'Épire, sur une plage unie & sans écueils. En touchant la terre, il recouvre à la fois ses conquêtes & sa fortune, & tant de villes qu'il avoit prises, & tant d'États qu'il avoit soumis.

Mais alors le jour commençoit à luire, & le retour de César dans son camp ne fut pas aussi inconnu que sa fuite. Ses amis l'environnèrent les yeux en larmes, & lui adressèrent des plaintes dont il ne fut pas offensé (a) : « Cruel (14), lui dirent-ils, où t'emportoit une audace si téméraire ; & à quoi nous réservois-tu, nous dont la vie est si peu de chose, quand tu donnois à la mer en furie le corps de César à déchirer ? Non, ce n'est pas vertu, c'est inhumanité, d'exposer une vie d'où dépend celle de tant de peuples ; de courir à ta perte quand tu fais leur salut ; & de dévouer à la mort le Chef que s'est

---

(a) *Voyez* Plutarque, *Vie de Jules-César.*

donné le Monde. Eſt-ce qu'aucun des tiens n'a mérité de ne pas te ſurvivre ? Quoi, tandis que la mer t'emportoit loin de nous, tu nous laiſſois plongés dans un lâche ſommeil ! Nous ne pouvons y penſer ſans honte. Ce qui t'avoit déterminé, c'eſt que tu trouvois trop cruel d'expoſer un autre que toi à une mer ſi furieuſe : mais pourquoi t'y expoſer toi-même ? es-tu réduit à cette extrémité ? L'excès du malheur peut engager les hommes dans les entrepriſes les plus hardies, dans les périls les plus évidens ; mais toi, vainqueur & maître du monde, te rendre le jouet de la fureur des eaux, n'eſt-ce pas défier les Dieux ? C'eſt ſans doute un préſage bien éclatant du ſuccès de tes armes, un gage bien certain de la faveur du ciel, & du ſoin que prend de toi la Fortune, que de te voir reporté par les flots ſur le bord que tu avois quitté ; mais eſt-ce à te ſauver d'un naufrage que tu dois employer le ſecours des Dieux, ce ſecours qui doit, ſi tu le veux, t'élever à l'Empire du monde » ?

Dans le moment même, le soleil, achevant de chasser les ombres de la nuit, amène un jour serein ; & les vents, calmés par sa présence, laissent la mer appaiser ses flots. Dès qu'Antoine & les siens les virent applanis, & que Borée, épurant les airs, alloit seul dominer sur l'onde, ils levèrent l'ancre ; & la rame en cadence secondant la voile, la flotte s'avançoit rangée sur la mer, comme une armée dans une vaste plaine ; mais la nuit, qui fut orageuse, ne permit pas aux vaisseaux de se tenir ensemble & dans l'ordre quils avoient pris.

Telle, quand les oiseaux du Strimon, chassés par l'hiver, quittent ce fleuve pour voler sur le Nil, la phalange qu'ils forment dans l'air, prend mille figures diverses. Mais si un vent trop violent frappe leurs aîles étendues, ils se dispersent & se rallient par pelotons confusément épars ; & la figure qu'ils traçoient aux yeux, se dissipe comme un nuage.

Le vent, devenu plus fort au lever du

ſoleil, prit la flotte en poupe ; &, rendant inutile l'effort qu'elle fit pour aborder à Liſſe, il la pouſſa dans le port de Nymphée (*a*).

Pompée, voyant que Céſar avoit raſſemblé toutes ſes forces, & qu'ils touchoient au moment fatal d'une bataille ſanglante & déciſive, réſolut de mettre en ſûreté ce qu'il avoit de plus cher au monde, en envoyant Cornélie à Lesbos (*b*), loin du tumulte affreux des armes. Ah ! qu'un ſaint amour (15) a de pouvoir ſur les ames vertueuſes ! Oui, Pompée, le danger de ton épouſe te rendoit timide & tremblant à l'approche des combats. Ce fut elle qui te fit craindre

---

(*a*) A trois milles au delà de Liſſe.

(*b*) Pompée, à ſon retour de la guerre d'Aſie, paſſant par l'île de Lesbos, avoit affranchi Mitilène de toute eſpèce de tribut. Dans les jeux qu'il y vit célébrer, les poètes, diſputant le prix, chantoient à l'envi ſes victoires. Ce fut ſur le plan du théâtre de Mitilène qu'il fit bâtir le ſien à Rome, mais plus grand & plus magnifique. *Plut. Vie de Jules-Céſar.*

de courir le dernier hasard qui menaçoit Rome & le monde. Ton ame est préparée à de tristes adieux, mais ta voix s'y refuse encore. Tu te plais même à les différer, à dérober du moins quelques instans au sort cruel qui vous sépare.

Ce fut vers la fin de la nuit, quand le sommeil quittoit leurs yeux, & que la tendre Cornélie pressoit contre son sein le cœur de son époux, ce cœur plein de trouble & de peines ; ce fut alors qu'elle s'aperçut que, se refusant à ses chastes baisers, il détournoit en soupirant son visage inondé de larmes. Frappée jusqu'au fond de l'ame, elle n'ose paroître l'avoir surpris versant des pleurs ; mais il lui dit en gémissant : « Epouse plus chère pour moi que la vie, & non seulement aujourd'hui que la vie m'est odieuse, mais dans mes jours les plus heureux, voici le moment que j'ai trop différé. Et que ne puis-je le différer encore ! César, avec toutes ses forces, vient me présenter le combat. Il faut s'y résoudre. Rendez-vous à Lesbos. Pour vous Lesbos est un sûr asile. Epar-

gnez-vous d'inutiles prières. Ce que vous me demanderiez, je me le suis refusé à moi-même. Vous n'aurez pas long-temps à souffrir de mon absence : tout va bientôt se décider. Quand les choses sont à leur comble, la révolution en est rapide & prompte. Quoi qu'il arrive, c'est assez pour vous du bruit de mes dangers, sans en être témoin vous-même. Si vous pouviez en soutenir la vue, j'aurois mal connu votre coeur. Le dirai-je enfin ? J'aurois honte de passer avec vous de douces nuits sur un champ de bataille, & que les trompettes qui donneront l'alarme & le signal au monde, me surprissent entre vos bras. Pompée auroit trop à rougir d'être seul heureux au milieu des calamités de la guerre. Allez m'attendre loin des périls qui menacent tant de peuples & tant de Rois. Si je succombe, soyez assez loin pour ne pas ressentir tout le poids de ma chute ; si je péris dans ma défaite, que la plus belle partie de moi-même survive à mon malheur ; & si le sort m'oblige à fuir, pressé par un cruel vain-

queur, qu'il me reste au moins un refuge.

Cornélie eut à peine la force de l'entendre & de soutenir l'excès de sa douleur. D'abord frappée comme de la foudre, elle perdit l'usage de ses sens. Enfin dès que sa voix put se faire un passage: Je ne me plains (dit-elle) ni des Dieux, ni du sort. Ce n'est ni leur rigueur, ni celle de la mort qui rompt les nœuds d'un saint amour. C'est mon époux lui-même qui me chasse comme une femme répudiée; c'est la loi du divorce que je parois subir. Oui, hâtons-nous de nous séparer à l'approche de l'ennemi, appaisons par-là ton beau-père (16). O Pompée! est-ce ainsi que ma foi t'est connue? Crois-tu qu'il y ait pour moi au monde d'autre sûreté que la tienne? mon sort n'est-il pas dès long-temps inséparable du tien? Tu veux, cruel, qu'en m'éloignant de toi, je laisse ta tête exposée à la foudre, & à cette ruine effroyable dont l'univers est menacé! Tu parles d'un asile assuré pour moi, dans le moment même où je

t'entends faire des vœux pour ceſſer de vivre ! Quelque réſolue que je ſois à ne pas me voir l'eſclave de tes ennemis, & à te ſuivre dans la nuit du tombeau, ne vois-tu pas qu'en m'éloignant de toi, tu me forces à te ſurvivre au moins le temps d'apprendre ton trépas ? Tu fais plus, tu m'accoutumes à ſouffrir la vie, tu as la cruauté de m'apprendre à vaincre ma douleur ! Pardonne, je crains d'y réſiſter & de ſupporter la lumière. Que ſi les Dieux daignent m'entendre, ſi le ſuccès répond à mes ſouhaits, veux-tu que ta femme ſoit la dernière à ſe réjouir du bonheur de tes armes ? Tu ſeras vainqueur ; & moi, tremblante encore ſur le rivage de Lesbos, je frémirai de voir arriver le vaiſſeau qui m'en portera la nouvelle ! Que dis-je ? ta victoire même pourra-t-elle me raſſurer ? n'aurai-je pas à craindre encore que dans un lieu écarté, Céſar, me trouvant ſeule, ne m'enlève en fuyant ? Le rivage qui ſervira d'exil à la femme du grand Pompée, ne ſera que trop célèbre. Qui ne ſaura que c'eſt à

Lesbos que tu auras voulu me cacher? Ah ! je t'en conjure, pour dernière grace, si le sort des armes ne te laisse d'autre ressource que la fuite, en cherchant ton salut sur les mers, éloigne-toi des bords où je serai, & choisis un plus sûr asile ». En parlant ainsi, elle se lève éperdue ; & pour ne pas prolonger le tourment de son départ, elle s'arrache (17) des bras de Pompée, & se refuse la douceur de le presser encore une fois dans les siens. Ce dernier fruit d'un si constant amour fut perdu pour l'un & pour l'autre. Ils abrègent leurs plaintes, ils étouffent leurs soupirs, & aucun des deux, en s'éloignant, n'a la force de dire adieu. Ce fut le plus triste jour de leur vie ; car leur ame endurcie au malheur soutint courageusement tout le reste.

Cornélie tombe en foiblesse entre les bras de ses esclaves. Ses esclaves la portent jusqu'au bord de la mer. Mais là, se jetant sur le sable, elle embrasse, en pleurant, ce rivage chéri, & semble vouloir s'y attacher. On l'entraîne enfin sur le

vaiſſeau, & à l'inſtant le vaiſſeau s'éloigne. Hélas ! ce n'étoit pas ainſi qu'elle avoit quitté ſa patrie, dont Céſar s'étoit emparé. Fidèle compagne de Pompée, tu t'en vas ſeule, tu le laiſſes, lui-même il t'oblige à le fuir. Oh ! quelle nuit va ſuivre ſon départ ! Pour la première fois ſeule & ſans époux, dans un lit baigné de ſes larmes, peut-elle y trouver le repos qu'elle goûtoit à ſes côtés ? Combien de fois, dans le ſommeil, ſes mains errantes & trompées, croyant l'embraſſer, n'embraſsèrent qu'une ombre ! Combien de fois, oubliant ſa fuite, elle le chercha vainement ! Elle ne prévoit que les maux de l'abſence ; elle ne craint que de ſe voir long-temps ſéparée de ſon époux. Ah ! malheureuſe Cornélie, les Dieux ne vont que trop preſſer l'inſtant qui doit te réunir à lui !

EXCERPTA

EX LIBRO QUINTO.

(1) Ut primum mœstum tenuere silentia cœtum,
Lentulus excelsâ sublimis sede profatur :
Indole si dignum Latiâ, si sanguine prisco
Robur inest animis, non quâ tellure coacti,
Quàmque procul tectis captæ sedeamus ab urbis
Cernite ; sed vestræ faciem cognoscite turbæ ;
Cunctaque jussuri, primum hoc decernite, Patres,
Quod regnis populisque liquet, nos esse Senatum.
. . . . Tarpeiâ sede perustâ
Gallorum facibus, Veios habitante Camillo,
Illic Roma fuit. . . . .
Ordine de tanto quisquis non exultat, hic est.
Ignaros scelerum, longâque in pace quietos
Bellorum primus sparsit furor : omnia rursus
Membra loco redeunt. En totis viribus orbis
Hesperiam pensant superi ; jacet hostis in undis
Obrutus Illyricis ; Libyæ squalentibus arvis
Curio Cæsarei cecidit pars magna Senatûs.
Tollite signa, duces ; fatorum impellite cursum ;
Spem vestram præstate Deis ; fortunaque tantos
Det vobis animos, quantos fugientibus hostem
Causa dabat.

(2) Quis

(2) Quis latet hîc superûm ? Quod numen ab æthere pressum
Dignatur cæcas inclusum habitare cavernas ?
Quis terram cæli patitur Deus, omnia cursûs
Æterni secreta tenens, mundique futuri
Conscius, ac populis sese proferre paratus,
Contactusque ferens hominis ? magnusque potensque,
Sive canit fatum, seu quod jubet ipse canendo
Fit fatum ! Forsan terris inserta regendis,
Aëre libratum vacuo quæ sustinet orbem,
Totius pars magna Jovis Cirrhæa per antra
Exit, & ætherio trahitur connexa Tonanti.
Hoc tibi virgineo conceptum est pectore numen,
Humanam feriens animam sonat, oraque vatis
Solvit, ceu Siculus, flammis urgentibus Ætnam,
Undat apex.

(3) . . . . Non ullo sæcula dono
Nostra carent majore deûm, quam Delphica sedes
Quod siluit, postquam reges timuere futura,
Et superos vetuere loqui.

(4) . . . . Tandem conterrita virgo
Confugit ad tripodas, vastisque abducta cavernis
Hæsit, & insueto concepit pectore numen.
. . . . Non unquam plenior artus
Phœbados irrupit Pæan ; mentemque priorem
Expulit, atque hominem toto sibi cedere jussit
Pectore. Bacchatur demens, aliena per antrum

Colla ferens, vittaſque dei, Phœbeaque ſerta
Erectis diſcuſſa comis; per inania templi
Ancipiti cervice rotat, ſpargitque vaganti
Obſtantes tripodas, magnoque exæſtuat igne,
Iratum te Phœbe, ferens; nec verbere ſolo
Uteris, & ſtimulis; flammas in viſcera mergis.
Accipit & frænos; nec tantum prodere vati,
Quantum ſcire, licet. Venit ætas omnis in unam
Congeriem; miſerumque premunt tot ſæcula pectus:
Tanta patet rerum ſeries, atque omne futurum
Nititur in lucem, vocemque petentia fata
Luctantur.

(5) Tuque veri potens Pæan, nullumque futuri
A Superis celate diem, ſuprema ruentis
Imperii, cæſoſque duces, & funera regum,
Et tot in Heſperio collapſas ſanguine gentes.
Cur aperire times? An nondum numina tantum
Decrevere nefas? Et, adhuc dubitantibus aſtris
Pompeii damnare caput, tot fata tenentur?
Vendicis an gladii facinus, pœnaſque furorum,
Regnaque ad ultores iterum redeuntia Brutos,
Ut peragat Fortuna, taces? Tunc pectore vatis
Impactæ ceſſere fores, excluſaque templis
Proſiluit. Perſtat rabies; nec cuncta locuta eſt:
Quem non emiſit ſupereſt Deus. Ille feroces
Torquet adhuc oculos, totoque vagantia cœlo
Lumina. Nunc vultu pavido, nunc torva minaci,
Stat nunquam facies: rubor igneus inficit ora
Liventeſque genas; nec qui ſolet eſſe timenti,

Terribilis sed pallor inest. Nec fessa quiescunt
Corda; sed ut tumidus, Boreæ post flamina, pontus
Rauca gemit, sic multa levant suspiria vatem.
Dumque à luce sacrâ, quâ vidit fata, refertur
Ad vulgare jubar; mediæ venere tenebræ.
Immisit Stygiam Pæan in viscera Lethen,
Quæ raperet secreta deûm. Tum pectore verum
Fugit, & ad Phœbi tripodas rediere futura.

(6) Haud magis expertus discrimine Cæsar in ullo
est,
Quàm non è stabili, tremulo sed culmine cuncta
Despiceret, staretque super titubantia fultus.
Tot raptis truncus manibus, gladioque relictus
Pœnè suo, qui tot gentes in bella trahebat,
Scit non esse ducis, strictos sed militis enses.

(7) . . . . Liceat discedere, Cæsar,
A rabie scelerum. Quæris terrâque marique
His ferrum jugulis, animasque effundere viles
Quolibet hoste paras. Partem tibi Gallia nostri
Eripuit; partem duris Hispania bellis;
Pars jacet Hesperiæ. Totoque exercitus orbe
Te vincente perit. Terris fudisse cruorem
Quid juvat Arctois, Rhodano, Rhenoque subactis?
Tot mihi pro bellis bellum civile dedisti.
Cepimus expulso patriæ cùm tecta senatu,
Quos hominum, vel quos licuit spoliare deorum?
Imus in omne nefas, manibus ferroque nocentes,
Paupertate pii. Finis quis quæritur armis?

Quid ſatis eſt, ſi Roma parum? Jam reſpice canos,
Invalidaſque manus, & inanes cerne lacertos.
Uſus abit vitæ: bellis conſumſimus ævum.
Ad mortem dimitte ſenes. An improba vota:
Non duro liceat morientia ceſpite membra
Ponere, non animâ galeam fugiente ferire,
Atque oculos morti clauſuram quærere dextram;
Conjugis illabi lacrymis, unique paratum
Scire rogum? Liceat morbis finire ſenectam.
Sit præter gladios aliquod ſub Cæſare fatum.

(8) . . . . Nec fas, nec vincula juris
Hoc audere vetant. Rheni mihi Cæſar in undis
Duxerat; hîc ſocius. Facinus quos inquinat, æquat.
Adde, quod ingrato meritorum judice virtus
Noſtra perit. Quidquid gerimus Fortuna vocatur.
Nos fatum ſciat eſſe ſuum. Licet omne deorum
Obſequium ſperes; irato milite, Cæſar,
Pax erit.

(9) . . . . Stetit aggere fultus
Ceſpitis, intrepidus vultu; meruitque timeri
Non metuens; atque hæc irâ dictante profatur.
Qui modo in abſentem vultu dextrâque furebas,
Miles, habes nudum, promptumque ad vulnera pectus.
Hîc, fuge, ſi belli finis placet, enſe relicto.
Detegit imbelles animos nil fortiter auſa
Seditio, tantumque fugam meditata juventus,
Ac ducis invicti rebus laſſata ſecundis. . . . .

Vadite, meque meis ad bella relinquite fatis:
Invenient hæc arma manus, vobisque repulsis,
Tot reddet Fortuna viros quot tela vacabunt.
Anne fugam Magni tantâ cùm classe sequuntur
Hesperiæ gentes; nobis victoria turbam
Non dabit, impulsi tantum quæ præmia belli
Auferat, &, vestri raptâ mercede laboris,
Lauriferos nullo comitetur vulnere currus?
Vos defecta, senes, exhaustaque sanguine turba,
Cernetis nostros, jam plebs Romana triumphos.
Cæsaris an cursus vestræ sentire putatis
Damnum posse fugæ? . . . .
. . . . An vos momenta putatis
Ulla dedisse mihi? Nunquam sic cura Deorum
Se premit, ut vestræ morti, vestræque saluti
Fata vacent. Procerum motus hæc cuncta sequuntur.
Humanum paucis vivit genus,

(10) . . . . Molli consurgit Amyclas
Quem dabat alga toro. Quisnam mea naufragus, inquit,
Tecta petit? Aut quem nostræ fortuna coegit
Auxilium sperare casæ? Sic fatus, ab alto
Aggere, jam tepidæ, sublato fune, favillæ
Scintillam tenuem commotos pavit in ignes:
Securus belli, prædam civilibus armis
Scit non esse casas. O vitæ tuta facultas
Pauperis, angustique lares! ô munera nondum
Intellecta Deûm! quibus hoc contingere templis

Aut potuit muris, nullo trepidare tumultu,
Cæsareâ pulsante manu?

(11) Sic fatur, quamvis plebeio tectus amictu,
Indocilis privata loqui.

(12) Avulsit laceros, percussâ puppe, rudentes
Turbo rapax, fragilemque super volitantia malum
Vela tulit; sonuit victis compagibus alnus.
Inde ruunt toto concita pericula mundo.
Primus ab Oceano caput exeris Atlanteo,
Core movens æstus; jam te tollente furebat
Pontus, & in scopulos totas erexerat undas.
Occurit gelidus Boreas pelagusque retundit;
Et dubium pendet, vento cui concidat, æquor.
Sed Scythici vicit rabies Aquilonis, & undas
Torsit, & abstrusas penitus vada fecit arenas.....
Non cœli nox illa fuit: latet obsitus aër
Infernæ pallore domus, nimbisque gravatus
Deprimitur; fluctusque in nubibus accipit imbrem...
Tunc superum convexa tremunt, atque arduus axis
Insonuit, motâque poli compage laborant.
Extimuit Natura cahos: rupisse videntur
Concordes elementa moras, rursusque redire
Nox manes mistura deis..............
Nubila tanguntur velis & terra carinâ:
Nam pelagus, qua parte sedet, non celat arenam,
Exhaustum in cumulos, omnisque in fluctibus unda
est.
Artis opem vicêre metus; nescitque magister

Quam frangat, cui cedat aquæ. Diſcordia Ponti
Succurrit miſeris, fluctuſque evertere puppim
Non valet in fluctus: victum latus unda repellens
Erigit, atque omni ſurgit ratis ardua vento.

(13) . . . . . . Credit jam digna pericula Cæſar
Fatis eſſe ſuis. Tantuſne evertere, dixit,
Me ſuperis labor eſt, parva quem puppe ſedentem
Tam magno petiere mari? Si gloria leti
Eſt pelago donanda mei, belliſque negamur;
Intrepidus quamcumque datis mihi, Numina, mortem
Accipiam. Licet ingentes abruperit actus
Feſtinata dies fatis; ſat magna peregi. . . . .
Nulla meis aberit titulis Romana poteſtas.
Neſciat hoc quiſquam, niſi tu, quæ ſola meorum
Conſcia votorum es, me quamvis plenus honorum,
Et Dictator eam ſtygias, & Conſul, ad umbras,
Privatum, Fortuna, mori. Mihi funere nullo
Eſt opus, ô Superi! lacerum retinete cadaver
Fluctibus in mediis: deſint mihi buſta roguſque;
Dum metuar ſemper, terrâque expecter ab omni.

(14) Quò te, dure, tulit virtus temeraria, Cæſar?
Aut quæ nos viles animas in fata relinquens,
Invitis tua membra dabas ſpargenda procellis?
Cum tot in hac animâ populorum vita, ſaluſque
Pendeat, & tantus caput hoc ſibi fecerit orbis;
Sævitia eſt voluiſſe mori. Nulluſne tuorum
Emeruit comitum, fatis non poſſe ſuperſtes

Esse tuis? Cum te raperet, mare corpora segnis
Nostra sopor tenuit. Pudet heu. Tibi causa petendæ
Hæc fuit Hesperiæ: visum est committere quemquam
Tam sævo crudele mari. Sors ultima rerum
In dubios casus, & prona pericula mortis
Præcipitare solet. Mundi jam summa tenentem
Permisisse mari, tantùm quid numina lassas?...
Hi ne usus placuere Deûm, non rector ut orbis,
Nec dominus rerum, sed felix naufragus esses?

(15).... Heu quantum mentes dominatur in æquas,
Justa Venus! Dubium, trepidumque ad prœlia, Magne,
Te quoque fecit amor: quod nolles stare sub ictu
Fortunæ, quo mundus erat, Romanaque fata,
Conjux sola fuit. Mentem jam verba paratam
Destituunt, blandæque juvat ventura trahentem
Indulgere moræ, & tempus subducere fatis.
Nocte sub extremâ, pulso torpore quietis,
Dum fovet amplexu gravidum Cornelia curis
Pectus, & aversi petit oscula grata mariti;
Humentes mirata genas, percussaque cæco
Vulnere, non audet flentem deprendere Magnum.
Ille gemens, non nunc, vitâ mihi dulcior, inquit,
Cum tædet vitæ, læto sed tempore, conjux,
Venit mœsta dies, & quam nimiumque parumque
Distulimus: jam totus adest in prœlia Cæsar.
Cedendum est bellis, quorum tibi tuta latebra

Lesbos erit. Desine preces tentare : negavi
Jam mihi. Non longos à me patiere recessus.
Præcipites aderunt casus : properante ruinâ
Summa cadunt. Satis est audisse pericula Magni.
Meque tuus decepit amor, civilia bella
Si spectare potes. Nam me, jam Marte parato,
Securos cepisse pudet cum conjuge somnos,
Eque tuo, miserum quatient cum classica mundum,
Surrexisse sinu. Vereor civilibus armis
Pompeium nullo tristem committere damno.
Tutior interea populis & tutior omni
Rege late, positamque procul fortuna mariti
Non totâ te mole premat. Si numina nostra
Impulerint acies, maneat pars optima Magni ;
Sitque mihi, si fata premant, victorque cruentus,
Quò fugisse velim.

(16) Hostis ad adventum rumpamus foedera tedæ ;
Placemus socerum. Sic est tibi cognita, Magne,
Nostra fides ! Credisne aliquid mihi tutius esse,
Quam tibi ? Nonne olim casu pendemus ab uno ?
Fulminibus me, sæve, jubes, tantæque ruinæ
Absentem præstare caput ! secura videtur
Sors tibi, cum facias etiam nunc vota perisse ! . . .
Adde quod assuescis fatis, tantumque dolorem,
Crudelis, me ferre doces. Ignosce fatenti :
Posse pati timeo. Quod si sunt vota, Deisque
Audior, eventus rerum sciet ultima conjux !
Sollicitam rupes, jam te victore, tenebunt,
Et puppim, quæ fata feret tam læta, timebo !

Nec ſolvent audita metus mihi proſpera belli;
Cum vacuis projecta locis à Cæſare poſſim
Vel fugiente rapi! Noteſcent littora clari
Nominis exilio; poſitâque ibi conjuge Magni,
Quis Mityleneas poterit neſcire latebras?
Hoc precor extremum: ſi nil tibi victa relinquunt
Tutius arma fugâ; cum te commiſeris undis,
Quòlibet infauſtam potius deflecte carinam.

(17) . . . . . Non mœſti pectora Magni
Suſtinet amplexu dulci, non colla tenere;
Extremuſque perit tam longi fructus amoris;
Præcipitantque ſuos luctus; neuterque recedens
Suſtinuit dixiſſe, vale; vitamque per omnem
Nulla fuit tam mœſta dies: nam cætera damna
Duratâ jam mente malis, firmâque tulerunt.
Labitur infelix, manibuſque excepta ſuorum
Fertur ad æquoreas, ac ſe proſternit, arenas;
Littoraque ipſa tenet, tandemque illata carinæ eſt.

Argument du sixième Livre.

POMPÉE ayant établi son camp sur une hauteur qui protège la ville de Dyrrachium, César entreprend de l'investir, & forme, autour de la ville & du camp, un retranchement d'une étendue immense. La contagion se met dans le camp de Pompée ; la famine dans celui de César. Ceux de Pompée veulent forcer le rempart qui les environne. Le Centurion Scæva défend le poste dont ils alloient s'emparer. Ils dirigent une nouvelle attaque sur les forts voisins de la mer, & l'ennemi en est chassé. César vole au secours des siens ; mais son armée prend l'épouvante. La victoire est dans les mains de Pompée ; mais il la laisse échapper. César, avec les débris de son armée, passe dans la Thessalie ; Pompée y marche après lui. Les armées sont en présence ; & tandis que des deux côtés on est dans l'attente d'une action décisive,

Sextus, le plus jeune des deux fils de Pompée, en veut prévoir l'événement : il va au milieu de la nuit consulter une enchanteresse. Art magique des peuples de l'Emus. Charme de la Thessalienne. Réponse du cadavre qu'elle ranime & qu'elle interroge. Sextus, avec ses compagnons, s'en retourne au camp de son père.

LA PHARSALE DE LUCAIN.

LIVRE SIXIÈME.

Dès que les chefs, dans la résolution d'en venir à une bataille, se furent établis sur des hauteurs voisines, & que les Dieux tinrent dans la lice ces deux rivaux qu'ils vouloient voir aux mains, César dédaigna de s'occuper à prendre les villes de la Grèce. Il ne veut plus devoir à sa fortune de victoire que sur Pompée. Tous ses voeux ne tendent qu'à voir l'heure fatale qui entraînera la chute de l'un des deux partis. Il aime à penser qu'un seul coup du sort anéantira l'un ou l'autre.

Trois fois il déploie son armée sur les collines qu'il occupe, & fait lever ses

étendards, ſignal menaçant des combats, pour annoncer qu'il eſt toujours prêt à conſommer le malheur de Rome. Mais comme il voit que tous ſes mouvemens ne peuvent engager Pompée à ſortir de ſon camp, il quitte le ſien, & à travers les bois, il cache ſa route, & s'avance vers les murs de Dyrrachium, qu'il eſpère enlever d'aſſaut. Comme il a pris un long détour, Pompée, qui ſuit le rivage de la mer, le devance, & va s'établir ſur une éminence appelée Pétra, d'où il protège la ville. Cette ville, fondée par les Corinthiens, eſt par elle-même imprenable. Ce qui la défend n'eſt pas l'ouvrage de ſes fondateurs ; ce n'eſt point un rempart élevé par l'induſtrie & les efforts de l'homme. Les travaux des humains, quelque hardis & ſolides qu'ils ſoient, cèdent ſans peine au ravage des guerres, & des ans qui renverſent tout. La force de cette place eſt telle, que le fer ne peut l'ébranler ; c'eſt l'aſſiette du lieu, c'eſt la nature même. Elle eſt environnée d'une mer profonde (1), & de rochers où ſe briſent

les flots. Sans une colline étroite qui la joint à la terre, Dyrrachium feroit une île. Des écueils formidables aux matelots font les fondemens de fes murs ; & lorfque la mer d'Ionie eft foulevée par le rapide vent du midi, la vague ébranle les maifons & les temples, l'écume s'élance jufqu'au faîte des toits.

L'impatience & l'ardeur de Céfar le détournèrent d'une entreprife douteufe & lente. Il réfolut d'affiéger lui-même fes ennemis à leur infçu, en s'emparant des hauteurs d'alentour, & en élevant au loin un rempart dont l'enceinte (*a*) embrafferoit leur camp. Il mefure des yeux la cam-

---

(*a*) *Aufus eft agredi* (*Cæfar*) *opus difficillimum & vix credibile, ut univerfa hoftium caftra unâ munitione à mare ductâ concluderet; etiam fi conatui fucceffus non refponderet, laudem laturus animi magnifici : protendebatur enim per mille ducenta ftadia.* Appien. de bell. civ. *lib.* 2. Il y a vingt ftades à la lieue; il y avoit donc foixante lieues d'enceinte. Comment Céfar pouvoit-il les garder ? Auffi fe reprocha-t-il bien la témérité de fon entreprife.

pagne ; il ne ſe contente pas d'y conſtruire à la hâte un fragile mur de gazon ; il fait tirer d'énormes rochers des entrailles de la terre, il fait démolir & tranſporter les murailles des villes voiſines ; & de leurs débris il bâtit un rempart à l'épreuve du belier & des efforts de l'art deſtructeur de la guerre. Les montagnes ſont applanies, les abîmes comblés ; & l'ouvrage de Céſar ſe prolonge à travers les hauteurs & les précipices. Un foſſé profond règne au pied du rempart ; & ſur les ſommets les plus eſcarpés on établit des forts. Ainſi, dans une vaſte enceinte, il enferme des champs cultivés, des déſerts ſtériles, & de vaſtes forêts. Ni les moiſſons, ni les pâturages ne manquent à Pompée ; & dans les limites que Céſar lui trace, il a la liberté de changer de camp. On voit des fleuves commencer & finir leurs cours dans cet enclos immenſe ; & Céſar ne ſauroit parcourir toute l'étendue de ſes travaux, ſans ſe repoſer dans ſa courſe. Que la Fable nous vante à préſent les murs de Troie quelle attribue aux Dieux ;

que

que le Parthe admire les murs de Babylone ; César en construit de plus vastes, presque subitement, & au milieu du tumulte des armes. Tant de travaux, qui sont perdus, auroient suffi pour combler le Bosphore & réunir les bords de l'Hellespont, pour couper l'isthme de Corinthe & pour épargner aux vaisseaux le tour pénible & dangereux du promontoire de Malée, ou pour changer utilement la face de tel autre lieu de la terre, quelque obstacle que la nature eût opposé aux efforts de l'art.

La guerre s'enferme (2) en champ clos, & son théâtre se resserre. Ici s'amasse tout le sang qui doit bientôt inonder le monde, ici sont rassemblées toutes les victimes que la Thessalie & l'Afrique doivent dans peu voir égorger. Toute la rage de la guerre civile, retenue dans cette arène étroite, fermente & brûle de se répandre.

Les premiers travaux de César avoient échappé à la vigilance de Pompée. Tel, au milieu des champs de la Sicile, le laboureur repose en sûreté, & n'entend pas le mugissement des flots contre les ro-

chers de Pelore ; tels les Bretons, au centre de leur île, ne sont point frappés du bruit de l'Océan qui se brise contre leurs bords. Mais lorsque Pompée s'aperçoit que le terrein qu'il occupe est investi d'un immense rempart, il quitte le camp de Pétra, & répand son armée sur plusieurs éminences, pour engager César à diviser ses troupes, & pour le fatiguer, en lui donnant sans cesse toute son enceinte à garder. De son côté, il se retranche (*a*) ; & du terrein que César lui laisse, il se réserve un espace égal au cours du Tibre, depuis les murs de Rome jusqu'à sa chûte dans la mer, s'il ne faisoit aucun détour.

On n'entend point le son des trompettes ; les traits se croisent dans les airs, mais c'est de plein gré que le soldat les lance ; & des Romains, pour s'exercer,

(*a*) César, qui ne dit point quelle étoit l'étendue de son enceinte, donne la mesure de celle de Pompée. *Castellis enim vigenti quatuor effectis, quindecim millia passuum circuitu amplexus, hoc spatio pabulabatur.* De bell. civ. lib. 3.

percent le cœur à des Romains. Un soin plus pressant (3) que celui de la guerre occupe les Chefs, & leur ôte l'envie de mesurer leurs armes. Dans l'enceinte du camp de Pompée, la terre épuisée ne donnoit plus d'herbages; les prairies foulées aux pieds des chevaux, & endurcies sous leurs pas rapides, refusoient de les nourrir. Ces coursiers belliqueux périssoient de langeur dans des campagnes dépouillées; leurs jarrets tremblans fléchissoient; ils s'abattoient au milieu de leur course, ou devant des crêches pleines d'un chaume aride, ils tomboient mourans de foiblesse, la bouche ouverte, & demandant en vain un herbage frais qui leur rendît la vie.

La corruption suivit la mortalité. L'air immobile & croupissant se remplit de mortelles exhalaisons, qui, condensées en nuages, couvrirent le camp de Pompée. Telle est la vapeur infernale qui s'élève des rochers fumans de Nésis, ou des cavernes d'Inarimès, d'où Tiphée exhale sa rage. Les soldats tombent en langueur;

l'eau, plus facile encore & plus prompte que l'air à contracter un mélange impur, porte dans les entrailles un poison dévorant. La peau se sèche & se noircit, le feu jaillit à travers les prunelles, un rouge ardent colore les joues, le sang qui brûle dans les veines, brise ses canaux & s'exhale en tumeurs; la tête, lasse & appesantie, refuse de se soutenir. Le ravage que fait le mal (4), est à chaque instant plus rapide. Il n'y a plus aucun intervalle de la pleine vie à la mort. Dès qu'on se sent frappé, on expire. La contagion se nourrit & s'accroît par le nombre de ses victimes; car les vivans sont confondus avec les morts privés de sépulture, & l'unique devoir funèbre que l'on rend à ces malheureux, c'est de les traîner hors des tentes, & de les laisser épars dans les champs.

Cependant le souffle des Aquilons qui vinrent purifier l'air, & l'abondance que les vaisseaux apportèrent sur le rivage, firent cesser cet horrible fléau.

L'ennemi (5), répandu en liberté sur

des collines ſpacieuſes, n'avoit à ſouffrir ni de la corruption d'une eau dormante, ni de la peſante inertie d'un air infect & ſans reſſort. Mais il étoit tourmenté d'une famine auſſi cruelle, que s'il eût été reſſerré par le ſiège le plus étroit. Comme la moiſſon eſt encore en herbe, on voit les hommes, preſſés par la faim, diſputer la pâture aux animaux, brouter la feuille des buiſſons, & mordre à l'écorce des arbres. On les voit déraciner des plantes dont la nature leur eſt inconnue, & qui peuvent être des poiſons mortels. Tout ce que le feu peut amollir, tout ce qui cède à une dent avide, tout ce qui peut paſſer dans les viſcères, même en déchirant le palais, des mets juſqu'alors inconnus à l'homme, les ſoldats mourans ſe les arrachent; & ils ne laiſſent pas de tenir aſſiégé un ennemi chez qui tout abonde.

Dès que Pompée vit le moment de forcer les barrières qui l'environnoient, & de ſe rendre la terre libre, il ne prit pas, comme pour s'échapper, une heure où la

nuit l'eût couvert de ses ombres ; il dédaigne une fuite dérobée à César, & un chemin frayé sans le secours des armes. Il veut sortir, mais à travers de vastes ruines, sur les débris du rempart & des tours ; s'ouvrir un passage au milieu des glaives ; & par le carnage & la mort. Il choisit, pour l'attaque, un endroit du rempart, qui depuis s'est appelé le fort Minutius (*a*), & qu'environne un bois épais. Il y fait marcher son armée en silence ; & sans qu'il s'élève aucun nuage de poussière qui le trahisse, il arrive au pied du rempart. A l'instant toutes ses trompettes sonnent, toutes ses aigles brillent aux yeux des ennemis ; & sans donner au fer le temps de contribuer à leur défaite, la frayeur les a déjà vaincus. Leur plus grand effort de courage est de tomber, percés de coups, dans le poste où ils sont placés. La mort qui vole sur les murs, n'y rencontre plus

(*a*) Du nom du Romain qui défendoit ce poste, *cujus scutum ferunt centum viginti telis confixum, ipsum verò sex accepisse vulnera, & oculum amisisse.* Appian. de bell. civ. lib. 2.

de victimes. Des nuages de traits se perdent dans les airs. Alors les torches de bitume portent le feu de toutes parts. Les tours embrasées chancèlent & menacent de s'écrouler, le boulevart retentit des coups redoublés du belier qui l'ébranle. Déjà sur le haut du rempart on voyoit les aigles du Sénat arborées; l'univers rentroit dans ses droits.

Mais ce poste que des légions n'auroient pas gardé, que César lui-même eût peut-être mal défendu, un seul homme le dispute à l'ennemi, & ose déclarer que tant qu'il est vivant & qu'il a les armes à la main, la victoire n'est pas décidée. Cet homme étonnant s'appeloit Scæva (a). Il avoit langui dans la foule obscure des légions, jusqu'a la conquête des Gaules, où il avoit obtenu, par son courage & au prix de son sang, le grade de Centurion : hom-

(a) *Scutoque ad eum (Cæsarem) relato Scævæ Centurionis, inventa sunt in eo foramina ducenta & triginta : ejus operâ castellum conservatum esse magnâ ex parte constabat.* Cæs. de bell. civ. lib. 3.

mé (6) voué à tous les forfaits, & qui ne savoit pas que contre son pays la valeur est le plus grand des crimes. Si-tôt qu'il vit ses compagnons renoncer au combat, & chercher leur salut dans la fuite, il s'écria : « Romains, où vous emporte une impie & lâche frayeur, une frayeur jusqu'à vous inconnue dans les armées de César ? Vils fugitifs, troupeau d'esclaves ; quoi ! sans verser une goutte de sang, vous présentez le dos à la mort ! Quoi ! vous supporterez la honte de n'être pas au nombre de ces braves gens que vous voyez périr, de n'être pas portés sur les mêmes bûchers, & d'être cherchés vainement dans cette foule de morts illustres ! Si le zèle ne peut vous retenir, que l'indignation du moins vous retienne. Ne voyez-vous pas que de tous les postes que l'ennemi pouvoit attaquer, c'est le nôtre qu'il a choisi ? Non, ce jour ne se passera point sans coûter du sang à Pompée. Il eût été plus heureux pour moi de mourir aux yeux de César ; mais si la Fortune m'envie un témoin si cher, j'em-

porterai du moins chez les morts les éloges de son rival. Venez, compagnons, jetez-vous avec moi au milieu de nos ennemis ; que les traits s'émoussent sur l'airain qui nous couvre, & que la pointe des épées se brise au moins dans notre sein. Déjà la poussière s'élève & se répand, déjà le bruit de ces ruines retentit jusqu'aux oreilles de César ; amis, la victoire est à nous ! le voilà qui s'avance ! tandis que nous mourons, le voilà qui vient nous venger » ! . . . . :

Jamais le premier son de la trompette, au moment d'une bataille, n'excita plus d'ardeur que la voix de Scæva. Ses compagnons, frappés de son audace, l'admirent tous, & brûlent de le suivre, impatiens de voir par eux-mêmes, si, enfermé dans un lieu étroit & se voyant accablé par le nombre, un seul homme a dans sa vertu d'autre ressource que la mort. Pour Scæva, du haut du rempart qui s'ébranle & menace de s'écrouler, il commence par rouler les cadavres dont les tours sont déja comblées ; & à mesure que les enne-

mis se succèdent, il les accable sous le poids. Les ruines & les débris, les masses de bois & de pierre, tout devient une arme en ses mains. Il va jusqu'à menacer les assaillans de sa propre chûte. Tantôt il les repousse à coups de pieux & de leviers; tantôt il tranche à coups d'épée les mains qu'il voit s'attacher au mur. Aux uns il écrase le tête sous la pierre, & à travers les débris des os qu'il enfonce, le cerveau rejaillit au loin. A d'autres, il présente des torches allumées: leurs cheveux s'enflamment, leur visage brûle, & leurs yeux, où le feu pénètre, en sont tout à coup dévorés. Dès que la foule des morts entassés, & qui s'accumulent sans cesse, a égalé la hauteur du mur, Scæva se jette sur ce monceau sanglant, & se précipite au milieu des armes, avec la rapidité d'un léopard qui s'élance sur les épieux. Pressé par d'épais bataillons, enveloppé par une armée entière, par-tout où il jette les yeux il y porte la mort. Déja son glaive est émoussé: il ne blesse plus, il meurtrit & il brise. Tous les traits de l'ennemi s'adref-

sent à lui seul. Il s'y expose, il s'y tient en butte ; & les Dieux se donnent le spectacle nouveau d'un combat entre un seul homme & la guerre. Son épais bouclier retentit des coups redoublés qui le percent. Son casque brisé meurtrit sa tête ; & son sein se fait un armure des traits dont il est hérissé. Qu'on cesse de prétendre à lui percer le cœur : le dard, le javelot n'y peuvent plus atteindre ; c'est au belier, à la baliste à renverser ce nouveau mur qui protège César, & résiste à Pompée. Il ne daigne plus se couvrir de ses armes ; & , soit pour ne pas laisser oisive la main qui porteroit le bouclier , soit pour éviter le reproche d'avoir voulu prolonger sa vie, il s'abandonne sans défense à tous les coups des assaillans. Enfin accablé sous le poids des flèches dont il est couvert, comme il sent que ses genoux fléchissent, il ne songe plus qu'à choisir un ennemi sur qui tomber.

Tel l'éléphant, dans les champs de la Libye, percé de lances & de dards qui n'ont pu pénétrer jusqu'au vif à travers sa

dure enveloppe, les secoue en ridant sa peau, ou les brise en repliant sa trompe.

Voilà cependant qu'un Crétois tend son arc, & vise à Scæva: sa flèche part; & fidèle aux voeux de celui qui l'a décochée, atteint Scæva, & lui transperce un oeil. Scæva (7), rompant tous les liens qui attachent le globle sanglant, & arrachant d'une intrépide main la flèche & l'oeil qu'elle tient suspendu, il les foule aux pieds l'un & l'autre. Ainsi, une ourse de Pannonie, furieuse de se sentir blessée du dard qu'un chasseur lui a lancé, se replie sur elle-même, pour arracher de sa blessure le trait qui la suit en tournant avec elle.

Le front pâlissant de Scæva avoit perdu sa férocité, une pluie de sang inondoit son visage; les cris de joie des vainqueurs remplissoient l'air; à peine eussent-ils marqué plus d'alégresse si le sang qu'ils voyoient couler eût été celui de César. Mais Scæva (a), tenant sa douleur renfer-

(a) *Scæva Centurio multis egregiis tum quoque insignis facinoribus; in oculum telo per-*

mée au fond de son ame : « Citoyens (dit-il d'un air plein de douceur, & comme ayant perdu courage), citoyens, je vous demande grace : détournez de moi le fer homicide ; il n'est pas besoin, pour m'ôter la vie, de me lancer de nouveaux traits, il vous suffit d'arracher de mon sein ceux dont il est déja percé. Emportez-moi vivant dans le camp de Pompée, rendez ce service à votre Chef : il vaut mieux pour lui que l'exemple de Scæva montre à renoncer à César, qu'à mourir pour César d'une mort honorable ».

Le malheureux Aulus ajoute foi à ce langage plein d'artifice ; & sans s'apercevoir que Scæva tient son épée prête à

---

cussus ante ordines prosiliit, manu innuens silentium, quasi dicturus aliquid; moxque Pompeianum Centurionem, virtute nobilem, appellabat : Serva tui similem ; serva amicum ; mitte qui me manu ducant saucium. *Cùmque tamquam ad transfugam duo viri accurissent, alterum occidit priusquam dolum sentiret, alterius abscidit humerum.* Appian. de bell. civ. lib. 2.

le percer, il l'embrasse pour l'enlever & l'emporter avec ses armes. Soudain, aussi prompt que la foudre, le glaive de Scæva est plongé dans son sein. La force revient à Scæva, & ranimé par ce nouvel exploit: « Ainsi périsse (dit-il) & soit puni quiconque osera croire avoir réduit Scæva à demander la vie. Si Pompée veut obtenir la paix de cette épée que je tiens, qu'il rende les armes à César, qu'il se prosterne, & qu'il l'adore. Lâches, me croyez-vous timide & tremblant comme vous à l'aspect de la mort? Sachez que le parti de Pompée & du Sénat vous est moins cher, qu'à moi l'honneur de mourir en servant César ». Comme il disoit ces mots, un tourbillon de poussière élevé dans les airs, annonce que César arrive avec ses cohortes; & son approche épargne à Pompée le plus accablant des affronts, la honte d'avoir cédé à un seul homme, & d'avoir vu son armée entière reculer devant Scæva. Celui-ci, que la chaleur du combat avoit soutenu, tombe de défaillance dès que le combat cesse.

Ses compagnons (8) l'environnent en foule, & le reçoivent dans leurs bras. C'est à qui sera chargé de ce glorieux fardeau. Il leur semble que c'est quelque Dieu que ce corps déchiré renferme; ils adorent en lui la vivante image de la plus sublime vertu. Chacun s'empresse à retirer les flèches de ses blessures; & les temples des Dieux, les autels de Mars seront ornés des armes de Scæva. O nom glorieux à jamais, si ce vaillant homme eût signalé son zèle à vaincre les ennemis de sa patrie! O Scæva, tu ne suspendras point aux murs du capitole les monumens de ta victoire! Rome ne retentira point du bruit de ton triomphe. Malheureux! falloit-il employer tant de vertu à te donner un maître?

Pompée (9), repoussé de cet endroit du camp, ne se tint pas plus en repos que la mer, quand les vents furieux l'agitent & qu'elle se brise contre ses écueils, ou que, heurtant contre les flancs d'une montagne inébranlable, elle s'élève & suspend ses flots pour retarder au moins sa chûte.

Il embarque une partie de ses troupes, leur fait tourner les forts les plus voisins, enlève ces postes par une double attaque, & reculant ces bornes de son camp, se déploie dans la campagne, & y jouit de l'avantage de pouvoir changer de position. Tel l'Eridan (10), lorsqu'il enfle ses eaux, surmonte les digues qui protègent ses bords, & se répand au loin dans les campagnes. Que s'il rencontre dans son cours quelque endroit foible qui n'ait pu soutenir l'effort de ses rapides flots, il sort tout entier de sa couche profonde, & à travers des terres inconnues va se creuser un nouveau lit. Les laboureurs des champs inondés s'en éloignent, & de nouveaux possesseurs s'emparent du fond que le fleuve a quitté.

A peine César est averti par ses signaux de cette attaque inopinée, il accourt, & il trouve (11) ses remparts renversés, la poussière même abattue, & le même silence qui régneroit parmi des ruines antiques. Le calme du lieu, la tranquillité de Pompée, le sommeil qu'on ose goûter après

après avoir vaincu César, l'enflamme de fureur. Il veut aller, dût-il hâter sa perte, troubler ce repos insultant. Torquatus commandoit le fort que Pompée avoit pris. Il découvre César qui s'avance; & aussi-tôt, avec la même célérité qu'un Nocher habile replie ses voiles & les dérobe à la tempête qui le menace, ce guerrier prudent se retire, & va regagner le camp de Pompée, pour ramasser toutes ses forces, & se former dans un espace étroit. Dès que Pompée voit que César a passé la première enceinte, il fait descendre toutes ses troupes des collines qu'elles occupent, les déploie autour de César, & l'investit de son armée entière. Lorsque l'Ethna (12), où mugit Encelade, ouvre tout à coup ses cavernes brûlantes, & se répand lui-même en torrens de feu dans les campagnes d'alentour, l'habitant de ces campagnes en est moins effrayé, que ne le fut le soldat de César à cette irruption soudaine. Vaincu, même avant le combat, par la seule poussière qu'il voyoit s'élever, dans le trouble & l'aveuglement

où l'avoit plongé ſa frayeur, il vouloit fuir, il ſe précipitoit au devant de l'ennemi; & ſaiſi d'épouvante, il couroit à ſa perte.

Il dépendoit de Pompée d'étouffer dans le ſang juſqu'aux ſemences de la guerre (*a*). Il retint ſes ſoldats animés au carnage, il commanda au fer & à la mort de s'arrêter. Rome aujourd'hui ſeroit heureuſe, libre, maîtreſſe d'elle-même, & rétablie dans tous ſes droits, ſi l'impitoyable Sylla ſe fût trouvé à la place du généreux Pompée; & c'eſt un malheur à jamais déplorable, que Céſar ait dû ſon ſalut à ce qui mettoit le comble à ſes crimes, à l'injuſtice d'être en guerre avec un gendre ſi rempli de clémence & de piété. O perte irréparable d'un moment de bonheur! L'Afrique n'eût pas vu le déſaſtre d'Utique, ni l'Eſpagne celui de Munda; le Nil

(*a*) *Ne Cæſar quidem diſſimulavit eam diem bello finem allaturam fuiſſe, ſi hoſtis ſciſſet uti victoriâ.* Ibid. *Voyez* Plut. Vie de Jules-Céſar.

n'eût pas été souillé d'un meurtre abominable ; le jeune & vaillant Juba n'eût pas couvert le sable de Libye de son cadavre dépouillé ; le sang d'un Scipion n'eût pas appaisé les mânes des Carthaginois, & la vie n'eût pas été privée du sage & vertueux Caton. O Rome ! ce jour pouvoit être le dernier jour de tes malheurs. Pharsale pouvoit s'effacer du livre de tes destinées.

César abandonne un pays où le sort des armes lui a été contraire ; & avec les débris de son armée, il passe dans la Thessalie (*a*).

Les amis de Pompée (13) firent tous leurs efforts pour le détourner du dessein de suivre César, & pour l'engager à retourner à Rome, & à regagner l'Italie, où il n'avoit plus d'ennemis. « Non (leur dit-il), je ne veux point, à l'exemple de César, jeter la guerre au sein de ma patrie ; & Rome ne me reverra qu'a-

(*a*) *Petiit Apolloniam, indeque in Thessaliam clam noctu profectus est.* App. lib. 2.

près que j'aurai renvoyé mes armées. Lorsque ces troubles se sont élevés, il ne tenoit qu'à moi de garder l'Italie, si j'avois voulu faire des places de Rome un champ de bataille, voir assiéger les temples de nos Dieux, & ensanglanter leurs autels. Pourvu que j'éloigne la guerre, je consens à passer au delà des Scythes, dans les climats glacés du Nord, ou à suivre César à travers les régions brûlantes du Midi. Moi, Rome, troubler ton repos après ma victoire; moi qui, pour t'épargner les horreurs des combats, ai pu me résoudre à te fuir! Ah! que plutôt, pour ta sûreté, César se flatte que tu es à lui, & te ménage comme sa conquête »! Après ce discours, il prit sa route vers les contrées de l'Orient; & par des chemins qu'il se fraya lui-même à travers les montagnes qui séparent l'Illyrie & la Macédoine, il arriva dans la Thessalie, où la Fortune avoit marqué le dernier théâtre de la guerre.

La Thessalie, du côté où le soleil se

lève environné des frimas de l'hiver, est ombragée par le mont Offa ; mais lorsque l'été promène le char du Dieu du jour au milieu & au plus haut du ciel, c'est le mont Pellion qui s'oppose aux premiers traits de sa lumière. Au midi s'élève l'Othrix couronné d'épaisses forêts, qui défendent cette contrée de la rage du Lion céleste. Le Pinde, au couchant, lui sert de barrière contre le Zéphire & l'Iapis ; & les peuples qui vers le nord habitent au pied de l'Olympe, sont à couvert des Aquilons, & ne savent pas que les astres de l'Ourse brillent toute la nuit au ciel. Les plaines que ces monts environnent étoient jadis cachées sous les eaux, avant qu'à travers le vallon de Tempé, les fleuves se fussent ouvert un passage pour se jeter au sein des mers. Ils ne formoient qu'un lac immense ; leurs eaux s'accumuloient au lieu de s'écouler. Mais quand le bras d'Hercule eut séparé l'Offa de l'Olympe, & que Nérée entendit la chûte de ces torrens, nouveaux pour lui, alors sortit de dessous les eaux cette Pharsale que

les Dieux auroient dû laisser à jamais submergée. On vit paroître les champs de Philacé, où régna le premier des Grecs (*a*) qui descendit au rivage Troyen ; & ceux de Ptélée ; & ceux de Dorion, qui depuis ont été célèbres par le malheur de Thamiris, le rival des Muses ; & Trachine, où s'exila Hercule ; & Mélibée, la patrie du compagnon de ce héros, de Philoctète, héritier de ses flèches ; & Larisse, autrefois puissante sous le règne du vaillant Achille ; & ces campagnes où fleurissoit Argos, couverte aujourd'hui de moissons ; & cette Thèbes fabuleuse, dont on nous montre encore la place, Thèbes où la malheureuse Agavé ensevelit la tête de Panthée, de ce fils qu'elle-même elle avoit immolé dans un accès de ses fureurs.

Les eaux de ce marais immense s'écoulèrent donc par divers canaux, & formèrent autant de fleuves : le pur & foible Æas, qui, de son humble lit, coule dans

(*a*) Protesilas.

la mer d'Ionie ; & l'Inachus, père d'Isis, qui n'est pas plus fort que l'Æas ; & l'Achéloüs, qui se vit au moment d'être l'époux de Déjanire ; & l'Evène, qui fut teint du sang de Nessus, & qui traverse Calidon, la patrie de Méléagre ; & l'Amphrise, dont les claires eaux arrosent les prairies où Apollon, berger, garda les troupeaux d'Admète ; & l'Anaurus, d'où jamais il ne s'élève aucun nuage, & que les vents n'osent troubler ; & nombre de fleuves inconnus au Dieu des mers, qui rendent au Pénée le tribut de leur onde. L'Epidane se jette à flots précipités dans l'Enipe, qui ne devient rapide qu'en s'unissant à lui ; l'Asope reçoit dans son sein le Phénix & le Melas ; le Titarèse se joint au Pénée ; mais sans se confondre avec lui, il coule le long du rivage : on croit qu'il prend sa source dans les marais du Styx ; que, fier encore de son origine, il dédaigne de mêler ses eaux avec celles d'un fleuve obscur, & qu'il est craint des Dieux comme le Styx lui-même.

Dès que ces fleuves écoulés laissèrent à sec les campagnes, divers peuples s'empressèrent à les venir cultiver : de ce nombre furent les Magnètes, inventeurs de l'art de dompter les chevaux, & les Miniens, constructeurs célèbres du vaisseau que monta Jason. Ce fut aussi dans les antres des montagnes de Thessalie que la nue d'Ixion engendra les centaures, tels que Monichès qui brisoit les durs rochers du mont Pholoé ; Rhécé, qui du haut de l'Etna lançoit des chênes qu'il arrachoit du sommet de cette montagne, & que Borée à peine auroit déracinés ; & Pholo qui se glorifioit d'être l'hôte du grand Alcide ; & toi, Nessus, que ce héros perça de ses flèches empoisonnées ; & toi, sage Chiron, qu'on voit briller au ciel vers le pole glacé de l'Ourse, l'arc tendu sur le Scorpion. Cette même terre (14) a produit toutes les semences de guerre. Ce fut là que du sein du roc frappé du trident de Neptune, s'élança le coursier, présage des combats ; ce fut là qu'il reçut de la main du Lapithe le premier frein

qui le dompta ; qu'il rongea le mords pour la première fois, & couvrit d'écume les rênes. Ce fut de là que le premier vaisſeau qui jamais ait fendu les ondes, emporta l'homme audacieux loin de la terre, ſon élément, ſur l'abîme inconnu des mers. Ce fut encore un Roi de Theſſalie, Itonus, qui apprit aux humains à fondre les métaux dans d'immenſes fournaiſes, à façonner leur maſſe brute ſous les coups des marteaux brûlans, à faire de l'argent & de l'or les ſignes mobiles des richeſſes ; & à calculer leur valeur : ſecret fatal, qui fut pour les peuples une ſource de guerres, de malheurs, & de crimes. La Theſſalie avoit auſſi engendré le ſerpent Pithon, & ces deux enfans d'Aloée (*a*), dont l'impiété ſeconda la révolte des Titans, lorſque ſur Pélion, qui touchoit preſque au ciel, Oſſa fut encore entaſſé, & coupa la route des aſtres.

A peine (15) les deux Chefs ſont campés dans ces champs proſcrits par les

(*a*) Ils s'appeloient Otus & Ephialte. Iphimédie, femme d'Aloée, les avoit eus de Neptune.

Dieux, le pressentiment du combat agite l'une & l'autre armée. Tout annonce que le moment d'une action décisive, ce moment si grave & si terrible, approche : les esprits foibles & timides tremblent d'y toucher de si près ; & ne voyent dans l'avenir que ce qu'il y a de plus funeste. D'autres, mais c'est le petit nombre, s'armant de force contre l'événement, portent dans les hasards un courage mêlé d'espérance & de crainte. Du nombre des lâches étoit Sextus, l'indigne fils du grand Pompée, qui, dans la suite, échappé des combats & vagabond sur les mers de Sicile, fit le métier infame de pirate, & obscurcit la gloire que son illustre père avoit acquise sur ces mers.

L'effroi dont il étoit saisi dans l'attente de l'avenir, lui fit chercher à le connoître. Mais ce ne fut ni Delphes, ni Délos, ni Dodone qu'il consulta : il ne chercha point un devin qui sût lire les destinées dans les entrailles des victimes, dans le vol des oiseaux, dans les feux de la foudre, ni observer le cours des étoiles, comme les

ſavans Chaldéens. S'il eſt encore quelque moyen caché, mais innocent, d'interroger le ſort, ce n'eſt pas celui qu'il emploie; c'eſt un art abhorré du ciel, c'eſt la magie qu'il met en uſage. Il porte ſes vœux aux autels des Furies; il évoque les ombres & les Dieux des enfers. Ce malheureux ſe perſuade que les Dieux du ciel ne ſont pas aſſez clair-voyans. Ce qui achève de le décider, c'eſt le voiſinage des peuples de l'Emus. L'art des femmes de cette contrée paſſe toute croyance (*a*). C'eſt l'aſſemblage de tout ce qu'on peut imaginer & feindre de plus monſtrueux. La Theſſalie leur fournit des plantes venimeuſes en abondance, & ſes rochers affreux ſont propres à cacher le myſtère infernal de leurs enchantemens. Il y croît des herbes que Médée chercha vainement dans la Colchide, & qu'elle ne trouva que dans ces lieux ſauvages, des

(*a*) En prenant ſoin d'adoucir & d'abréger les détails de cet épiſode, j'ai cru devoir en conſerver aſſez pour faire voir quelle idée les Anciens avoient de la magie, & quels procédés ils lui attribuoient.

herbes dont la force toute-puissante fait violence même aux Dieux.

Ces Dieux (16), qui daignent si rarement écouter les vœux du reste des mortels, sont attentifs aux chants impies du peuple cruel de l'Emus. Les accens magiques pénètrent seuls au fond des demeures célestes. Les Immortels n'y peuvent résister, le soin même du monde ne peut les en distraire. Quand le murmure d'une Emonide frappe leurs oreilles, Babylone & Memphis auroient beau déployer tous les secrets de leur magie antique, il n'est point d'autel qu'un Dieu n'abandonnât pour celui de l'Enchanteresse. Ses charmes (17) inspirent l'amour à des cœurs qui jamais n'auroient été sensibles. Par elle, de sages vieillards brûlent d'une flamme insensée : sans filtre ni poison, ses paroles suffisent pour jeter les esprits dans un délire affreux. Deux ames que ni le penchant, ni le devoir, ni la douce puissance de la beauté n'attire, un nœud magique les enchaîne, & rien ne peut les en dégager. A la voix d'une Thessalienne (18),

l'ordre des choſes eſt renverſé, les lois de la nature ſont interrompues. Le monde, emporté par ſon cours rapide, reſte tout à coup immobile, & le Dieu qui imprime le mouvement aux ſphères, eſt tout étonné de ſentir que leurs pôles ſont arrêtés. Par ces mêmes enchantemens la terre eſt inondée, le ſoleil obſcurci, le ciel (19) tonne à l'inſçu de Jupiter. L'Emonide, en ſecouant ſes cheveux autour de ſa tête, remplit l'air de noires vapeurs, & répand au loin les orages; la mer s'irrite, quoique les vents ſe taiſent; les flots ſont retenus dans un calme profond, quoique les vents ſoient déchaînés; les airs & les eaux ſe combattent; les vaiſſeaux voguent contre les vents; les torrens qui tombent du haut des rochers, demeurent ſuſpendus au milieu de leur chûte; les fleuves remontent vers leur ſource; le ſommet des monts s'applanit; l'Olympe s'abaiſſe au deſſous des nuages; les neiges de Scythie fondent au milieu de l'hiver, & ſans que le ſoleil y darde ſes rayons; la mer, repouſſée loin du rivage, réſiſte au poids

de l'aſtre qui la preſſe, & n'oſe ſurmonter ſes bords ; la terre eſt ébranlée ſur ſon axe incliné, ſa maſſe peſante eſt pouſſée hors du centre de ſon repos, & laiſſe à découvert le ciel qui l'environne ; les étoiles ſe détachent de la voûte azurée ; la lune, en pleine ſérénité, ſe colore d'un rouge obſcur, comme quand l'ombre de la terre lui dérobe l'aſpect de l'aſtre dont elle emprunte ſes rayons : le tourment que lui cauſe le charme, ne ceſſe qu'au moment qu'elle deſcend du ciel, & qu'elle vient écumer ſur l'herbe.

Tous les animaux dévorans, tous les reptiles venimeux tremblent devant l'Enchantereſſe : leur ſang & leur venin lui ſervent à compoſer ſes poiſons. Le tigre vorace & le fier lion lèchent ſes mains & la careſſent. La froide couleuvre rampe à ſes pieds, & ſe déploie ſur l'herbe humide ; la vipère ſe replie autour d'elle, & l'enveloppe de ſes nœuds ; les ſerpens ſavent que de ſa bouche le ſouffle humain leur eſt mortel.

Quel pénible ſoin pour les Dieux que

d'obéir à ces enchantemens ! Qu'ont-ils à craindre, s'ils les méprisent ? Quelle est la loi qui les y soumet ? Est-ce de force (20) ou de plein gré qu'ils cèdent ? Est-ce par un culte qui nous est inconnu que l'Emonide se les concilie ? ou bien sont-ils intimidés des menaces qu'elle leur fait ? A-t-elle cet empire sur tous les Dieux ? ou ne l'a-t-elle que sur un seul, qui peut sur le monde ce qu'elle peut sur lui, & qui force la nature entière à subir l'ascendant qu'il subit lui-même ?

Erichtho, l'une des Emonides, avoit abandonné, comme trop doux encore, les rites criminels, les noirs enchantemens usités parmi ses compagnes ; elle avoit porté les secrets de son art à un plus haut degré d'horreur. Elle s'étoit interdit la demeure des vivans ; & pour être plus chère aux Dieux des morts, elle habitoit parmi des tombeaux, dans l'asile même des ombres. Aussi ni l'air qu'elle respire, ni le ciel dont elle jouit, ne l'empêchent d'entendre ce qui se passe chez les mânes & dans le conseil infernal. Sur le visage

de cette femme impie, qu'un jour serein n'éclaira jamais, une maigreur hideuse se joint à la pâleur de la mort. Ses cheveux mêlés sur sa tête sont noués comme des serpens. C'est lorsque la nuit est la plus noire & le ciel le plus orageux, qu'elle sort des catacombes, & qu'elle court dans les champs déserts, pour recueillir les feux de la foudre. Ses pas imprimés sur la terre brûlent le germe des moissons. Son souffle même est utile à sa rage : l'air qu'elle respire en est empoisonné. Elle ne daigne pas adresser aux Dieux du ciel des vœux timides & supplians : aux premiers accens de sa voix, ils se hâtent de l'exaucer, sans jamais lui donner le temps de redoubler le chant magique. Ses autels ne sont éclairés que par des torches funéraires, & son encens ne fume que sur des brasiers qu'elle a pris aux bûchers des morts. Elle y va dérober les os brûlans encore d'un fils chéri, ou d'une jeune épouse, & les flambeaux que leurs parens ont portés à leurs funérailles, & les débris à demi-consumés du

du lit où le mort reposoit, & les lambeaux de ses voiles funèbres, & ses cendres étincelantes qui exhalent l'odeur de la chair & du sang. Quand le charme qu'elle veut opérer l'exige, elle ensevelit des vivans, & commande aux Parques de trancher les jours qu'ils devoient à leurs destinées; ou bien, tirant de la poussière des corps déjà ensevelis, elle force la Mort à lui lâcher sa proie. Mais le plus souvent, au lieu de ranimer ceux qu'elle arrache des tombeaux, elle en repaît ses regards avides, & les déchire avec fureur. Les plus horribles dépouilles de la mort sont un butin précieux pour elle. C'est de ces restes exécrables que sont tirés ses charmes les plus forts. Elle se jette encore avec plus d'ardeur sur les criminels suspendus à l'instrument de leur supplice, & s'y attache comme un vautour. Si on laisse étendu sur la terre un mort privé de sépulture, elle accourt avant les oiseaux & avant les bêtes féroces; mais elle n'a garde d'employer ses mains ou le fer

à déchirer sa proie ; elle attend que les loups la dévorent, & c'est de leur gosier avide qu'elle se plaît à l'arracher. Le meurtre ne lui coûte rien, si-tôt qu'elle a besoin d'un sang qui fume encore, & qui jaillisse de la plaie, ou qu'elle veut pour ses sacrifices une chair vive & un cœur palpitant. Elle déchire les entrailles d'une mere, & en arrache un fruit prématuré, pour l'offrir à ses Dieux sur une autel brûlant. S'il lui faut des ombres plus terribles, elle choisit parmi les vivans, & fait des mânes à son gré. Toute mort est à son usage : de la joue éteinte des adolescens, elle enlève ce duvet tendre qui annonçoit la fleur de l'âge ; de celui qui meurt dans la virilité, ce sont les cheveux qu'elle ravit. Elle assiste à la mort de ses proches, & sans pitié pour ce qu'elle a de plus cher, elle se jette sur le mourant, feint de lui donner le dernier baiser, & lui tranche la tête, ou lui entr'ouvre la bouche, & d'une dent impie lui mordant la langue déja glacée & presque attachée au palais,

elle murmure sur ses lèvres éteintes, & lui confie les noirs secrets qu'elle fait passer aux enfers.

Dès que la Renommée a fait connoître au fils de Pompée cette exécrable Enchanteresse, il se met en marche au milieu de la nuit, à l'heure même où le soleil est à son midi sous notre hémisphère; & suivi de ses complaisans les plus familiers & les plus intimes, il traverse d'affreux déserts. Ces ministres assidus de tous ses vices, après avoir long-temps erré parmi des tombeaux entr'ouverts & sur des débris de bûchers, aperçurent de loin Erichto (c'étoit le nom de la Thessalienne) assise dans le creux d'un rocher, du côté où le mont Emus s'abaisse & va se joindre aux plaines de Pharsale. Elle essayoit des paroles inconnues aux magiciens & aux Dieux mêmes de la magie, & composoit de nouveaux chants pour des sortilèges nouveaux: car dans la crainte que le Dieu vagabond qui préside aux armes, n'entraînât les Romains en de nouveaux climats, & que la Thessalie ne fût privée

de tout le ſang qui s'alloit répandre, elle jetoit ſur les champs de Philippes, qu'elle arroſoit de ſes poiſons, un charme aſſez fort pour y fixer la guerre, afin d'avoir à elle tout cet ample carnage, & de diſpoſer à ſon gré de tout le ſang de l'univers. Elle s'applaudit d'avance de pouvoir mettre en pieces les cadavres des rois égorgés, amaſſer les cendres de l'Italie entière, recueillir les oſſemens de tant d'illuſtres morts, & commander à de ſi grandes ombres. Son plus ardent déſir, ſa ſeule inquiétude eſt de ſavoir ce qu'on lui laiſſera du corps de Pompée jeté ſur le ſable, ou du cadavre de Céſar. Ce fut dans ce moment que Sextus l'aborda, & lui parla le premier en ces termes.

« O toi, la gloire des Emonides, toi, qui peux révéler ou changer l'avenir, je te conjure de me laiſſer voir ſans nuage & ſans aucun doute quelle ſera l'iſſue de cette guerre. Celui qui t'implore n'eſt pas le moins conſidérable d'entre les Romains. Le nom de Pompée eſt aſſez illuſtre; tu vois ſon fils, & l'héritier de ſa ruine

ou du trône du monde. Mon esprit, dans l'incertitude, est saisi d'un mortel effroi, & je me sens plus de courage pour soutenir un malheur certain. Ote aux hasards le droit de me surprendre & de m'accabler tout à coup ; force les Dieux à s'expliquer ; ou, sans leur faire violence, tire la vérité de la nuit des tombeaux ; ouvre-moi le séjour des mânes, & contrains la mort à t'apprendre ce que je veux savoir de toi. Ce soin n'a rien qui t'humilie ; & l'événement qui se prépare est digne que tu cherches à découvrir, ne fût-ce que pour toi, ce qu'en décidera le sort ».

La Thessalienne s'applaudit de voir son nom devenu si célèbre. Elle répondit à Sextus : « Jeune homme, s'il ne s'agissoit que de quelques destins d'une moindre importance, il me seroit facile d'obtenir des Dieux, en dépit d'eux-mêmes, tout ce que tu demanderois. Il est accordé à mon art de prolonger une vie dont les astres pressent la fin, ou de trancher des jours qu'ils veulent prolonger

jusques dans l'extrême vieillesse. Mais les événemens publics forment une chaîne qui, dès l'origine du monde, les tient liés & dépendans. Si l'on y veut changer quelque chose, l'ordre universel en est ébranlé, & tout l'univers s'en ressent. Alors, nous magiciens, nous avouons que la Fortune est plus forte que nous. Que si tu te contentes de prévoir l'avenir, mille routes faciles te seront ouvertes pour arriver à la vérité. La terre, les airs, le chaos, les mers, les campagnes, les rochers de Rodope, tout me parle. Mais puisqu'un carnage récent nous fournit des morts en abondance, enlevons-en un qui n'ait pas perdu toute la chaleur de la vie, & dont les organes encore flexibles forment des sons à pleine voix : n'attendons pas que ses fibres desséchées ne puissent plus nous rendre que des accens foibles & confus ».

Elle dit, & redoublant par ses charmes les ténèbres de la nuit, elle s'enveloppe la tête d'un nuage impur, & va courant

ſur un champ de morts qui n'étoient point enſevelis. A ſon aſpect, les loups dévorans prennent la fuite, & les oiſeaux voraces détachent leurs griffes de la proie, même avant d'y avoir goûté. Cependant la Theſſalienne roule ces cadavres glacés, pour en choiſir un dont le poumon n'ayant reçu aucune atteinte, lui rende les ſons de la voix. Elle en trouve pluſieurs, & ſon choix ſuſpendu tient une foule de morts dans l'attente, lequel d'entre eux va revoir la clarté. Si elle eût voulu relever à la fois toutes ces troupes égorgées & les renvoyer aux combats, les lois de la mort auroient fléchi, &, par un prodige de ſon art puiſſant, un peuple rappelé des rivages du Styx auroit reparu ſous les armes. A la fin, elle choiſit parmi ces morts un interprète des deſtinées, & traînant à travers des rochers aigus ce malheureux condamné à revivre, elle va le cacher au fond du creux immenſe d'une montagne conſacrée à ſes myſtères ténébreux. Cette caverne (21) ſe prolonge & deſcend preſque juſqu'aux

enfers. Une sombre forêt la couvre de ses rameaux courbés vers la terre, & dont aucun jamais ne se dirigea vers le ciel: c'est le Taxus (a), dont le noir feuillage la rend impénétrable au jour. Au dedans croupissent d'immobiles ténébres; & l'intérieur de l'antre est revêtu de cette mousse humide & limoneuse qu'engendre une éternelle nuit. Jamais ce lieu ne fut éclairé que d'une lumière magique; l'air n'est pas plus pesant & plus noir au fond de l'antre du Tenare, sur les confins de ce monde & de l'empire des morts. Aussi les Dieux des enfers ne craignent-ils pas d'envoyer les mânes dans la caverne d'Erichto: car, quoiqu'elle fasse violence aux destins, l'ombre qu'elle évoque peut douter elle-même si elle sort des enfers, ou si elle y entre. L'Enchanteresse étoit vêtue, comme les Furies, d'un voile peint de couleurs bizarres, dont le mélange blessoit la vue. Elle se couvrit le visage de ses cheveux qu'elle entrelaça de serpens;

(a) Arbre vénimeux.

& voyant que les compagnons de Sextus & Sextus lui-même tremblans à son aspect, avoient la pâleur sur le front & les yeux fixés à la terre : « Revenez (leur dit-elle) de la frayeur dont vous êtes atteints : ce corps va reprendre la vie, & ses traits vont se rétablir dans un état si naturel, que les plus timides pourront sans crainte le voir & l'entendre parler. Je vous pardonnerois de trembler, si je vous faisois voir les noires eaux du Styx & les bords où le Phlégéton roule ses ondes enflammées, si je paroissois moi-même au milieu des Furies, si je vous montrois Cerbère secouant sous ma main sa crinière de serpens, & les géans enchaînés par le milieu du corps, & frémissans de rage; mais ici, lâches que vous êtes, que craignez-vous devant des mânes tremblans eux-mêmes devant moi » ?

Alors faisant au cadavre de nouvelles blessures, elle versa dans ses veines un sang nouveau, plein de chaleur. Elle a eu soin d'y mêler des flots de l'écume lunaire, & de celle aussi que la rage fait dis-

tiller aux animaux ; elle y a joint une infinité de poisons encore plus violens, que la nature lui fournit, ou qu'elle-même a donnés au monde, tels que les herbes qu'elle a infectées par ses noirs enchantemens, & sur lesquelles, dès leur naissance, le fiel de sa bouche a coulé.

Alors sa voix, plus puissante que tous les philtres, se fait entendre aux Dieux des morts. Ce n'est d'abord qu'un murmure confus, & qui n'a rien de la voix humaine. C'est un mélange du hurlement des bêtes féroces, du cri lugubre des oiseaux de la nuit, & du sifflement des serpens ; il tient aussi du gémissement des ondes qui se brisent contre un écueil, du mugissement des vents dans les forêts, & du bruit du tonnerre en déchirant la nue. Tous ces sons divers n'en font qu'un. Elle y ajoute le chant magique, & ces paroles qui pénètrent jusques dans le fond des enfers.

« Eumenides (dit-elle), & vous, Crimes & Tourmens du Tartare ; & toi, Chaos, toujours avide d'engloutir des mondes

ſans nombre ; & toi, Monarque des enfers, que tourmente ſans ceſſe ton immortalité ; effroyable Styx ; & vous, champs Elyſées, que moi ni mes compagnes nous ne verrons jamais ; toi, Proſerpine, qui, pour l'enfer, as quitté le ciel & ta mère, toi, qu'on adore là-bas ſous le nom d'Hécate, & par qui les mânes & moi nous communiquons en ſecret ; & toi, Gardien des portes de l'enfer, toi, qui jettes à Cerbère nos entrailles pour l'appaiſer ; & vous, Parques, qui allez reprendre un fil que vous avez coupé ; & toi, Nocher de l'onde infernale, qui ſans doute es las de repaſſer de l'un à l'autre bord les ombres que j'évoque ; noires Divinités, écoutez ma prière ; & ſi ma bouche eſt aſſez impure, aſſez criminelle pour vous implorer, ſi jamais elle ne vous nomma ſans s'être remplie de ſang humain, ſi j'ai égorgé tant de fois ſur vos autels & la mère & l'enfant qu'elle avoit dans ſes flancs, ſi j'ai rempli les vaſes de vos ſa-

crifices des membres déchirés de tant d'innocens qui auroient vécu, ſoyez propices à mes vœux. Je ne demandes point une ombre dès long-temps enfermée dans vos cachots, & accoutumée aux ténèbres. A peine celle que j'évoque a-t-elle quitté la lumière : elle deſcend, elle eſt encore à l'entrée du noir ſéjour ; & la rappeler par mes charmes, ce ne ſera point l'obliger à paſſer deux fois chez les morts. Souffrez donc, ſi la guerre civile eſt de quelque prix à vos yeux, que l'ombre d'un ſoldat, qui dans le parti de Pompée ſe ſignaloit il y a quelques inſtans, inſtruiſe le fils de ce Héros, & lui annonce le ſort de leurs armes ».

Après qu'elle a proféré ces paroles (22), elle ſe relève, la bouche écumante, & voit debout devant ſes yeux l'ombre du mort étendu à ſes pieds, qui, tremblante elle-même à la vue de ce corps livide & glacé, le conſidère, & frémit de rentrer dans cette odieuſe priſon. Ces veines rompues, ce ſein déchiré, ces plaies profondes l'épouvantent. Le malheureux ! on lui enlève

le plus grand bienfait de la mort, l'avantage de ne plus mourir.

Erichto s'étonne que l'enfer ſoit ſi lent à lui obéir. Elle s'irrite contre la mort, & d'un fouet de couleuvres vivantes, elle frappe à coups redoublés le cadavre encore immobile. Alors, par les mêmes fentes de la terre où ſa bouche a fait l'invocation, elle hurle contre les mânes, & trouble le ſilence de l'éternelle nuit.

« O Tiſiphonne, & toi, Mégère, vous demeurez tranquilles à ma voix ! vous ne chaſſez pas, avec vos fouets vengeurs, cette ame rebelle à travers les noirs eſpaces de l'Erebe ! Tremblez que je ne vous appelle par les noms que vous méritez ; que je ne vous traîne, comme on a fait Cerbère à qui vous reſſemblez, hors des enfers, à la clarté des cieux, & que je ne vous y retienne. Je vous pourſuivrai à travers les bûchers & les funérailles, dont je vous défendrai l'approche ; je vous chaſſerai des tombeaux, je vous écarterai des urnes. Et toi, Hécate, je ſouillerai, je rendrai livide & ſanglante

la face que tu prends pour te montrer aux Dieux du ciel, je te forcerai à garder celle que tu as dans les enfers. Toi, Proſerpine, je dirai à quel indigne appât tu t'es laiſſé prendre & retenir dans les royaumes ſombres, par quel inceſtueux amour tu t'es livrée au Dieu des morts, & que ta mère, après ton infamie, n'a pas voulu te rappeler. Pour toi, le plus injuſte, le plus méchant des Dieux, tremble que je n'entr'ouvre les voûtes infernales. Oui, j'y ferai pénétrer le jour. Tu ſeras tout à coup frappé de ſa lumière.... M'obéirez-vous? ou faut-il que j'appelle celui dont la terre n'entend jamais prononcer le nom ſans frémir; celui qui d'un œil aſſuré regarde en face la Gorgone; celui qui châtie Erinnis tremblante ſous ſes fouets ſanglans; celui qui ſiège au deſſous de vous, & auſſi loin que vous l'êtes du ciel, dans les abîmes du Tartare, dont vos yeux mêmes n'ont jamais meſuré la profondeur; le ſeul enfin de tous les Dieux qui, après avoir juré par le

Styx, peut être impunément parjure» ?

A peine elle achevoit (23), une chaleur soudaine pénètre le sang du cadavre, & ce sang commence à couler. Dans son sein glacé jusqu'alors, les fibres tremblantes palpitent ; & la vie rendue à ce corps qui en avoit oublié l'usage, en s'y glissant, se mêle avec la mort. Les organes ont repris leur vigueur, les nerfs leur ressort, mais non pas leur souplesse. Le cadavre ne se lève point peu à peu, & en se ployant sous lui-même ; il est repoussé par la terre, & il se dresse tout à la fois. Ses yeux ouverts sont immobiles : ce n'est pas le visage d'un homme vivant, mais d'un homme qui va mourir ; la roideur de la mort & sa pâleur lui restent. Il paroît stupide d'étonnement de se voir rendu au monde. Mais aucun son ne sort de sa bouche ; l'usage de la voix & de la langue ne lui est rendu que pour répondre à la Thessalienne. « Revèle-moi (lui dit-elle) ce que je veux savoir, & sois sûr de ta récompense ; car si tu me dis vrai, je t'exempte à jamais d'obéir aux évoca-

tions. Je composerai ton bûcher, je charmerai ta tombe de telle sorte, que ton ombre ne sera plus obsédée par les enchantemens. Tu revis pour la dernière fois, & ni les paroles, ni les herbes magiques ne troubleront pour toi le sommeil du Léthé, quand je t'aurai rendu la mort. Les oracles des Dieux du ciel ne montrent l'avenir qu'à travers un nuage; mais celui qui cherche la vérité chez les Dieux des enfers, s'en va sûr de l'avoir trouvée. Ce sont les oracles de la mort que l'homme courageux consulte : ne ménage donc pas celui qui t'ose interroger; ne déguise rien, je t'en conjure; nomme les choses & les lieux, & que la voix qui t'est rendue, soit la voix même des destins »,

Elle finit par un nouveau charme qui a la vertu d'instruire une ombre de tout ce qu'elle veut qui lui soit révélé. Alors le cadavre (24), accablé de tristesse & le visage baigné de pleurs, lui répondit: « Quand tu m'as rappelé du séjour du silence, je n'ai pas eu le tems d'examiner

le

le travail des Parques ; mais ce que j'ai pu ſavoir des ombres, c'eſt qu'une diſcorde effroyable agite celles des Romains, & que la fureur qui les anime encore, trouble le repos des enfers. Les uns ont quitté l'Elyſée ; les autres, ayant briſé leurs fers, ſe ſont échappés du Tartare, & c'eſt par eux que l'on a ſu ce que les deſtins préparoient. Les ombres heureuſes paroiſſoient conſternées ; j'ai vu les deux Decius, ces victimes de la patrie, j'ai vu Camille & Curius pleurer ſur le malheur de Rome. Le favori de la Fortune, Sylla ſe plaint qu'elle trahit ſon fils ; Scipion donne des larmes au ſien, qui va périr dans la Libye ; le vieux Caton, l'ennemi de Carthage, prévoit en gémiſſant le ſort de l'héritier de ſes vertus : il ne vivra point ſous un maître. Toi ſeul, ô Brutus ! ô généreux Conſul ! qui chaſſas nos premiers tyrans, toi ſeul, entre les juſtes, tu montres de la joie. Mais le cruel Marius, le fier Catilina, & ſon complice Cethegus triomphent. J'ai vu auſſi les Druſus, ces hardis partiſans

du peuple, & les Gracches, ces fiers Tribuns, dont le zèle outré ne connut aucun frein, je les ai vus se réjouir ensemble. Des mains chargées d'éternelles chaînes font retentir d'applaudissemens les noirs cachots du Dieu des morts. Ce Monarque du sombre Empire fait élargir les prisons du Tartare, il fait préparer des rochers aigus, & des chaînes de diamant, & des tortures pour les vainqueurs. O jeune homme ! emporte avec toi la consolation de savoir que les mânes heureux attendent Pompée & ses amis, & que, dans le climat le plus paisible & le plus serein des enfers, on garde une place à ton père. Qu'il n'envie point à son rival la foible gloire de lui survivre. Bientôt viendra l'heure où les deux partis seront confondus chez les morts. Hâtez-vous de mourir; & d'un humble bûcher, descendez parmi nous avec de grandes ames, en foulant aux pieds la fortune & l'orgueil de tous ces demi-Dieux de Rome. Ce qu'on agite à présent se borne à savoir, entre les deux Chefs, lequel périra

sur le Nil, lequel périra sur le Tibre. Pompée & César ne se disputent que le lieu de leurs funérailles. Pour toi, Sextus, ne cherche pas à t'éclairer sur ton sort ; les Parques l'accompliront, sans que je te l'annonce. Pompée t'apprendra ce que tu dois savoir ; il est pour toi le plus sûr des oracles. Mais, hélas ! il ne saura lui-même où t'envoyer, d'où t'éloigner, quel climat, quel rivage tu dois chercher ou fuir. Craignez l'Europe, & l'Asie, & l'Afrique : la Fortune disperse vos tombeaux comme vos triomphes. O malheureuse famille ! vous n'avez pas dans l'univers d'asile plus sûr que les champs de Pharsale ».

Après (25) que ce corps ranimé eut fait ce qui lui étoit prescrit, il se tint muet, immobile ; & la tristesse sur le visage, il redemandoit la mort : mais pour la lui rendre, il fallut un nouvel enchantement ; car les destins ayant exercé leurs droits, ne pouvoient plus rien sur sa vie. L'Emonide compose donc un bûcher magique, où ce corps vivant va se placer lui-même.

Elle y met le feu, & l'y laisse mourir pour ne ressusciter jamais.

Elle accompagna Sextus jusques au camp de son père; & comme la lumière naissante commençoit à éclairer le ciel, pour donner le temps au fils de Pompée & aux siens de regagner leurs tentes, elle ordonna à la nuit de repousser le jour & de les couvrir de ses ombres.

EXCERPTA

EX LIBRO SEXTO.

(1) . . . . . Clausa profundo
Undique præcipiti, ſcopuliſque vomentibus æquos,
Exiguo debet, quod non eſt inſula, colli.
Terribiles ratibus ſuſtentant mœnia cautes,
Ioniumque furens, rapido cùm tollitur auſtro,
Templa domuſque quatit, ſpumatque in culmina pontus.

(2) . . . . Coit area belli:
Hîc alitur ſanguis terras fluxurus in omnes;
Hîc & Theſſalicæ clades, Libycæque tenentur.
Æſtuat anguſtâ rabies civilis arenâ.

(3) Major cura duces miſcendis abſtrahit armis:
Pompeium, exhauſtæ præbenda ad pabula terræ,
Quæ currens obtrivit eques, gradibuſque citatis
Ungula frondentem diſcuſſit cornea campum.
Belliger attonſis ſonipes defeſſus in arvis,
Advectos cùm plena ferant præſepia culmos,
Ore novas poſcens moribundus labitur herbas,
Et tremulo medios abrumpit poplite gyros.

(4) Jam magis atque magis præceps agit omnia fatum;

Nec medii dirimunt morbi vitamque, necemque;
Sed languor cum morte venit, turbâque cadentum
Aucta lues, dum mista jacent incondita vivis
Corpora: nam miseros ultra tentoria cives
Spargere, funus erat.

(5) At liber terræ spatiosis collibus hostis
Aëre non pigro, nec inertibus angitur undis;
Sed patitur sævam, veluti circumdatus arctâ
Obsidione, famem. Nondum surgentibus altam
In segetem culmis, cernit miserabile vulgus
In pecudum cecidisse cibos, & carpere dumos,
Et morsu spoliare nemus, letumque minantes
Vellere ab ignotis dubias radicibus herbas;
Quæ mollire queunt flammâ, quæ frangere morsu,
Quæque per abrasas utero demittere fauces,
Plurimaque humanis antehac incognita mensis,
Diripiens miles, saturum tamen obsidet hostem.

(6) Pronus ad omne nefas, & qui nesciret, in armis
Quam magnum virtus crimen civilibus esset.
Hic ubi quærentes socios, jam Marte relicto,
Tuta fugæ cernit: Quò vos pavor, inquit, abegit
Impius, & cunctis ignotus Cæsaris armis?
O famuli turpes, servum pecus, absque cruore
Terga datis morti? Cumulo vos deesse virorum
Non pudet, & bustis? Interque cadavera quæri?
Non irâ saltem, juvenes, pietate remotâ,
Stabitis? E cunctis per quos erumperet hostis,
Nos sumus electi. Non parvo sanguine Magni

Iſta dies erit. Peterem felicior umbras
Cæſaris in vultu. Teſtem hunc Fortuna negavit;
Pompeio laudante cadam. Confringite tela.
Pectoris incurſu, juguliſque retundite ferrum.
Jam longinqua petit pulvis, ſonituſque ruinæ;
Securaſque fragor concuſſit Cæſaris aures.
Vincimus, ô ſocii! veniet qui vendicet arces,
Dum morimur. Movit tantùm, vox illa furorem,
Quantùm non primo ſuccendunt claſſica cantu;
Miranteſque virum, atque avidi ſpectare ſequuntur,
Sciturí juvenes, numero deprenſa, locoque,
An plus quam mortem vita daret. Ille ruenti
Aggere conſiſtit, primùmque cadavera plenis
Turribus evolvit, ſubeunteſque obruit hoſtes
Corporibus; totæque viro dant tela ruinæ,
Roboraque, & moles; hoſti ſeque ipſe minatur.
Nunc ſude, nunc duro contraria pectora conto
Detrudit muris, & valli ſumma tenentes
Amputat enſe manus; caput obterit, oſſaque ſaxo,
Ac male defenſum fragili compage cerebrum
Diſſipat; alterius flammâ crineſque, genaſque
Succendit: ſtrident oculis ardentibus ignes.
Ut primùm, cumulo creſcente, cadavera murum
Admovêre ſolo; non ſegnior extulit illum
Saltus, & in medias jecit ſuper arma catervas,
Quàm per ſumma rapit celerem venabula pardum.
Tunc denſos inter cuneos compreſſus, & omni
Vallatus bello, vincit quem reſpicit hoſtem. . . .
Ac veritus credi clypeo, lævâque vacaſſe,

Aut culpâ vixisse suâ, tot vulnera belli
Solus obit; densamque ferens in pectore silvam
Jam gradibus fessis, in quem cadat eligit hostem....

(7) Ille moras ferri, nervorum & vincula rumpit,
Affixum vellens oculo pedente sagittam
Intrepidus, telumque suo cum lumine calcat.
Pannonis haud aliter post ictum sevior ursa,
Cum jaculum parvâ Libys amentavit habenâ,
Se rotat in vulnus, telumque irata receptum
Impetit, & secum fugientem circuit hastam.
Perdiderat vultum rabies: stetit imbre cruento
Informis facies: lætus fragor æthera pulsat
Victorum: Majora viris de sanguine parvo
Gaudia non faceret conspectum in Cæsare vulnus.
Ille tegens altâ suppressum mente dolorem,
Mitis, & à vultu penitùs virtute remotâ;
Parcite, ait, cives; procul hinc avertite ferrum;
Collatura meæ nil sunt jam vulnera morti:
Non eget ingestis, sed vulsis pectore telis.
Tollite, & in Magni viventem ponite castris.
Hoc vestro præstate duci: sit Scæva relicti
Cæsaris exemplum potiùs, quam mortis honestæ.
Credidit infelix simulatis vocibus Aulus;
Nec vidit recto gladium mucrone tenentem;
Membraque captivi pariter laturus & arma,
Fulmineum mediis excepit faucibus ensem.
Incaluit virtus; atque una cæde refectus,
Solvat, ait, pœnas, Scævam quicumque subactum
Speravit: pacem gladio si quærit ab isto.

Magnus, adorato submittat Cæsare signa.
An similem vestri, segnemque ad fata putatis?
Pompeii, vobis minor est, causæque senatûs
Quam mihi mortis amor.

(8) . . . . Labentem turba suorum
Excipit, atque humeris defectum imponere gaudet;
Ac velut inclusum perfosso in pectore numen,
Et vivam magnæ speciem virtutis adorant. . . . .
Infelix! quantâ dominum virtute parasti!

(9) Nec magis hac Magnus castrorum parte repulsus
Intra claustra piger dilato Marte quievit,
Quam mare lassatur, cùm se tollentibus Euris,
Frangentem fluctus scopulum ferit, aut latus alti
Montis adest, seramque sibi parat unda ruinam.

(10) Sic pleno Padus ore tumens, super aggere tutas
Excurrit ripas, & totos concutit agros.
Succubuit si qua tellus, cumulumque furentem
Undarum non passa, ruit; tum flumine toto
Transit, & ignotos aperit sibi gurgite campos.
Illos terra fugit dominos; his rura colonis
Accedunt, donante Pado.

(11) Invenit impulsos, presso jam pulvere, muros;
Frigidaque ut veteris deprendit signa ruinæ.
Accendit pax ipsa loci, movitque furorem
Pompeiana quies, & victo Cæsare somnus.
Ire vel in clades properat, dum gaudia turbet.

(12) Non sic Ætnæis habitans in vallibus horret.
Enceladum, spirante Noto, cum tota cavernas
Egerit, & torrens in campos defluit Ætna;
Cæsaris ut miles, glomerato pulvere victus,
Ante aciem, cæci trepidus sub nube timoris,
Hostibus occurrit fugiens, inque ipsa pavendo
Fata ruit. Totus mitti civilibus armis,
Usque vel in pacem, potuit cruor: ipse furentes
Dux tenuit gladios. Felix, ac libera legum
Roma fores, jurisque tui, vicisset in illo
Si tibi Sylla loco. Dolet heu; semperque dolebit,
Quod scelerum, Cæsar, prodest tibi summa tuorum,
Cum genero pugnasse pio. Proh tristia fata!
Non Uticæ Libye clades, Hispania Mundæ
Flesset, & infando pollutus sanguine Nilus
Nobilius Fario gestasset rege cadaver;
Nec Juba Marmaricas nudus pressisset arenas,
Pœnorumque umbras placasset sanguine fuso
Scipio; nec sancto caruisset vita Catone.
Ultimus esse dies potuit tibi Roma malorum;
Exire è mediis potuit Pharsalia fatis.

(13) Arma secuturum soceri, quacumque fugasset,
Tentavere sui comites divertere Magnum,
Hortati patrias sedes, atque hoste carentem
Hesperiam peteret. Nunquam me Cæsaris, inquit,
Exemplo, reddam patriæ, nunquamque videbit
Me, nisi dimisso redeuntem milite, Roma.
Hesperiam potui, motu surgente, tenere,
Si vellem patriis aciem committere templis,

Ac medio pugnare foro. Dum bella relegem,
Extremum Scythici transcendam frigoris orbem,
Ardentesque plagas. Victor tibi, Roma, quietem
Eripiam, qui, ne premerent te prœlia, fugi!
Ah potiùs, ne quid bello patiaris in isto,
Te Cæsar putet esse suam.

(14) Hac tellure feri micuerunt semina Martis.
Primus, ab æquoreâ, percussis cuspide saxis,
Thessalicus sonipes, bellis feralibus omen,
Exiluit; primus chalybem, frenosque momordit,
Spumavitque novis Lapithæ domitoris habenis.
Prima fretum scindens Pagasæo littore pinus,
Terrenum ignotas hominem projecit in undas.
Primus, Thessalicæ rector telluris, Itonus
In formam calidæ percussit pondera massæ;
Fudit & argentum flammis, aurumque monetâ
Fregit, & immensis coxit fornacibus æra.
Illic, quod populos scelerata impegit in arma,
Divitias numerare datum est.

(15) Hac ubi damnata fatis tellure locarunt
Castra duces, cunctos belli præsaga futuri
Mens agitat; summique gravem discriminis horam
Adventare palam est. Propiùs jam fata moveri
Degeneres trepidant animi, pejoraque versant.
Ad dubios pauci, præsumpto robore, casus
Spemque metumque ferunt.

(16) Impia, tot populis, tot surdas gentibus aures

Cœlicolûm, diræ convertunt carmina gentis.
Una per æthereos exit vox illa recessus,
Verbaque ad invitum perfert cogentia numen,
Quod non cura poli, cœlique volubilis unquam
Avocat.

(17) Carmine Thessalidum dura in præcordia fluxit
Non fatis adductus amor; flammisque severi
Illicitis arsêre senes.

(18) Cessavere vices rerum; dilataque longâ
Hæsit nocte dies; legi non paruis æther.
Torpuit & præceps audito carmine mundus;
Axibus & rapidis impulsos Jupiter urgens,
Miratur non ire polos.

(19) Et tonat ignaro cœlum Jove. Vocibus iisdem
Humentes latè nebulas, nimbosque solutis
Excussere comis. Ventis cessantibus, æquor
Intumuit; rursus vetitum sentire procellas
Conticuit turbante Noto; puppimque ferentes
In ventum tumuere sinus; de rupe pependit
Abscissâ fixus torrens; amnisque cucurrit
Non qua pronus erat..... Submisso vertice montes
Explicuere jugum; nubes suspexit Olympus.
Solibus & nullis Scythicæ, cùm bruma rigeret,
Dimaduêre nives; impulsam sidere Tethyn
Reppulit Hæmonidum, defenso littore, carmen...
Has avidæ tigres & nobilis ira leonum
Ore fovent blando; gelidos his explicat orbes,

Inque pruinoso coluber distenditur arvo.
Viperei coeunt, abrupto corpore, nodi;
Humanoquo cadit serpens afflata veneno.

(20) . . . . Parere necesse est;
An juvat? ignotâ tantum pietate merentur;
An tacitis valuere minis? hoc juris in omnes
Est illis superos? an habent hæc carmina certum
Imperiosa deum, qui mundum cogere, quicquid
Cogitur ipse, potest?

(21) Haud procul à Ditis cæcis depressa cavernis,
In præceps subsedit humus: quam pallida pronis
Urget silva comis, & nullo vertice cœlum
Suspiciens, Phœbo non pervia taxus opacat.
Marcentes intus tenebræ, pallensque sub antris
Longâ nocte situs, nunquam, nisi carmine factum,
Lumen habent. Non Tænareis sic faucibus aër
Sedit iners, mœstum mundi confine latentis,
Ac nostri: quò non metuunt emittere manes
Tartarei reges. Nam quamvis Thessala vates
Vim faciat fatis, dubium est, quod traxerit illuc
Aspiciat Stygias, an quod descenderit, umbras.
Discolor, & vario furialis cultus amictu
Induitur, vultusque operitur crine soluto,
Et coma vipereis substringitur horrida sertis.
Ut pavidos juvenis comites, ipsumque timentem
Conspicit, exanimi defixum lumina vultu;
Ponite, ait, trepidâ conceptos mente timores:
Jam nova, jam veræ reddetur vita figuræ:

Ut quamvis pavidi possent audire loquentem.
Si verò Stygiosque lacus, ripamque sonantem
Ignibus ostendam, si me præsente videri
Eumenides possent, villosaque colla colubris
Cerberus excutiens, & vincti terga gigantes!
Quis timor, ignavi, metuentes cernere manes?

(22) Hæc ubi fata caput, spumantiaque ora levavit,
Aspicit astantem projecti corporis umbram,
Exanimes artus, invisaque claustra timentem
Carceris antiqui. Pavet ire in pectus apertum,
Visceraque, & ruptas letali vulnere fibras.
Ah miser! extremum cui mortis munus iniquæ
Eripitur, non posse mori. Miratur Erichtho
Has fatis licuisse moras, irataque morti
Verberat immotum vivo serpente cadaver;
Perque cavas terræ, quas egit carmine, rimas
Manibus illatrat, regnique silentia rumpit.
Thisiphone, vocisque meæ secura Megæra,
Non agitis sævis Erebi per inane flagellis
Infelicem animam! Jam vos ego nomine vero
Eliciam, Stygiasque canes in luce supernâ
Destituam; per busta sequar, per funera custos;
Expellam tumulis, abigam vos omnibus urnis.
Teque deis, ad quos alio procedere vultu
Ficta soles, Hecate, pallenti tabida formâ,
Ostendam, faciemque Erebi mutare vetabo.
Eloquar, immenso terræ sub pondere quæ te
Contineant, Ennæa, dapes; quo fœdere mœstum

Regem noctis ames ; quæ te contagia passam
Noluerit revocare Ceres. Tibi, pessime mundi
Arbiter, immittam ruptis Titana cavernis,
Et subito feriêre die. Paretis ? an ille
Compellandus erit, quo nunquam terra vocato
Non concussa tremit, qui Gorgona cernit apertam,
Verberibusque suis trepidam castigat Erinnym ;
Indespecta tenet vobis qui Tartara ; cujus
Vos estis superi ; Stygias qui pejerat undas ?

(23) Protinus astrictus caluit cruor, atraque fovit
Vulnera, & in venas extremaque membra cucurrit.
Percussæ gelido trepidant sub pectore fibræ ;
Et nova desuetis subrepens vita medullis,
Miscetur morti. Tunc omnis palpitat artus ;
Tenduntur nervi ; nec se tellure cadaver
Paulatim per membra levat, terrâque repulsum est,
Erectumque simul.

(24) . . . . . . Mœstum, fletu manante, cadaver
Tristia non equidem Parcarum stamina (dixit)
Respexi, tacitæ revocatus ab aggere ripæ :
Quod tamen è cunctis mihi noscere contigit umbris,
Effera Romanos agitat discordia manes,
Impiaque infernam ruperunt arma quietem.
Elysias alii sedes, ac Tartara mœsta
Diversi liquere duces. Quid fata pararent
Hi fecere palam. Tristis felicibus umbris
Vultus erat. Vidi Decios, natumque patremque,
Lustrales bellis animas, flentemque Camillum,

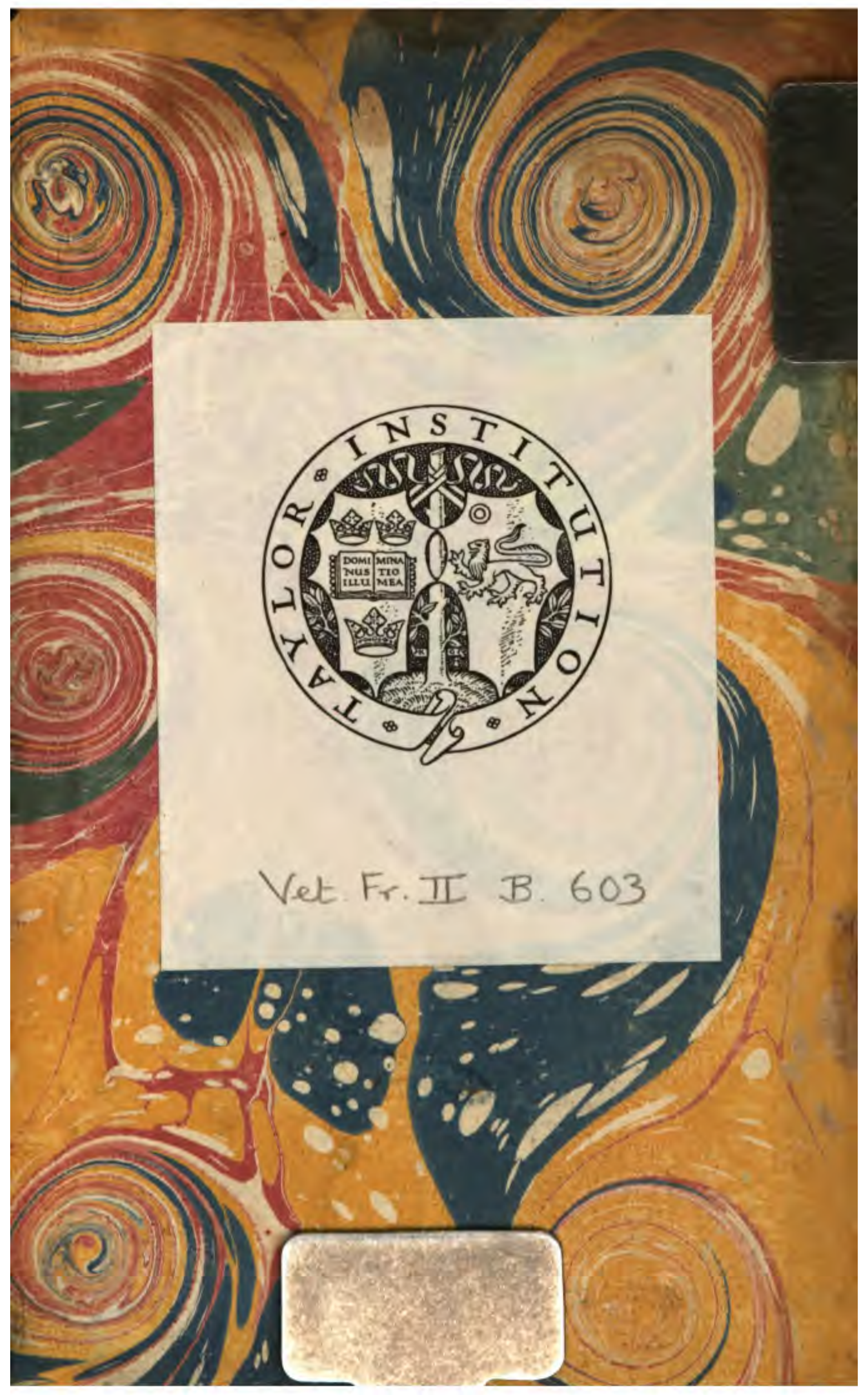
Et Curios; Syllam de te, Fortuna, querentem.
Deplorat Libycis perituram Scipio terris
Infaustam sobolem; Major, Carthaginis hostis,
Non servituri mœret Cato fata nepotis.
Solum te, Consul depulsis prime tyrannis,
Brute, pias inter gaudentem vidimus umbras.
Abruptis Catilina minax, fractisque catenis
Exultat, Mariique truces, nudique Cethegi.
Vidi ego letantes popularia nomina Drusos;
Legibus immodicos, ausosque ingentia Gracchos.
Æternis chalybum nodis, & carcere Ditis
Constrictæ plausere manus; camposque piorum
Poscit turba nocens. Regni possessor inertis
Pallentes aperit sedes, abruptaque saxa
Asperat, & durum vinclis adamanta, paratque
Pœnam victori. Refer hæc solatia tecum,
O juvenis, placido manes patremque domumque
Expectare sinu, regnique in parte serenâ
Pompeio servare locum. Nec gloria parvæ
Sollicitet vitæ. Veniet quæ misceat omnes
Hora duces. Properate mori, magnoque superbi
Quamvis è parvis animo descendite bustis,
Et Romanorum manes calcate deorum.
Quem tumulus Nili, quem Tibridis alluat unda
Quæritur, & ducibus tantum de funere pugna est.

(25) . . . . . . Sic postquam fata peregit,
Stat vultu mœstus tacito, mortemque reposcit.

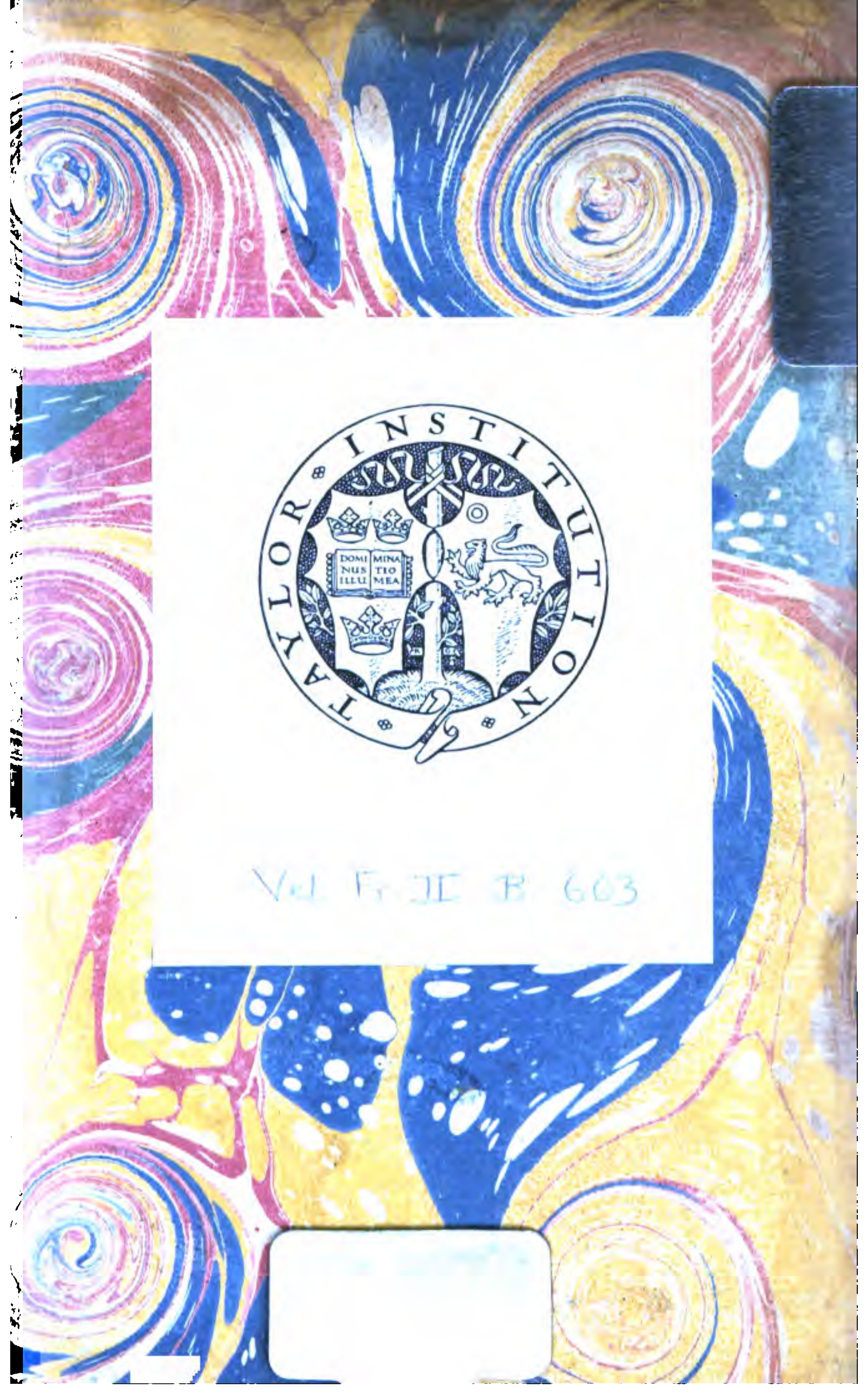
Fin du premier Volume.



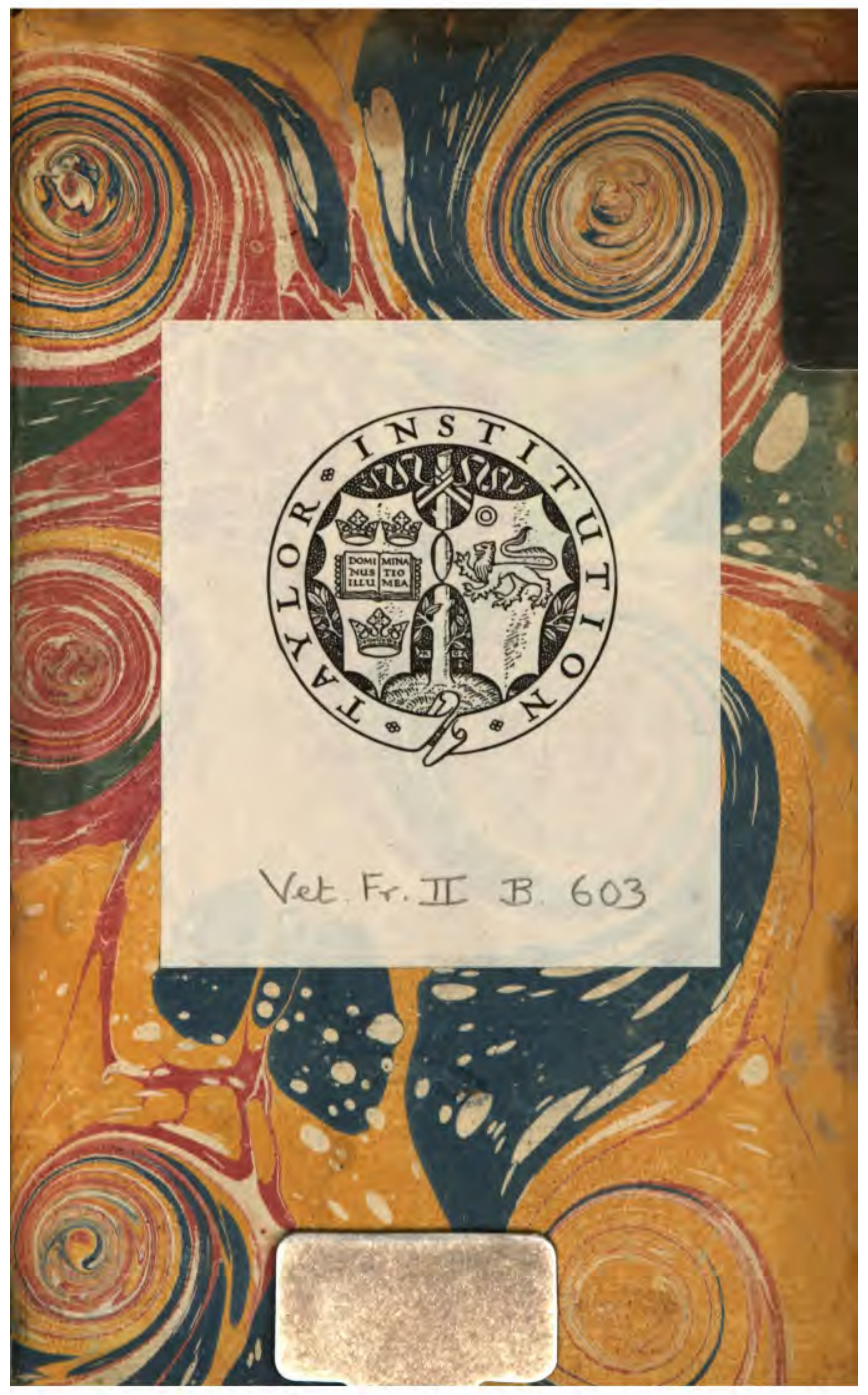


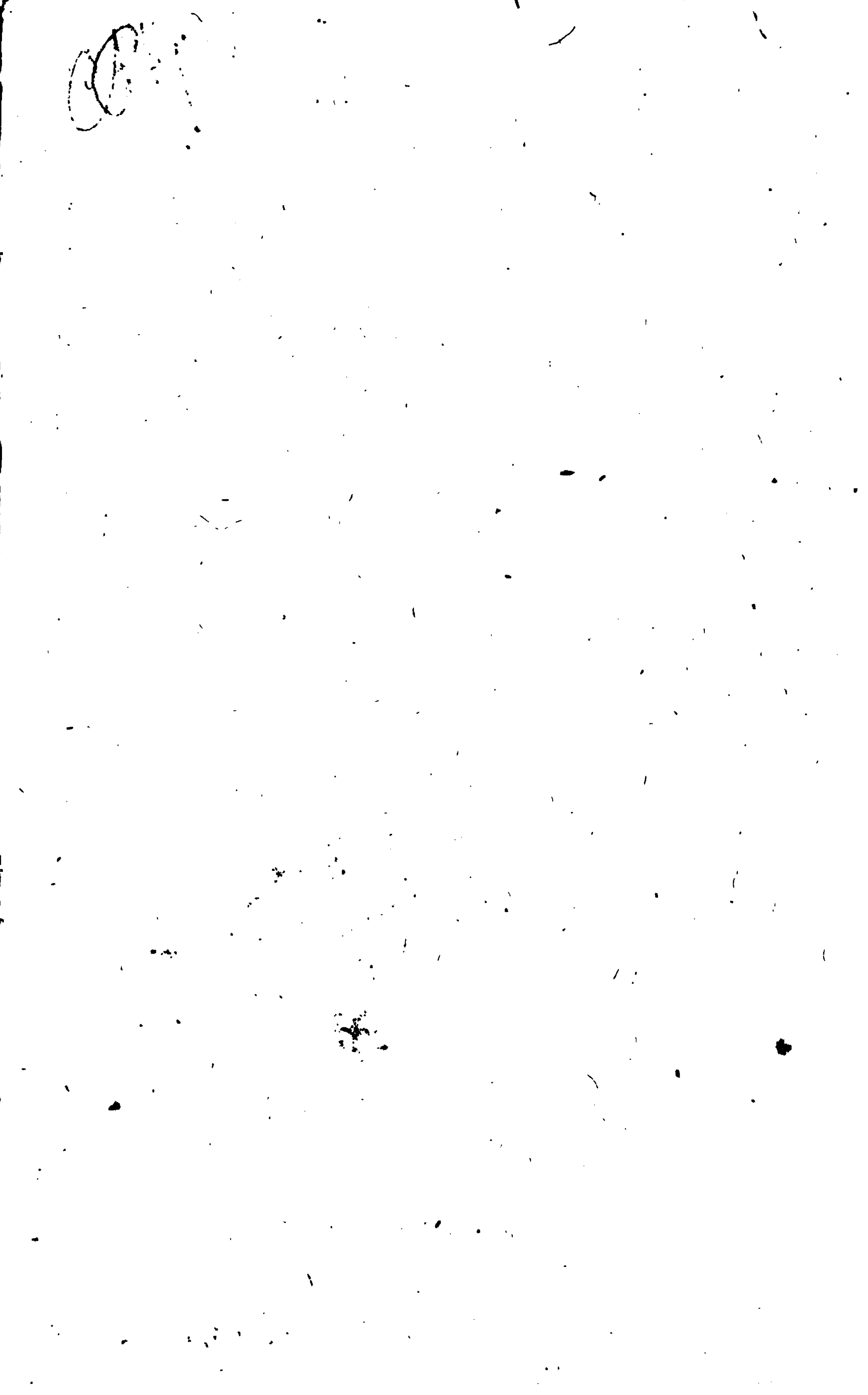

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



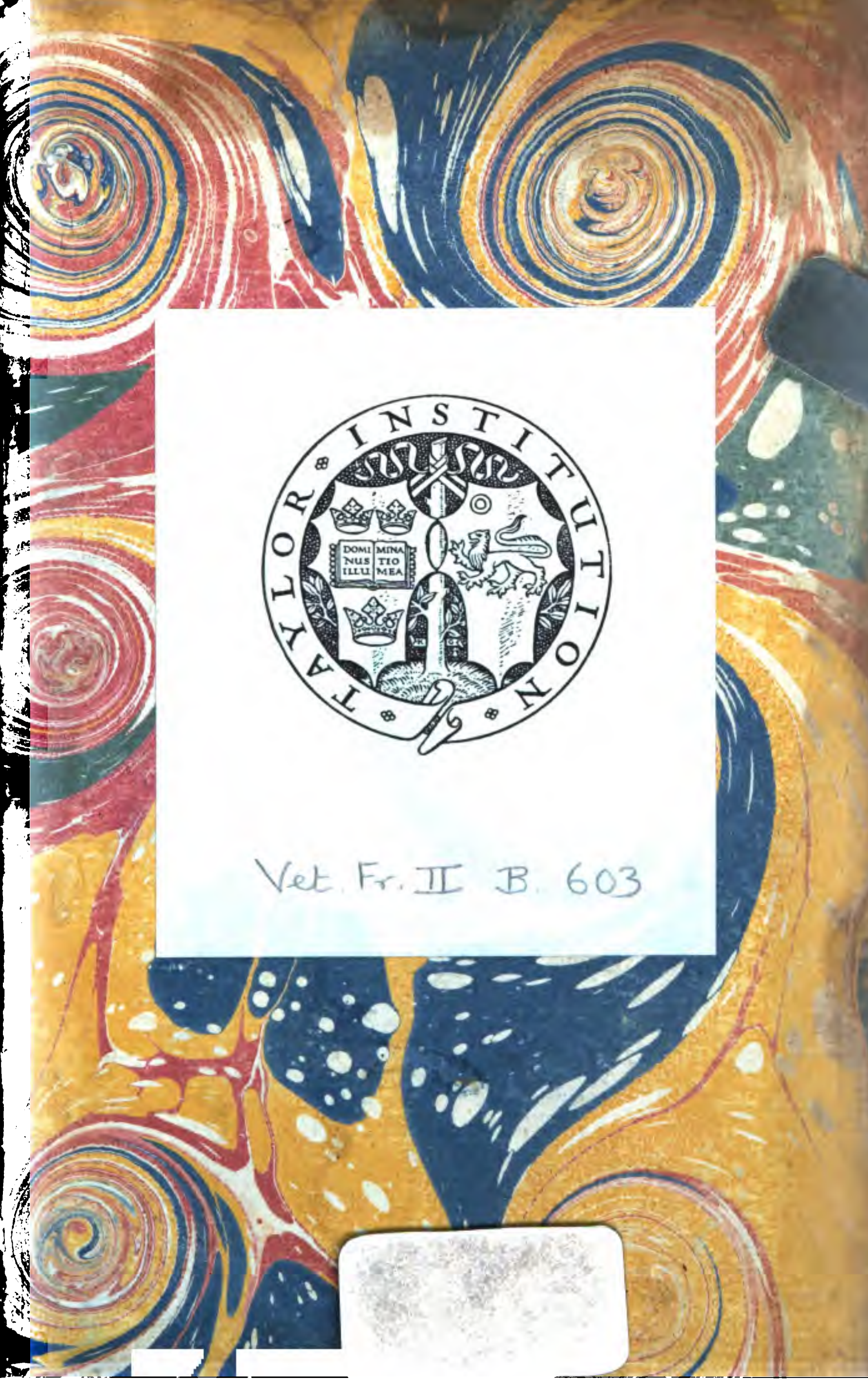

TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA
Vet. Fr. II B 603




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Vet. Fr. II B. 603






TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

